

Le chagrin des cordes

François Weerts

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



FRANÇOIS WEERTS

LE
CHAGRIN
DES
CORDES

thriller

DELPIERRE

FRANÇOIS WEERTS

Le Chagrin des cordes

 DELPIERRE

Souvent, dans les circonstances les plus diverses, il lui arrivait ceci. Au volant de sa voiture, en surveillant distraitemment la température de ses fours à l'usine, ou bien lorsqu'il lançait ses doigts à l'assaut du manche de sa Gibson pour un solo égoïste, Gil passait et repassait une scène sur la toile grisâtre de ses regrets. Une scène et quelques autres. Mis bout à bout, ces épisodes composés aux franges du rêve retraçaient l'itinéraire chaotique d'un guitariste de l'époque légendaire du rock. Non que Gil se prît pour son biographe patenté, avec recherches historiques à la clé, interviews de témoins recueillies avec patience et fouille psychologique dans les tréfonds de son héros. Simplet, il aimait laisser son imagination flâner dans ces séquences d'une vie reconstruite, s'oublier dans la peau de ce musicien, s'approprier son histoire. Une histoire qui ressemblait à la sienne tant le jeu de son maître avait guidé le sien, tant son destin s'était identifié à celui de cet Anglais. Mick Taylor. Membre déchu des Rolling Stones. Ange sacrifié de la théogonie du rock. Soulevé très jeune par les ailes de la gloire comme il le fut. Et fracassé comme lui par une chute qui ne devait rien à personne et tout à ses démons.

Ce chapelet de souvenirs réels, les siens, et recréés, ceux de Taylor, débutait invariablement à Welwyn Garden City, obscure cité logée à une trentaine de kilomètres au nord de Londres. Plus précisément, ils prenaient leur origine dans la salle des fêtes locale qui s'ouvrait au rock. Au rhythm'n'blues, plutôt, cette musique du delta du Mississippi méprisée par l'Amérique blanche et revisitée par une poignée de Britanniques à la peau livide. Blafards comme ce ciel d'avril 1966 qui plombe l'Angleterre.

Souvent, donc, et dans les circonstances les plus diverses, il lui arrivait ceci. Gil lâchait prise, envahi par des visions inventées de toutes pièces mais que son passé paraît d'un vernis de vérité, rêvant de situations à lui étrangères mais qu'il avait vécues sous une forme à peine dissemblable. Alors, quelle que fût son occupation du moment, il se plongeait parmi ces étudiants impatients d'avril 1966, et claquait des mains en cadence avec eux pour exhorter le groupe à jaillir des coulisses. John Mayall et ses Bluesbreakers. Au premier rang desquels Eric Clapton.

Gil imaginait un Mick Taylor juvénile, dix-sept ans seulement, qui joue des coudes, malgré son physique gracieux, pour s'approcher de la scène. Lui aussi se serait faufilé au plus près pour détailler la sarabande des doigts d'Eric, vérifier ses déplacements entre les frettes¹, analyser un réglage, tenter de percer le secret du son claptonien. Brusquement, dans la salle des fêtes, la lumière s'éteint. Et, même au volant, même devant ses fours, Gil fermait les yeux une seconde. Pour mieux se pénétrer des hurlements d'exaltation gonflant les poitrines. De temps à autre, un cri lui échappait. Il rouvrait les yeux, embarrassé un instant d'être surpris dans sa vie parallèle, puis regagnait Welwyn Garden City. Dans la pénombre, vaguement dissipée par l'éclairage signalant les issues de secours, le rideau se déchire de part en part. Battement d'une baguette sur une caisse claire, une basse embraie, une guitare décolle, un riff solide. Mick identifie le morceau sans hésitation.

– *Steppin' Out*. Putain, c'est pas Clapton qui joue !

À Gil également, trois mesures auraient suffi pour dénoncer la supercherie. D'ailleurs, un premier spot encadre John Mayall, puis d'autres projecteurs illuminent les musiciens. Pas trace de celui que tout le monde espère. Un brouhaha coléreux enfle dans le public. Imperturbable malgré les bouteilles de bière fusant vers la scène, Mayall exécute le solo réservé normalement à celui que des tags sur les murs de Londres désignent dans ces années-là comme le dieu de la Fender. *Clapton is God*. En vieux routier, Mayall enchaîne les chansons, alterne la guitare, l'harmonica et le chant. John McVie, futur membre de Fleetwood Mac², s'emballe en imposant un traitement brutal aux quatre cordes de sa basse. À l'arrière du plateau, Hughie Flint cogne ses toms³ avec une rigueur métronomique. À deux, ils impriment une cadence puissante sur laquelle Mayall tricote des lignes mélodiques subtiles.

Gil écoutait le calme revenir peu à peu dans la salle des fêtes. Conquis par ce blues noir qui fait fureur en Grande-Bretagne depuis la fin des années cinquante, l'auditoire pardonne la défection de la vedette de la soirée. Si Clapton est d'essence divine, Mayall est bien, à trente-trois ans, le pape du rock insulaire. La suite, en l'absence de témoignage direct, sans certitude d'approcher la vérité, Gil la concevait comme ceci. Il y a d'abord Mick Taylor qui observe Mayall. Involontairement, ses doigts s'agitent et reconstituent les riffs de Clapton, ses solos. Sa main gauche se positionne sur un manche virtuel, sa main droite pince les cordes en séquence. Cet exercice se prolonge sans ostentation, morceau après morceau. Gil imaginait ensuite une intervention de Ken Hensley, futur pilier d'Uriah Heep⁴, groupe appelé à enflammer les années soixante-dix, présentement

guitariste amateur et pote de Mick.

- Tu les connais à fond, les partoches de Mayall, non ?
- Exact. Où tu veux en venir ?
- On manque d'une guitare, là, t'es d'accord ?
- Oui.
- Ben, vas-y, remplace-le, Clapton !
- T'es fou ?
- Fonce, te pose pas de questions !

Instinctivement, Mick se refuse à usurper la place du maître. Pas à sa portée, pas à la hauteur. Puis sa résistance cède, sapée par une tentation irrésistible, celle de prouver sa valeur, de s'offrir lui-même au public. Ce désir d'une violence insupportable se révèle dans toute sa tyrannie à ce moment précis de son adolescence. Épaté, Gil le regardait se dépouiller de ses inhibitions comme un chien s'ébroue après l'averse, et se précipiter vers les coulisses lors de l'entracte. Après quelques pérégrinations dans les couloirs, les voilà, Ken Hensley et lui, en face de la loge de Mayall.

Bouc proprement taillé, cheveux mi-longs, la mine d'un gentleman-farmer américain dans sa chemise en laine à carreaux, son pantalon noir et ses boots, Mayall contemple avec amusement cette paire de gamins qui ont à peine la moitié de son âge.

- M'sieur, je vous ai trouvé un remplaçant pour Clapton !

- Voyez-vous ça, dit Mayall avec un sourire. Et où est cette perle rare ?

- Lui, là, répond Ken en désignant son ami qui, maintenant, regrette son audace et préférerait être resté dans la fosse, du côté rassurant du rideau rouge.

Mayall examine ses mains et lui tend une guitare. Une Ovation acoustique.

- *Ramblin' on My Mind*, lui dit-il sans cérémonie, citant un morceau de son prochain album cosigné par Clapton.

Ce classique de Robert Johnson s'ouvre par une intro typiquement blues. Les trois accords se répètent sur douze mesures, traversées de variations de cordes, mêlant *picking*⁵ et *slide*⁶, avec de courtes impros pour orner le riff. Bref, pas du simplissime. Gil voyait Mick rougir en prenant la guitare, s'asseoir sur un tabouret, essuyer ses mains l'une après l'autre sur son pantalon, enfiler un cylindre en acier sur l'auriculaire, un *bottleneck*⁷, et se lancer. Le riff d'abord. Songeur, il l'entendait l'attaquer sans fioriture, l'allonger un peu histoire d'apaiser le trac. Puis Mick commence à faire glisser le *bottleneck* pour modeler le premier solo, un truc assez rapide. Pas une croche ne s'égare, les cordes claquent, ça sonne fort et clair malgré l'absence d'électrification. Le jeune homme se paie le luxe de prolonger ses notes, de les amener au plus haut, au plus près de la rosace, au bout

de la touche, des notes aiguës jetées avec un vibrato élégant, presque maniéré. Sûr de son effet, il répète ce crescendo, autant enfoncer le clou, puis redescend avant de reprendre le riff et de conclure sèchement en refermant sa main sur le manche pour étouffer la vibration des cordes.

Gil adorait le sourire approbateur qu'affichait John Mayall à cet instant.

– OK, tu termines la soirée avec nous, sur les planches. Tu connais les morceaux ? On va s'enfiler des standards.

– Par cœur, il connaît son blues par cœur ! s'exclame Ken, pas jaloux pour un penny, même si le désir de monter sur scène avec les Bluesbreakers le tenaille.

Gil aussi en aurait crevé d'envie.

De son côté, Mick se tait en examinant la guitare de concert que Mayall lui a confiée. Une Gibson Les Paul Standard, un exemplaire de 1958. Vérification de l'accord. À vide, débranché, cet instrument, hors de portée de sa bourse, sonne du tonnerre. Dix minutes pour l'appriivoiser. Il exerce sa main gauche, teste la consistance de l'acier, qui s'accole sans peine sur le bois pour engendrer des notes cristallines. Sa main droite s'aventure sur les cordes. Leur résistance n'est pas gênante, les cals déjà formés au bout de ses doigts les accrochent sans douleur. Mayall se sert du bourbon dans une tasse, l'avale d'un trait, allume une clope, l'écrase aussitôt.

– On y va.

Gil se représentait alors Mick précéder le bluesman, tenant religieusement la Gibson. Malgré la crampe qui lui déchire l'estomac, le guitariste se force à savourer la magie de l'instant. Mais comme il l'avait souvent éprouvé face à des foules autrement plus imposantes, Gil savait que dominait l'envie de vomir. De mourir sur pied avant de mourir de honte devant le public. Impitoyable, Mayall pousse l'adolescent sur un escabeau boiteux posé au flanc de la scène. Surtout ne pas s'affaler. Le batteur et le bassiste sont en place et lui jettent des regards furieux. Encore une lubie du patron. Mick s'installe, branche sa guitare sur l'ampli. Mayall le prévient, les festivités débiteront par *Blues Before Sunrise*, Leroy Carr, un riff solide, carré, un peu de *slide*. La dépression des années trente dans le delta. Du connu.

Le rideau s'écarte. Aveuglé par les spots, Mick ne s'intéresse pas à l'assistance, seule compte sa Les Paul. Au signal, il commence à jouer. En premier lieu, la rythmique, Mayall ne lui permet pas de s'évader. Puis, rassuré, le leader du groupe relâche son emprise. Mick s'affranchit. On le sent malingre, emprunté, timide, mais quand ses doigts gauches cavalent sur le manche, quand sa main droite caresse les cordes, le miracle s'accomplit. La musique semble naître sans effort

et trouve une existence autonome, indépendante de l'artiste, indépendante de la guitare, pour se déployer dans l'espace, fusionner avec les autres instruments.

Gil adorait cette impression d'abandon, aurait donné beaucoup pour la vivre de nouveau. Mais, chaque fois, il se désolait de voir Mick Taylor vaciller, tenter de reprendre le contrôle, effrayé peut-être par l'émancipation de ces notes vagabondes, libres, d'une liberté horrificante pour le novice. Alors, le doute s'insinue entre ses doigts. Les notes se cabrent, refusent de se soumettre au carcan dans lequel le jeune musicien voudrait les enfermer. Vers la fin du concert, ce doute cède la place à une certitude atroce. Mick le sait, ses doigts ne se posent pas exactement là où il le désire, ses phrases ne sont pas celles qu'il a en tête. Pas assez riches, pas assez fulgurantes. Gil aurait aimé être dans les coulisses et l'encourager par-dessus le vacarme des amplis. Lui montrer le plaisir qu'éprouvent McVie et Flint à jouer avec lui. Insister sur les réactions des spectateurs. Si l'accueil était tiède, des applaudissements frénétiques concluent chacun de ses solos. Pourtant, Mick ne remarque rien, n'entend rien. Sauf ses défauts, qu'il est le seul à relever avec une cruauté destructrice. Du reste, quand le rideau se referme, il file, abandonnant contre un baffle la guitare qu'il estime avoir si mal servie. Il esquivé ses amis, fuit Mayall. Dans la rue, au moment d'enfourcher son vélo, des larmes lui viennent.

Passant et repassant cette scène, Gil en avait le cœur serré. Il connaissait intimement ce dégoût de l'imperfection, cette frustration d'avoir raté la note ultime, celle qu'il parvenait trop rarement à offrir à ses auditeurs avec sa Fender ou sa Gibson. Il admettait mériter ce reproche. Mais pas lui. Pas Mick Taylor. Gil rageait de le sentir si proche de la renonciation, de la désertion. Il se consolait en sachant que son mentor avait fini par persévérer, alors que lui-même avait décidé de ne plus jamais se produire devant un public après son expérience à la fois éblouissante et calamiteuse en Allemagne de l'Est. Une expérience embrasée par la joie pure de la musique, mais dévorée par la mort et la trahison. Et l'unique manière pour lui de se réapproprier ce plaisir infini, d'apaiser ses remords aussi, était de passer et repasser sans relâche cette scène, et quelques autres, sur la toile grisâtre de ses regrets.

1. Les frettes sont des éléments du manche de certains instruments de musique à cordes, comme la guitare, la mandoline ou le banjo. Chaque frette correspond à une partie surélevée de la touche. Elle permet de choisir la longueur de corde qui va entrer en vibration, et donc de varier les notes jouées.

2. Fleetwood Mac est un groupe de rock né en 1967 au Royaume-Uni. Inspiré à

l'origine par le blues, il évolue au fil des départs et arrivées de ses membres, et connaît son apogée commercial à la fin des années soixante-dix dans un registre pop-rock.

3. Un tom est l'un des éléments d'une batterie. Fût de bois sur lequel est tendue une peau synthétique ou, plus rarement, animale, on le frappe à l'aide des baguettes.

4. Uriah Heep est un groupe de rock britannique, fondé en 1969 à Londres.

5. Le *picking* est une technique permettant au guitariste, souvent seul, d'interpréter un ou plusieurs éléments de la musique, c'est-à-dire le rythme, la percussion, l'accompagnement et la mélodie.

6. Le *slide* consiste à faire glisser un doigt le long d'une corde sur le manche, afin de produire un effet de *glissando*, montant ou descendant. Cette technique peut constituer un style de jeu à part entière.

7. Le *bottleneck* est un accessoire cylindrique dur et lisse en verre ou en métal, que l'on fait glisser sur les cordes pour faire varier la hauteur de la note. Même s'il nécessite une dextérité particulière, il facilite le jeu en *glissando*.

Un printemps comme Bruxelles en consent parfois. Un vrai soleil de mai que n'atténue aucun voile, aucune brume. Une légère brise cependant pour rappeler que l'été se laisse encore désirer. Un banc dans un parc. Sur ce banc, un couple d'adolescents. Et une jupe en portefeuille bleu marine contrariante. Une main s'insinue entre les couches de tissu, se perd dans les épaisseurs et les plis, tente de localiser la sortie, d'approcher l'ultime barrière de coton avant la confiserie convoitée. La main renonce sans même sentir du bout des doigts le doux moutonnement d'une toison qui espère pourtant l'hommage d'une caresse. Pour démonter cet obstacle d'étoffe, il faudrait ôter la jupe d'un seul bloc, exposer les jambes de la demoiselle aux passants. Certains se régèleraient du spectacle. D'autres, bégueules, protesteraient, préférant la vue des arbres, du vallon et de l'étang à celle de la culotte, même en jersey blanc, d'une midinette. Sur le banc, on se contente alors d'une embrassade à pleine bouche. De l'effleurement d'un sein par une paume légère. Et d'une promesse tacite. Ce week-end, la lycéenne jettera son uniforme aux orties pour se retirer avec son amant dans un refuge clandestin.

Trente-cinq ans plus tard, presque jour pour jour, Antoine Daillez se souvient de cette jupe en portefeuille qu'il tentait maladroitement d'entrebâiller sur ce banc. Affalé sur son canapé, il s'efforce de retrouver la sensation de sa main sur ce sein. Sans conviction, uniquement pour s'occuper l'esprit. En réalité, depuis deux semaines, Antoine n'a aucun désir particulier d'évoquer ce buste juvénile. S'il y repense, si cette jeune fille ressurgit dans sa vie, c'est à cause d'une lettre reçue ce matin. Et, à cause de cette lettre, le voilà qui essaie par désœuvrement de réincarner ce premier amour, de lui rendre sa chair. Avec une sorte de curiosité morbide envers ce moment heureux mais révolu.

Son cerveau bascule vers l'auteur de la lettre, au demeurant frère de la jouvencelle à la jupe. Son visage lui échappe, ses traits se sont estompés dans le grand vide des années disparues. L'expression de ses yeux bleu clair, d'une limpidité qui devrait être inoubliable, demeure fuyante. L'exercice de mémoire s'évanouit dans le brouillard qui engloutit tout ce qu'Antoine entreprend, et il entreprend peu depuis

quinze jours. Même son écriture, à peine altérée par le temps, ne fait pas réapparaître l'ami inséparable de ses seize ans, le précieux confident d'alors. Gilles et sa passion extravagante pour la guitare électrique. Ça, au moins, Antoine s'en souvient. Il se souvient aussi de son pseudo d'artiste débutant, « Gil », aux connotations plus anglo-saxonnes que son prénom, rock oblige.

Craignait-il que son souvenir se soit abîmé dans le marécage de sa mémoire ? Gilles a joint à la missive un antique vinyle, *Sticky Fingers*, des Rolling Stones. L'exemplaire même qu'ils écoutaient sans se lasser, il prend soin de le préciser pour s'ingénier à renouer un lien perdu après ces décennies d'absence. Antoine se retourne, sa main farfouille dans un tas de papiers éparpillés sur le plancher, récupère la lettre tombée tout à l'heure. Après l'évocation du disque des Stones, Gilles aborde le véritable objet de son message, un appel au secours. Distraitement, Antoine lit que son employeur, la société Forgibel, est au bord de la faillite, alors que les carnets de commandes étaient pleins récemment encore. Son correspondant soupçonne « des manipulations frauduleuses pour couler la boîte, justifier la fermeture du jour au lendemain ». Et l'adjure de l'aider à percer le secret de ces manœuvres. À deux, peut-être pourront-ils sauver son usine...

Sauver une usine ! Antoine voudrait rire. En quoi son ami d'autrefois l'imagine-t-il ? En redresseur de torts syndiqué ? En héros de l'anticapitalisme militant ? Au passage, il note avec étonnement la fonction d'ouvrier dans l'industrie. La guitare aurait donc été une chimère sans lendemain. « Des amis m'ont parlé de toi, continue Gilles. Connaissant ton expérience de journaliste, j'aimerais mettre à profit tes talents d'enquêteur. »

Mon expérience de journaliste, ricane Antoine en laissant glisser la lettre sur le sol. Une expérience brève, fort lointaine, puisqu'il n'exerce plus depuis la fin des années quatre-vingt. Depuis le désastreux héritage de son grand-père qui lui avait légué l'*Alexandrie*, un établissement situé dans l'ancien quartier de la gare du Nord où les filles s'exhibaient en vitrines⁸. Il avait alors découvert le passé sulfureux de son aïeul, empêtré dans sa dévotion au nationalisme flamand au point de collaborer avec l'occupant. C'est dans ces circonstances troubles qu'il avait rencontré son épouse, Sonia, l'une des officiantes de ce bar, dont les qualités limonadières n'étaient pas celles qui attiraient les clients.

Après l'affaire de l'*Alexandrie*, Antoine avait décidé d'abandonner le journalisme pour se lancer dans des études de psychologie. Par la suite, Sonia et lui étaient partis s'installer en Israël. Là, ils avaient œuvré au service d'une association spécialisée dans le soutien des victimes de guerre. De toutes les victimes, quel qu'en soit le camp.

Sonia faisait merveille dans la guérison des blessures de l'âme. Sa précédente occupation professionnelle lui avait conféré par la force des choses une connaissance intime des ressorts humains. Antoine s'était étonné à maintes reprises de la vérité de ce cliché : les travailleuses du sexe ont la fibre infirmière. Parfois, il se disait que cela n'avait rien à voir. Sonia avait trouvé sa voie, une vocation dont elle n'avait sans doute jamais eu conscience avant de le suivre dans ses lubies humanitaires.

Des années après avoir refait leur vie en Israël, Antoine était revenu à Bruxelles. Une fois. Puis régulièrement. Seul ou avec Sonia. Mais son dernier voyage, deux semaines plus tôt, était en solitaire. Irrémédiablement. Sonia venait de l'informer, d'un ton placide, de sa décision de mettre fin à leur mariage. Sans autre émotion apparente qu'une légère inquiétude, presque maternelle, pour son avenir à lui. Elle avait énuméré les démarches à entreprendre, le dossier de divorce à composer, la villa à vendre, se félicitant de l'absence d'enfants, qui simplifiait les procédures. Submergé par cette avalanche de détails pratiques démontrant la préméditation du crime, Antoine n'avait pu articuler qu'un seul mot : « pourquoi ? » D'un geste d'épaule gracieux, Sonia avait évacué la question. « J'ai rencontré quelqu'un... », s'était-elle contentée de lui dire avant d'empoigner un bagage qu'elle avait pris soin de préparer, et de quitter la maison.

Antoine avait alors tout lâché. Il s'était refusé à rester en Israël, incapable d'y poursuivre le cours d'une existence dont le bonheur si complet autrefois serait chassé à tout jamais. Il rentrerait à Bruxelles, devenue pour lui l'écrin de sa solitude. La météo généralement maussade, le dais de pluie fine et persistante qui poisse le bassin de la Senne, l'introversion des habitants des lieux, loin de l'exubérance vivifiante des abords méditerranéens, la monotonie consternante des rues faisaient de cette ville le mausolée parfait de son chagrin. Même les fantaisies Art nouveau de certaines façades ne l'émouvaient plus, lui qui en raffolait dans sa jeunesse au point d'avoir restauré une maison bâtie par un petit maître de ce délicieux courant architectural. Antoine n'y voyait plus que des complaisances rococo, à peine supérieures aux ornements pompiers de certains monuments funéraires.

Il s'était retiré dans un appartement étriqué de Saint-Josse-ten-Noode⁹, loué sur-le-champ. Sans sortir, sauf pour les courses indispensables. Sans visites, à part celles de rares amis qui se glissaient chez lui comme au chevet d'un malade dont on attend le rétablissement. Sa mise en quarantaine délibérée durait, les jours filaient, tous semblables. Antoine l'espérait, leur accumulation finirait par estomper sa mélancolie, la désagréger sous les coups patients du temps, comme l'eau et le vent rognent la pierre la plus dure.

C'est un geste fréquent. Quand la trahison de Sonia lui tord les viscères, Antoine ouvre son frigo pour en extraire une bouteille de bourgogne blanc. Seule la suavité du chardonnay parvient à l'insensibiliser momentanément. Avec son verre, il revient dans son salon, meublé d'objets raflés dans un supermarché scandinave du prêt-à-monter. Tout à l'heure, sur sa valise, même pas vidée depuis son arrivée dans cet appartement, il a posé le trente-trois tours envoyé par Gilles. *Sticky Fingers*. Les Rolling Stones. 1971. Conservé avec soin, dans une enveloppe en plastique transparent. La pochette, conçue par Andy Warhol, a jauni. Ses coins sont abîmés, preuve que le disque n'est pas un trophée de collectionneur. Plutôt un souvenir précieux, revisité religieusement. L'envers montre un cul de mâle provocant, moulé dans un jean, de la taille jusqu'au-dessus des genoux. Et son avers célèbre comprend un vrai morceau de tissu bleu avec sa fermeture Éclair métallique. Et, quand on a la curiosité de débraguetter cet emballage, on dévoile la photo d'un slip, dûment signée par Warhol. L'inconnu aux attributs proéminents porte visiblement à gauche mais, sur la pochette, c'est le côté droit du jean qui se gonfle. Comme à l'époque, Antoine se demande si Mick Jagger se serait ainsi offert au désir de ses fans, témoignant par là d'une concupiscence fort narcissique. Gilles rigolait-il de ce début d'érection confinée dans l'étui du pantalon ? Antoine ne se souvient pas.

Le chardonnay aidant, il se souvient en revanche que la musique retenait toute l'attention du jeune homme. La sienne aussi. Enfermés à l'heure du goûter dans la chambre de Gilles, sa mère vaquant aux occupations du foyer à l'autre bout de l'appartement, sa sœur accaparée par ses devoirs, eux vautrés sur le lit. Dans la pièce, le premier réflexe de son ami était de mettre un disque sur la platine. À dire vrai, il a exagéré en lui envoyant cet exemplaire de *Sticky Fingers*. Ils n'écoutaient pas systématiquement les Stones. Led Zeppelin y passait, Genesis, Yes, Pink Floyd, les Who, Black Sabbath. Toutes les gloires britanniques de l'époque, dont le déclin s'annonçait au tournant de la décennie. Puis Gilles coupait le son et empoignait sa guitare, un modèle bas de gamme branché sur un ampli bricolé. Il jouait un riff entendu cinq minutes plus tôt ou essayait de reproduire un solo. Il y parvenait souvent avec une aisance époustouflante. Son regard était alors conquérant, affectueux mais un peu ailleurs, étranger, se projetant déjà devant des milliers de spectateurs. Dans son salon de Saint-Josse, Antoine ne revoit toujours pas ces yeux. Ceux de Sonia, hostiles, se superposent inexorablement à ceux de Gilles.

Avec le vague espoir de chercher dans le souvenir de l'amitié un baume pour sa peine, Antoine est tenté de réécouter le vieux LP dans

son jus, de revisiter le son de ces moments-là. Lui reviennent en mémoire les saphirs, les diamants, les stylets bon marché qui creusaient, passage après passage, leur trace dans le disque. L'envie surgit de redécouvrir les minuscules perturbations dans la matière, les empreintes audibles laissées par chaque défaut dans l'aiguille, chaque déséquilibre du bras, chaque manipulation malhabile. De retrouver en somme ces fins d'après-midi des années soixante-dix.

La tentation devient lancinante, au point de le pousser, événement rare, hors de chez lui. Après une incursion dans un magasin de haute-fidélité, Antoine dépose le vinyle sur le plateau d'un tourne-disque déballé hâtivement. Et voilà les premiers crépitements. Après avoir zappé trois secondes du morceau, l'aiguille tressaute sur le sillon et transforme ce tressautement infime en courant électrique, lui-même se faulant mystérieusement dans les transistors. La magie opère, précisément parce que la musique emprunte un chemin électromécanique et ne naît pas de l'interprétation mathématique des vides et des pleins, des zéros et des uns informatiques. Antoine écoute. Et c'est Gilles qu'il visualise grâce aux crachotements et aux griffes. Le grincement du saphir sur la matière plastique finit par l'emmener loin de Sonia, dans ce temps où elle n'existait pas pour lui, dans ce temps où la rupture n'était pas programmée.

La nuit est tombée sur Bruxelles. Avec une constance obsessionnelle, Antoine passe et repasse un morceau en particulier, *Can't You Hear Me Knocking*. La chanson dure sept minutes et quinze secondes. Elle débute par un riff ravageur, rapide, virevoltant, un son de guitare râpeux, exécuté par Keith Richards. Puis Wyman et Watts enchaînent, une section rythmique d'enfer pour amener la voix de Jagger. Mick Taylor embraie en ponctuant la mélodie d'accords lumineux. Pendant deux minutes et quarante-trois secondes, les Stones se donnent à fond avec, toujours en rappel, le riff entêtant de Richards. Puis un break instrumental. Des congas, un saxophone mi-jazzy, mi-bluesy, avant que Taylor ne parte dans une envolée. Un solo d'anthologie, bourré de vibratos, de glissés, d'allers et retours le long du manche. Pas nécessairement d'une technicité effarante, Antoine est impuissant à en juger, mais Gilles ne pouvait se lasser d'entendre et réentendre ces phrases, qui finissent par devenir hypnotiques avant de débusquer le pont, le fameux *bridge* des jazzmans, conduisant le morceau à sa conclusion.

Antoine n'a plus le courage de se relever pour reprendre l'écoute de la première face de *Sticky Fingers*. Après un dernier craquement, l'aiguille remonte définitivement. Il s'endort sur le canapé. Juste avant de plonger dans le sommeil, paupières closes, retranché du monde extérieur, dans ces instants où l'on est tout juste capable de formuler

une pensée lucide mais que cette pensée épouse déjà les contours du rêve, il s'imagine être un tireur d'élite embusqué, un sniper. Et, avec délectation, il ajuste dans sa lunette une silhouette imprécise, le fantôme de son rival.

8. *Les Sirènes d'Alexandrie*, du même auteur, aux éditions Actes Sud.

9. Saint-Josse-ten-Noode, le plus souvent dénommée Saint-Josse, est l'une des dix-neuf communes de la Région de Bruxelles-Capitale.

3

Antoine se lève avec dans la bouche un goût inaccoutumé depuis son célibat forcé. Après avoir quitté depuis des heures la mire du sniper, son cerveau a rejoint, peu avant le réveil, les rives troublantes du sexe de la jeune fille à la jupe en portefeuille. Un soir, tard, l'appartement familial étant pour eux seuls, la sœur de Gilles l'avait poussé sur son lit et s'était assise à califourchon sur son visage. Sa détermination l'avait surpris, lui qui était encore malhabile dans l'exercice de l'amour. Puis il s'était abandonné à ses saveurs, ses parfums. Pendant cette activité récréative, les deux amants écoutaient de la musique. Le disque, c'était celui de Gilles, *Sticky Fingers*. Le morceau, *Can't You Hear Me Knocking*.

Ce goût étrange toujours sur les lèvres, Antoine allume le feu sous la cafetière italienne. Sa cuisine, vantée dans l'annonce comme tout équipée, a été repeinte à la diable, les coups de rouleau dessinant un camaïeu approximatif sur les murs. Le lave-vaisselle justifiant l'exhaustivité de l'équipement émet des secousses inquiétantes à plein régime, comme pour prendre son envol vers une destination inconnue. La gazinière, elle, produit des chuintements et des claquements intimidants avant que le gaz ne daigne s'enflammer dans une petite explosion invariablement surprenante. Le kit d'installation, acheté comme le reste de l'ameublement dans la même grande surface scandinave, trône sur le plan de travail. À quelques exceptions près, la vaisselle et les ustensiles qu'il contient n'ont pas été déballés. Les seules occupations culinaires auxquelles Antoine consent se résument au réchauffage de plats préparés et au débouchage de bouteilles de vin.

Dehors, les nuages touchent les toits, se soudent à eux pour enfermer la ville sous un couvercle opaque. Au pied d'une église désacralisée s'épanouit un terrain vague, reliquat d'un bâtiment détruit. Des revendeurs ont installé leurs échoppes clandestines dans ce no man's land. À intervalles réguliers, des silhouettes hâves viennent palabrer, des billets pliés s'échangent contre des sachets minuscules et les clients s'esquivent d'un pas rendu fébrile par la promesse d'un assouvissement imminent.

Cet environnement désolant, Antoine s'en fout. Pour lui, l'attrait de l'appartement réside dans sa localisation. Pas très loin des gratte-ciel

clinquants du quartier de la gare du Nord qui s'efforcent de propulser Bruxelles vers les cimes de la modernité. À trois cents mètres du bar de son grand-père, l'*Alexandrie*, démolì depuis plus de vingt ans. Près de sa maison des années quatre-vingt où Sonia lui fit régulièrement la même offrande que la jeune fille à la jupe en portefeuille. D'un geste rageur, il balance la cafetière brûlante sur le carrelage à l'autre bout de la cuisine.

– Putain de bordel !

Pour des raisons évidentes, le premier terme renvoyant à la profession initiale de Sonia et le deuxième à l'objet social de l'*Alexandrie*, Antoine s'est longtemps interdit d'employer ces mots. Depuis la séparation, il en use cependant immodérément, les périodes d'abattement alternant avec les crises d'exaspération, dirigées d'ordinaire contre l'injustice du sort, la perfidie de Sonia ou ce rival inconnu. Ce matin, sa révolte se retourne contre lui. Contre la torpeur qui le paralyse.

En avalant son premier café, après avoir sagement reposé la cafetière sur le feu, Antoine entend cette voix venue d'un passé lointain qui l'exhorte à se remuer. La lettre de Gilles semble avoir entrouvert une porte. Mais a-t-il le ressort nécessaire pour se libérer de l'inertie dans laquelle il se vautre ? Son reflet dans la vitre de la cuisine lui renvoie une réponse positive, du moins sur ce point. Sa silhouette reste énergique en dépit des dévastations récentes de l'épreuve. Ventre plat, cheveux grisonnants, d'accord, mais fournis, pas de relâchement généralisé, une carcasse capable de bouger avec agilité, de maîtriser une moto à pleine vitesse. De se coltiner les éventuelles magouilles d'une usine métallurgique. Mais osera-t-il recroiser le regard de Gilles ? L'affronter au risque d'y déceler de la pitié à son égard ? Supportera-t-il d'y lire les reproches que devrait lui valoir un si long silence ?

Antoine entre dans le salon et se dirige vers sa platine neuve. Il manœuvre le bras et les griffes évocatrices du disque des Stones grésillent dans la pièce. Il s'étend sur son canapé, l'esprit vide, résigné à attendre la délivrance pendant une journée supplémentaire. Un dernier craquement, la face s'achève. Dans la rue, un camion passe en faisant trembler les vitres. Un moment s'écoule. La tentation du chardonnay vient lui lécher les lèvres pour chasser l'amertume du café et celle de l'absence de Sonia. Brusquement, aussi brusquement qu'il a envoyé balader sa cafetière tout à l'heure, Antoine se redresse et empoigne le téléphone.

- La société Forgibel ? Je voudrais parler à Gilles.
- Gilles ? Vous êtes un proche ? De la famille ?
- Un ami, pourquoi ?

– Vous n’êtes pas au courant ?

– Au courant de quoi ?

Silence, suivi d’un bref conciliabule à l’autre bout du fil. Une voix d’homme prend le relais. Ses inflexions sont autoritaires.

– J’ai le regret de vous l’annoncer, notre collègue a été victime d’un tragique événement avant-hier. Un homicide volontaire, selon le parquet. Je suis navré.

Antoine est trop surpris pour réagir.

– Vous êtes là ? insiste le représentant de Forgibel.

– Un meurtre, vous dites ? Mais comment ? Pour quelle raison ?

– On pense à une tentative de cambriolage. Ou à un crime de rôdeur. Pour votre information, les funérailles auront lieu lundi à 11 heures. Église Notre-Dame-Immaculée, place du Jeu-de-Balle.

– J’y serai, marmonne Antoine en raccrochant.

Image fugace de doigts qui cavalent sur le manche d’une guitare dans une chambre d’adolescent. Les yeux de Gilles, Antoine les revoit maintenant dans son salon. Fuir ce regard. S’habiller d’abord. Un jean, un tee-shirt, un pull noir, son blouson de cuir, noir toujours. Des bottes. Il descend au garage récupérer sa moto, achetée sur une impulsion à son arrivée en Belgique. Il croyait alors à la fonction anesthésiante de la force mécanique brute. La thérapie par la violence des chevaux-vapeur avait tourné à l’échec, la BMW F 800 GT restant sur sa béquille, comme un jouet reçu à Noël dont on s’est lassé au Nouvel An.

Antoine rejoint la petite ceinture, ce réseau de tunnels qui encerclent le cœur historique de Bruxelles, et s’engouffre sous les bâtiments de la Commission européenne. À cette heure-ci, les eurocrates devraient besogner dans leur bureau mais la circulation est dense. Il faufile sa bécane dans le trafic, double les véhicules par la gauche, par la droite. Son allure excède dangereusement celle des autres usagers. La voie rapide revient à l’air libre pendant quelques centaines de mètres. Une côte. Au sommet, la moto semble décoller, les amortisseurs entrent brutalement en dépression. Antoine accélère encore, les voitures se raréfient. Sa vitesse dépasse maintenant 170 kilomètres à l’heure. La BMW garde sous la poignée une réserve confortable. À peine sept mille tours par minute en sixième, de la marge avant la zone rouge. Couper les gaz pour ralentir et emprunter la bretelle de sortie vers le square Montgomery. Antoine tourne autour du rond-point, le genou effleurant le bitume, avant de foncer sur l’avenue de Tervuren, dont il dévale les lacets sinueux à un rythme d’enfer. Un feu à mi-pente, se méfier. Vert, accélération, deux virages, basculement d’un côté puis de l’autre. Sur sa droite s’étale le parc de Woluwe avec ses étangs alimentés par une rivière, la Woluwe

justement. Et ce banc qui existe peut-être toujours, sur lequel il farfouillait sous les plis d'une jupe en portefeuille. La moto s'engage dans un sentier goudronné et traverse le vallon arboré à flanc de coteau. Antoine a relevé sa visière. S'arrête. Béquille. Le banc est là. Le banc à la jupe mais aussi le banc de Gilles. Celui où ils s'installaient longuement pour bavarder le midi. Des profs, de leurs condisciples, des filles et de sa sœur en particulier, de leurs projets, de leurs indignations. Celui où Gilles, avec des mines de conspirateur, lui avait montré un jour leurs tickets pour un concert des Stones, événement rare. Une surprise offerte par son ami à coup d'économies patientes. Ce cadeau, ils l'avaient dégusté ensemble jusqu'à la dernière note.

Casque ôté, Antoine s'assied sur le banc. À cause du temps maussade, le parc est désert. Un bois, entretenu avec un soin maniaque, forme des massifs rigoureux rompant la monotonie des étendues de gazon. Très vite, Antoine se lasse de cette carte postale pour Bruxellois en mal de promenade dans une nature domestiquée, le long de chemins tracés par des géomètres, sous des arbres dont pas une branche ne dépasse. Il repart sur sa moto, quitte le parc et s'engage dans des rues aérées. Même à faible vitesse, le martèlement des quatre cylindres résonne entre les villas, à peine amorti par les haies épaisses. Familier des quartiers populaires du nord et du centre de la capitale, il n'a plus remis les pieds ici depuis des lustres. Se repérer, chercher un immeuble précis, celui où vivaient Gilles et sa famille. Le voici. Cossu, ravalé récemment. Fleurs aux balcons, trottoirs propres. Au troisième étage, Antoine aperçoit la fenêtre de la cuisine et celles du salon. Un pied à terre, l'envie le prendrait d'aller sonner, de vérifier si ses parents habitent encore là, de leur poser des questions sur leur fils et peut-être sur leur fille.

Mais il redémarre, tourne le coin de la rue, déprimé à l'idée de prolonger le pèlerinage. Il se refuse à rôder dans Bruxelles pour explorer les endroits fréquentés ensemble. Leur ancien collège. Le café où ils partagèrent leur première ivresse. Le carrefour où, certains matins, les deux amis se donnaient rendez-vous pour profiter d'un bref instant de fraternité avant de plonger dans la jungle de l'école. Une Bruxelles très différente de celle parcourue avec Sonia. Bourgeoise, aux artères aérées, avec une circulation tranquille entre les villas et les immeubles. La ville de Sonia, c'était en revanche l'effervescence jusqu'à l'aube, la frénésie joyeuse des nuits alcoolisées, dévergondées. Et pendant la semaine, aux heures respectables, côtoyant les belles-de-jour, un peuple laborieux envahissait les rues proches de la gare du Nord, dur à la peine, gagnant sa pitance dans d'obscurs combats de bureau. Mais, aujourd'hui, ni la Bruxelles de Gilles ni celle de Sonia n'ont plus d'existence concrète pour Antoine. Toute la cité est devenue

le réceptacle de son chagrin, s'identifie à lui, l'incarne. Et les arbres qui bordent ses voies sont autant de sombres gonfalons hissés en souvenir de ses amours et de ses amitiés disparues.

Une étrange balustrade en pierre de taille, semblable à celle d'un balcon, est posée au bord du carrefour entre le boulevard du Jardin-Botanique et la rue Royale. Antoine y est accoudé depuis quelques minutes. Sous ses pieds, un flot continu de véhicules se précipite hors du tunnel, fonce au bas de la vallée de la Senne pour remonter au loin vers le nord-ouest de Bruxelles. En direction de la basilique de Koekelberg, affreuse meringue de briques à la montmartroise. À sa gauche, la vue sur la flèche de l'hôtel de ville de la Grand-Place est bouchée par l'empilement des bâtiments de l'ancienne cité administrative. Cet ensemble monumental, construit au temps de la Belgique unitaire, lui rappelle les délires urbanistiques de la ville quand elle se rêvait en capitale bureaucratique et financière. D'incroyables démolitions avaient été réalisées à l'arraché pour araser les obstacles qui la freinaient dans sa course vers un avenir radieux. Un demi-siècle plus tard, capitale bureaucratique, Bruxelles l'est devenue. Financière, c'est une autre histoire, comme en témoigne le démontage du sigle Dexia qui s'affichait fièrement au fronton de l'une des annexes du temple déchu des fonctionnaires. Près d'Antoine, toujours sur sa gauche, la tour du ministère des Finances, sentinelle inébranlable, continue à veiller sur l'utopie moderniste de l'agglomération. Lui répond, en contrebas, une grappe de gratte-ciel récents, érigés sur les ruines de l'*Alexandrie*, le bar de son grand-père. Le canal est invisible, mais à la pente formée par les toits, à l'inclinaison du boulevard, on devine le fond de la dépression où il s'écoule pour relier Charleroi à Anvers. Perforant la ville par le nord, cette entaille est un reliquat de la gloire industrielle de la Belgique, quand ses aciéries arrosaient le monde.

Antoine regarde Bruxelles, tente d'y déceler l'empreinte de Sonia, avec les rues, les vitrines et les néons qui constituaient le décor de ses nuits. Mais les ombres de cette époque sont enfouies sous le béton, le verre et l'acier. Il cherche aussi les restes d'un passé industriel balayé par l'appel de la modernité. À la place de ces buildings, avant même que l'*Alexandrie* ne devienne un bar interlope, un entrelacs d'ateliers, de petites fabriques et d'usines se déployait le long du canal, prospérait sur les deux flancs de la vallée. C'est l'une de ces survivances qu'il va rejoindre, la forge où Gilles a vécu ses ultimes

moments.

Vendredi soir, après sa promenade nostalgique dans les avenues bourgeoises de sa jeunesse, Antoine a eu du mal à s'endormir. Il a réécouté *Sticky Fingers*. En sombrant dans le sommeil, ses visions de sniper sont revenues le hanter. Sa position était indéterminée, était-il au sommet d'une tour ? Dans un arbre ? Couché sur l'herbe d'un pré ? Dans la lunette, horreur, la silhouette floue de son rival était remplacée par une tête en gros plan d'une clarté absolue, un visage d'une précision parfaite, celui de Gilles trente-cinq ans plus tôt. Et il distinguait nettement la balle arrivant, comme au ralenti, dans son crâne, commençant par introduire un peu de désordre dans ses cheveux, puis lui perforant le scalp, perçant une cavité dans l'os d'une blancheur à vomir, filant à travers l'encéphale pour projeter une brume sanguinolente et des morceaux parfaitement identifiables, esquilles, matière cervicale, bouts d'artères. Ce rêve s'est répété samedi soir encore, et dimanche soir.

Au cours du week-end, Antoine a décidé de se reprendre en main. Il a enfin vidé sa valise puis arrangé son appartement pour lui apporter un peu de confort, sans succomber une seule fois au secours trompeur du chardonnay. Dans le décès tragique de Gilles, il discernait le signe d'une libération. La douleur de la séparation restait présente, multipliée par deux désormais et tout aussi définitive dans un cas comme dans l'autre. Mais, au moins, il se sentait libéré de la torpeur dans laquelle il s'était laissé paralyser, de l'abatement dans lequel il s'était anéanti. Cette disparition lui donnait un nouvel horizon pour les prochains jours, un but dans cette existence qui n'en avait plus, une occasion d'agir dans un marécage insondable d'inaction. Il l'a expliqué samedi soir à Martial Chaidron, vieil ami, inspecteur de la PJ de Bruxelles à la retraite, rencontré comme Sonia lors de l'affaire de l'*Alexandrie*. Au cours de cette soirée, Antoine ne s'est pas montré enjoué, n'a pas ri aux éclats mais, au moins, a répondu autrement que par monosyllabes. Il a même tenu le crachoir et raconté Gilles, le disque des Stones, le banc du parc de la Woluwe. Il a parlé de son espoir de s'extraire enfin de son inertie.

– Tu comprends, le meurtre de Gilles est comme un électrochoc. Je veux faire quelque chose pour lui. Découvrir la vérité.

– La vérité ?

– La vérité sur ses assassins.

– Mes anciens collègues ne penchent-ils pas pour un crime crapuleux ? Un cambriolage qui a dérapé ?

– Officiellement, oui, mais la coïncidence est troublante. Il m'écrit pour dénoncer des manœuvres suspectes autour de son usine et, le lendemain, il est tué. Dans cette même usine.

Jusque-là, Martial s'est montré intéressé, soulagé de voir son ami s'engager dans la voie encourageante du rétablissement. Cela dit, imaginer un complot... Poursuivre une chimère, c'était agir, d'accord, mais avec quel résultat quand la déception viendrait, inéluctable ?

– Ne me parle pas de fatalité ! Ce n'est pas le hasard qui a conduit Gilles là où il n'aurait pas dû être !

L'ancien de la PJ l'a regardé avec autant de scepticisme que d'inquiétude. Et avec un peu de remords, comme Antoine aurait pu le constater s'il avait été plus observateur.

Accoudé à la balustrade en pierre, Antoine cherche toujours en vain les indices d'une activité industrielle rayés par les buildings, s'échine à retrouver la ville de Sonia. Désappointé, il enfourche sa BMW et descend le boulevard. Au fond de la place Rogier s'ouvre la rue du Progrès, menant à l'ancien *Alexandrie*. La tentation le prend de s'y engager. Mais la transformation radicale des lieux, l'éradication définitive de la moindre parcelle du quartier d'autrefois raviveraient encore la brûlure de la rupture, attestant son caractère irrémédiable. À l'approche du fond de la vallée de la Senne, il bifurque vers la droite et atteint le canal. La moto roule à allure modérée sur la berge, longue voie dégagée, large, sans un véhicule à l'horizon. Sur l'autre rive, un portique attend une péniche pour la débarrasser de ses matériaux de construction. Le quai est désert, plusieurs bâtiments paraissent vides, sauf un entrepôt de la Poste qui régurgite un camion à intervalles sporadiques. Antoine se redresse, une main sur la poignée des gaz, l'autre sur la cuisse. Forgibel s'étend devant lui. Une partie récente, construite en acier, est accolée à une vieille manufacture en briques. Des calicots, accrochés aux grilles, annoncent une grève et proclament en majuscules l'espoir que l'endroit ne fermera jamais. Entouré des drapeaux verts et rouges des syndicats, un piquet bloque le portail. Deux personnes seulement montent la garde derrière quelques palettes en bois. Le dispositif manque de conviction, un cycliste franchirait ce barrage symbolique d'un coup de pédale distrait. Comme si les grévistes se résignaient à un dépôt de bilan inévitable. Le problème dont parlait Gilles serait-il entré dans une phase décisive ?

Antoine s'arrête après l'usine. Les deux cerbères du piquet, brassard noir au bras, scrutent avec suspicion ce motard isolé. En dessous des banderoles, des bouquets de fleurs sont suspendus près du portrait d'un homme. Gilles, probablement. À cette distance, impossible de le reconnaître. Une trentaine de mètres le sépare de la photo, mais l'écart se compte aussi en dizaine d'années. Il ne s'attarde pas et s'en va dans la direction de la place du Jeu-de-Balle, au cœur des Marolles, le vieux quartier populaire bruxellois.

Sur la place, Antoine a du mal à dénicher un emplacement libre où garer sa moto, un marché aux puces encombrant l'espace. Il finit par la coincer devant l'ancienne caserne des pompiers, à deux pas de l'église. Sous sa combinaison en cuir apparaissent un jean, une chemise blanche et un léger pull gris, la seule tenue à peu près de circonstance récupérée dans sa valise, sa garde-robe devant encore être rapatriée d'Israël.

La nef est trop petite pour contenir la foule venue honorer le mort. Les collègues de Gilles sont omniprésents, repérables à leur tee-shirt affichant un slogan revendicatif : « Forgibel ne crèvera pas ». Un plafonnage monte du sol aux ogives, badigeonné d'un enduit jaune pâle écaillé par endroits, là où l'humidité s'aggrave par plaques. Dans le chœur, des bouquets de fleurs commencent à répandre une odeur douceâtre, celle des prémices de la décomposition. Une crucifixion sombre, effrayante, est suspendue derrière l'autel. Le foisonnement de ses couleurs éclatantes ne parvient pas à alléger l'horreur du tableau, avec son faciès cadavérique et ses flots de sang complaisamment étalés par le peintre. Un sang lie-de-vin, violent, comme une accusation jetée aux humains coupables de l'avoir versé, un cri réclamant vengeance pour le martyr du fils de Dieu.

Le prêtre est très occupé par son office. Sec, une trogne de Savonarole qui eût porté une barbe épaisse, il respecte le déroulement de la liturgie, verset par verset. Après un Notre-Père ânonné par une minorité de fidèles, il adresse quelques mots d'hommage à Gilles. Son ton s'arrondit et se teinte d'accent bruxellois comme pour mieux affirmer sa sympathie.

– Gilles, je ne le voyais pas souvent à la messe. J'aurais préféré le contraire, mais c'était son choix.

Léger bruissement dans l'assistance, pas de rires, une sorte de décontraction dans les esprits accaparés par une tristesse sincère.

– Il ne croyait pas à l'Évangile mais en appliquait les préceptes mieux que certains de mes paroissiens les plus assidus. Ici, dans les Marolles où il vivait, mais aussi dans son entreprise, à la tête de la délégation syndicale. Dans les deux cas, Gilles était le Samaritain sur qui compter.

Le curé s'interrompt et, estimant sans doute avoir suffisamment détendu l'assemblée, reprend en gommant toute trace d'inflexion bruxelloise.

– En réalité, « musique » est le mot qui le définissait le mieux. On nous l'a arraché à un âge où l'on ne s'intéresse pas aux préparatifs de son départ. Mais, je le sais, Gilles aurait aimé vous voir réunis. Et écouter un morceau joué par quelques-uns de ses amis.

Le prêtre baisse les yeux sur un papier et déchiffre le titre de la chanson.

– *Hand of Fate*, des Rolling Stones, extrait de l'album *Black and Blue*. Il l'appréciait particulièrement, me dit-on.

Antoine connaît le disque mais ne peut identifier le morceau par son nom. *Bizarre*, songe-t-il. Au moment de sa sortie, vers 1976, cet album, Gilles le détestait. Dégoulinant de funk, de reggae et, crime majeur, d'une pointe de disco. La première œuvre composée par les Stones après la démission de Mick Taylor.

Le groupe est installé dans le chœur, devant l'autel. Antoine se hisse sur la pointe des pieds pour apercevoir les quatre musiciens dont le plus âgé n'a pas vingt ans. Formation classique, acérée : guitare, voix, basse, batterie. Résonnent alors les premiers accords à la guitare électrique. Le tempo est assez lent, le son propre, pas trop fort.

– *The hand of fate is on me now*.

« La main du destin pèse sur moi. »

Antoine comprend pourquoi Gilles aimait ce morceau. Pas grâce aux paroles, une resucée du classique *Hey Joe*, mais à cause de ce riff tendu, quatre accords répétés sans cesse, une ritournelle violente et hypnotique. En regardant l'instrumentiste avec sa Stratocaster, c'est Gilles qu'il voit. Son souvenir se précise. Les après-midi dans sa chambre. Ses mains à lui. Et ses doigts fuselés courant sur le manche.

Le chanteur conclut le dernier refrain puis le guitariste interprète le final, un long solo, aux accents déchirants. Ultimes notes. Silence. La foule applaudit, geste incongru dans une église, mais le curé ne s'en formalise pas. Pendant que les employés des pompes funèbres évacuent le cercueil, les applaudissements se prolongent. Cette fois-ci, l'hommage vise Gilles dont la dépouille franchit le portail.

Antoine suit le mouvement. Sur le parvis, les paquets de cigarettes et les briquets sortent des poches, les mouchoirs aussi. Les gens se rassemblent par groupes épars entre les étals des brocanteurs, échangent quelques commentaires avant de regagner leur voiture. À cause des embouteillages provoqués par le marché, l'ordre du cortège ne se rétablit derrière le corbillard qu'à l'issue de la rue Haute, après l'hôpital Saint-Pierre. Le convoi se dirige au pas vers le cimetière de Bruxelles, aux frontières de la ville. L'ultime voyage de Gilles dure une demi-heure. Puis la bière est débarquée et portée vers un coin ombragé par un saule. Le cimetière, fermé à cet endroit par un muret de faible hauteur, s'appuie sur une butte et domine la campagne flamande. Au-delà de quelques immeubles à appartements, on distingue des champs et des bois, vision bucolique dont Antoine se demande si Gilles l'aurait appréciée. Les fossoyeurs déposent le cercueil sur des planches au-dessus de l'excavation. Au côté du curé, un homme apparaît, la cinquantaine environ, cravate et costume sur le dos.

– Qui est-ce ? s'enquiert Antoine auprès de l'un de ses voisins, un ouvrier de Forgibel porteur du tee-shirt protestataire.

Le petit bonhomme est tout chauve, chétif comme aucun métallo ne pourrait l'être dans l'imaginaire collectif. On les verrait plutôt en costauds capables de soulever des brames à la force des biceps.

– Vous ne le connaissez pas ? C'est Sermeuze, notre patron.

Celui qui préside aux destinées de l'usine prend alors la parole d'une voix vigoureuse, posée, les yeux braqués sur l'assistance, avec comme un soupçon de défi dans le regard.

– J'ai tenu à m'associer à vous pour adresser mes adieux à un collaborateur apprécié par ses collègues, un délégué syndical qui donnait la priorité aux intérêts de ses affiliés, parfois au détriment de ceux de notre entreprise. Soyez-en sûrs, les autorités judiciaires ne ménagent pas leurs efforts pour identifier le coupable de cet acte odieux. Je profite de cette tragique circonstance pour vous mettre en garde : l'heure est venue de nous unir pour garantir la pérennité de notre forge. C'était certainement le souhait le plus cher de Gilles.

– Connard, souffle le voisin d'Antoine.

Dans l'assemblée, des épaules se haussent, des têtes se détournent. Quelqu'un pousse un cri de colère, suivi aussitôt par des sifflets qui émanent de l'arrière du rassemblement, là où les tee-shirts revendicatifs sont les plus denses. Sermeuze fusille du regard les fauteurs de troubles. La barbe en bataille, le prêtre essaie d'apaiser les deux camps.

– Comment savoir ce que Gilles aurait voulu ? Oublions nos différends, recueillons-nous autour de sa dépouille.

Dans un calme relatif, les participants à la cérémonie s'acquittent du passage rituel devant la sépulture. Chacun jette une poignée de pétales de rose, d'une telle blancheur que le soleil les transforme en pluie de larmes irisées. Les mouchoirs ressortent. Peu à peu, le cimetière se vide, laissant sur le cercueil de Gilles un tapis de fleurs, comme des cendres de fer. Antoine traîne pour s'emplir les yeux du paysage que contempera désormais son ami. En puisant dans la corbeille de roses, il se sent emprunté, ses pétales en main, raide comme la justice au bord de la fosse. Les engagements pompeux pris face aux morts, la vengeance jurée sur le sépulcre, cela ne lui ressemble pas. Pourtant, il se surprend à prononcer un serment solennel sur la tombe. Celui de respecter les dernières volontés de l'homme qui fut son ami, de découvrir son assassin.

En sortant du cimetière de Bruxelles, Antoine voit au loin son voisin de l'enterrement s'engouffrer dans un café à l'enseigne du *Lion belge*. Le petit bonhomme qui traitait son patron de connard rejoint probablement le théâtre des libations d'après-funérailles. Il lui emboîte le pas et pénètre dans l'établissement aux murs empoissés par les vapeurs d'alcool et de tabac. En se faufilant parmi les salariés de Forgibel, identifiables à leur tee-shirt de combat, il parvient à gagner le bar pour commander une pils, boisson massivement adoptée par les métallurgistes mais pas assez revigorante pour leur ôter leur mine renfrognée. Le cafetier dépose la chope d'un mouvement brusque sur le comptoir, un peu de mousse éclabousse le revêtement en inox. Antoine lui tend une pièce d'un euro pour régler son écot, se fondant sur le panneau qui annonce des prix spéciaux pour l'enterrement de Gilles.

– Désolé, ce tarif est réservé au personnel de Forgibel. Pour vous, ça fera trois euros.

Antoine paie sans ronchonner. Il n'a pas envie de déclencher un incident au milieu de cette troupe prête à basculer dans la confrontation belliqueuse à la plus infime provocation. Comme pour justifier sa prudence, un costaud se hisse sur une table, les manches de son tee-shirt proches de l'éclatement sous l'effet de ses biceps qui roulent et enflent au gré de son discours.

– L'attentat dont Gilles a été victime ne doit pas nous démobiliser ! hurle-t-il pour couvrir le brouhaha.

Avec un certain sens de la litote car son public ne semble pas près de désarmer. On relève des traces de tristesse sur les visages, funérailles obligent, mais surtout de la rage, de la hargne. Et si les poings sont serrés autour des chopes, c'est faute de pouvoir mettre la main sur des objets plus contondants. Le *Lion belge* ne propose pas de barres à mine à ses clients. Ni de coupe-boulons.

– Vous avez envie de tout foutre en l'air et je vous comprends.

Vivats dans l'auditoire.

– L'union, Gilles y aspirait. Attention, l'union des travailleurs, pas celle voulue par le capital ! Vous le savez, votre syndicat ne vous laissera jamais tomber. Maintenant, soyons raisonnables. Et posons-nous une question. Comment poursuivre la lutte pour sauver notre

entreprise ?

Applaudissements plus inégaux. Le ton soudainement moins imprécateur du délégué syndical, le remplaçant de Gilles sans doute, remporte un succès mitigé. Comme si l'assemblée se doutait de la suite.

– Nous en avons ras le bol de tous ces profiteurs, de tous ces tricheurs ? Mille fois d'accord ! Mais notre colère doit être efficace. La grève au finish, je n'y crois pas. Nous avons tout à perdre. Je vous propose de voter à 18 heures en faveur de la reprise du travail. Ne vous trompez pas, camarades ! Nous ne capitulons pas ! Le combat continue ! Forgibel vivra, je vous le promets !

Antoine sent un flottement dans l'assistance. Cet appel à l'apaisement lui paraît judicieux compte tenu du contexte économique général, mais les ouvriers peinent à renoncer à leurs velléités contestataires. Des bribes de conversations saisies au vol lui prouvent que l'abdication n'a pas encore conquis les cœurs. La controverse syndicale monopolise désormais toute l'attention des protagonistes, qui négligent de se désaltérer. Le moment lui semble venu de s'enquérir du collègue renseigné par Gilles à la fin de sa lettre, « un type sûr, n'hésite pas à t'adresser à lui si je suis absent ». Triste précaution prémonitoire...

– Je cherche Bob Dutoit, demande-t-il au barman, profitant de l'accalmie dans le service.

– Bob ? C'est lui.

Le loufiat désigne le chauve du cimetière, celui qui injuriait le directeur de Forgibel, accoudé à quelques mètres de là. À l'écart de l'agitation, il sirote une blonde, l'air morose.

Antoine se rapproche et lui tend la main.

– J'ai reçu une lettre de Gilles, il mentionnait votre nom.

– Ah ! c'est toi, son vieux pote. On se tutoie, hein. Je t'offre quoi, une chope ?

– Merci, mais fais gaffe de pas casquer le tarif réservé aux bourgeois.

Le barman hausse les épaules et tire les bières. Les deux hommes boivent en silence. À l'aise, alors qu'à l'autre extrémité du bar on se presse maintenant pour commander. Les débats enfiévrés sur la reprise du travail ont fini par donner soif et le houblon risque d'alimenter le feu de la contestation. Ou de servir de potion pour avaler la pilule de la défaite.

– Je ne semble pas être le bienvenu, constate Antoine. Tes collègues m'ont l'air drôlement méfiants.

– Ces crétins pensent que tu es une taupe de Sermeuze.

– Une taupe ? Ça ne va pas fort chez vous !

– Pire encore ! Je t'en dirai plus tout à l'heure. Mais pas ici,

rejoins-moi sur le parking dans une vingtaine de minutes.

Les deux hommes se taisent. S'attirant des regards admiratifs sur son passage, une jolie brune d'une trentaine d'années se dirige vers eux.

– Alors, Bob, tu ne m'offres rien à boire ?

– Un vin blanc ?

– Merci, répond-elle en observant Antoine, qui la classe aussitôt hors des bataillons laborieux de Forgibel.

Sa tenue semble confirmer son jugement. Elle a refusé les couleurs classiques du deuil, optant pour une courte robe jaune citron, fort échancrée sur les seins, et un *bomber* en cuir fin.

– Je te présente Diane, reprend Dutoit, la fille de notre chef de production.

– Mon père est là d'ailleurs, l'ingénieur en costard.

Et elle désigne un individu de cinquante-cinq ans environ, costume bleu foncé à la coupe sobre, une chemise blanche et une cravate sombre. Un détail trahit sa fonction : de solides chaussures aptes à fouler le sol rugueux d'une usine.

– Gustave Bertillon, précise Dutoit.

Il n'a pas le temps d'ajouter un commentaire, le syndicaliste qui était monté sur la table pour haranguer ses troupes le tire par la manche.

– Je dois te parler de toute urgence.

– Je vous abandonne, s'excuse Dutoit.

Les deux hommes s'écartent et s'engagent dans une conversation à voix basse.

– Qu'est-ce qui t'amène dans cette assemblée de fous ? demande Diane.

– Gilles, forcément. Je l'ai connu à une époque lointaine. Un ami de jeunesse. Du temps où tous les rêves étaient possibles.

Cette remarque fait sourire Diane et, quand elle sourit, des fossettes creusent ses joues, ses yeux pétillent et elle perd dix ans, revisitant peut-être ses propres rêves d'adolescente. Avant de s'assombrir et de chasser de son visage cette étincelle juvénile apparue par effraction.

– Évidemment, tu dois avoir de la peine. Nous en avons tous, mais, toi, tes raisons sont particulières...

– Pour être honnête, nous n'étions plus en contact depuis des années. Mais il m'avait écrit récemment.

– Ah, tu l'as revu ?

– Non, sa lettre, il me l'a envoyée la veille de sa mort.

– Tu parles d'une coïncidence !

– Justement, j'aimerais interroger ton père sur les circonstances du

meurtre.

– Je lui en touche un mot, attends-moi.

Antoine la voit lui murmurer quelque chose à l'oreille à l'autre bout de la salle. Impossible de percevoir ses paroles. Le cafetier n'a pas branché son juke-box mais les conversations sont assourdissantes. Ça discute ferme par petits clans, des bras se lèvent au ciel, des visages se congestionnent. Bertillon revient avec sa fille en jetant des coups d'œil inquiets autour de lui.

– Vous avez des questions à me poser sur Gilles ?

– Diane vous l'a sans doute expliqué, j'allais le revoir quand j'ai appris sa disparition. Je voudrais obtenir quelques précisions sur sa mort.

– Nous ne savons pas grand-chose. Il travaillait tard, seul dans l'usine. La police suspecte une bande qui cherchait du métal à embarquer. Gilles aura surpris les malfaiteurs. Ils se sont battus, il est tombé et s'est fracassé le crâne. Ce drame est stupide, mais c'est souvent le cas.

– Aucun rapport avec les difficultés de l'entreprise ? Dans sa lettre, Gilles évoquait des malversations...

– Je vous arrête immédiatement, n'allez pas aggraver la situation avec vos soupçons. Vous l'entendez, mes hommes n'ont pas besoin qu'on les excite avec de fausses rumeurs.

De fait, le vacarme enfle encore. Dans un coin du café, le ton vire à l'aigre entre plusieurs ouvriers. Des mains se rabattent en poings, des cris éclatent. Du haut de son mètre soixante-deux, Bob Dutoit s'emporte.

– Vous voulez reprendre le turbin demain, vous êtes malades, les mecs ?

– Calme-toi, faut qu'on bosse, les clients vont pas piger... Déjà qu'ils ne sont plus si nombreux.

– Ouais, attention à ne pas les dégoûter. C'est quoi notre avenir si la boîte fait la culbute parce qu'on se croise les bras ?

– Des conneries ! hurle Dutoit. Ouvrez les yeux ! Sermeuze a un plan, tout est prêt, jusqu'aux étiquettes pour les caisses de déménagement. Dans un mois, dans trois mois à tout casser, les machines auront été transférées ailleurs, en Roumanie ou en Chine !

– Fermez tous vos gueules ! coupe le syndicaliste balèze. On votera tout à l'heure. On est là pour Gilles, bordel !

Gustave Bertillon quitte Antoine en catastrophe et se fraie un chemin dans la foule. Ses subordonnés s'écartent docilement devant lui.

– Gardez espoir, bon sang ! intervient le chef de l'usine. Et n'écoutez pas les oiseaux de malheur. Pour la grève, vous connaissez ma position. Il faut vous remettre au boulot, mais vous déciderez

vous-mêmes. En attendant, on se calme, c'est ma tournée.

– Ta tournée, tu sais où tu peux te la carrer, lance Dutoit.

– Eh ! cause pas comme ça à monsieur Bertillon.

– Je t'emmerde, syndicaliste de mes couilles !

Appréciant peu cette attaque frontale contre sa virilité militante, l'offensé s'avance de toute sa masse dans la ferme intention de rétablir son honneur. Dutoit, plus rapide, lui balance son poing dans la figure. Le sang coule.

– Vous êtes malades ou quoi ?

L'ingénieur s'interpose entre les deux ouvriers, vite rejoints par des camarades qui prennent le parti de la victime. Dutoit bat en retraite.

– Ne comptez pas sur moi pour me laisser buter comme Gilles ! rugit-il en claquant la porte du *Lion belge*.

Antoine est pressé de le rattraper.

– Je t'abandonne, dit-il à Diane.

– D'accord, mais on pourrait se revoir pour causer de ton ami, je le connaissais bien... Voilà mon numéro de téléphone.

Étonné par cette invitation, Antoine promet de l'appeler puis file hors de l'établissement.

Bob Dutoit déambule nerveusement sur le parking. Il lance vers le ciel des gestes véhéments comme pour faire valoir des arguments que personne n'a voulu entendre. Les traits empourprés, il accueille Antoine avec brusquerie.

– Dépêche-toi, monte dans ma bagnole, nous serons plus tranquilles.

Dutoit démarre en trombe.

– Tu as donc reçu la lettre de Gilles...

– Mais pourquoi vous êtes-vous adressés à moi ?

– Nous cherchions un renfort extérieur à la boîte, quelqu'un qui puisse analyser le problème sereinement. Un journaliste, j'ai trouvé l'idée excellente.

– Journaliste, je ne le suis plus depuis longtemps.

– Ah ? J'ignorais, répond Dutoit. Alors, notre plan tombe à l'eau...

– Rassure-toi, je n'ai pas paumé tous mes réflexes. Et j'ai encore des contacts dans ce milieu. Mais ça ne m'explique pas comment vous m'avez déniché.

– Je connais Martial Chaidron. C'est lui qui nous a filé ton nom.

– Le fourbe ne m'a rien dit ! s'agace Antoine. Quelle mouche a bien pu le piquer ?

– Je n'en sais rien. Pour moi, tu étais au courant. (Un silence.) Malgré tout, tu acceptes de nous aider ?

– D'accord, je le fais pour Gilles, pour respecter ses dernières volontés, si tu veux. Mais sa lettre n'est pas claire. Quelle est la

situation ?

– En gros, Sermeuze nous mijote un coup fourré, une délocalisation, probablement. Dans quelques mois, chômage pour tous. Au rebut, les forgerons ! Et ces veaux, là-bas (un geste dans la direction vague du café), n'en croient pas un mot.

– Tu n'y es pas allé avec le dos de la cuillère. Casser la gueule à son représentant syndical, ce n'est pas la meilleure méthode pour les convaincre...

– Bof ! de toute façon, je ne suis pas très apprécié par mes camarades. Je te jure, Sermeuze nous la prépare vicieuse. Brutale, même. Lock-out du jour au lendemain ! Pendant un congé, par exemple.

– Tu as des éléments pour le prouver ?

– Quelques événements récents semblent bizarres. D'abord, notre directeur des ventes a été viré pour des raisons fumeuses. Ça nous a déjà coûté plusieurs marchés. Ensuite, Sermeuze a inexplicablement refusé des crédits commerciaux en faveur de sociétés pourtant fiables. Encore des commandes qui nous sont passées sous le nez... Et des fournisseurs râlent à cause de factures en souffrance. Le tribunal de commerce est saisi, ça nous vaut quelques embrouilles.

– Est-ce assez pour crier au complot ?

– Quand on projette une délocalisation, il est courant de laisser les comptes se dégrader. Facile, après, d'accuser le site de ne pas être rentable.

Antoine réfléchit. Ces informations sont suffisantes pour établir une gestion chaotique de Forgibel, peut-être pour entrevoir des décisions économiques brutales, certainement pour confirmer la détérioration des relations sociales. Mais de là à parler de magouilles orchestrées pour couler l'entreprise, comme l'écrivait Gilles dans sa lettre...

– Je me renseignerai. À propos, Gilles, c'était quoi, son boulot ?

– Il bossait au traitement thermique. Au four, pour tout dire. Un technicien doué. Tu t'en es aperçu lors de son enterrement, il était aussi délégué syndical. Le personnel l'adorait, la direction beaucoup moins. Nous étions proches, tous les deux.

– Je ne le voyais plus depuis longtemps, mais tout de même, pourquoi un musicien jouait-il les ouvriers dans une usine ?

– Jouer les ouvriers, tu vas fort. Gilles en était un, point à la ligne. Et plutôt compétent ! Pour la musique, c'est vrai, il était impressionnant avec une guitare dans les mains. J'aimais l'écouter. Un plaisir rarissime, il ne se produisait jamais en public, exceptionnellement devant des intimes.

Dutoit se remue sur son siège.

– Autre chose, ajoute-t-il en baissant la voix, j'ai des scrupules à en

parler ouvertement, mais j'ai des doutes sur la version officielle de sa mort.

– Tu ne crois pas au braquage ?

– Ben, Gilles écrit sa lettre et, le lendemain, on le retrouve avec le crâne fracassé. Pratique, non ?

– J'y ai pensé, répond Antoine en se rappelant la mine incrédule de ce cachottier de Martial Chaidron quand il lui a fait part de ses propres soupçons. Avant tout, une visite des lieux s'impose. C'est possible ?

– Bien sûr. Donnons-nous rendez-vous à l'usine ce soir, vers 20 heures, je t'aiderai à franchir le piquet.

Appuyé contre le mur du stand, Antoine attend que Martial Chaidron ait fini sa séquence de tir. Dernière déflagration assourdissante dans un nuage de fumée. Le retraité de fraîche date libère le barillet de son arme antédiluvienne, quelque chose comme un revolver à poudre noire de la guerre civile américaine, et récupère les étuis. L'odeur est piquante, âcre, malgré les ventilateurs lancés à plein régime. Antoine pensait bien le dénicher dans ce repère de pistoleros, endroit qu'il aurait pourtant fui à une époque récente. Quand Martial émergeait encore au budget de la PJ, sa hiérarchie devait le menacer des pires sanctions pour l'obliger à brûler ses cartouches réglementaires. Athlétique dans sa jeunesse, ancien para, adepte de la musculation, l'inspecteur avait décidé du jour au lendemain de ne plus jamais se servir d'un flingue. À cause d'un truand criblé de balles sous ses yeux par des collègues qui croyaient aux vertus épuratrices du plomb. Cette exécution brutale avait transformé sa vision du métier. Plus de service armé, plus d'haltères. À la place, mayonnaise, alcool et tabac à volonté. Enfin, sans excès, Martial ne s'était pas empâté au point de perdre son allure sportive. Mais, après avoir rendu sa carte, il avait pris deux résolutions. Il avait renoué avec les salles de sport pour éliminer les quelques kilos accumulés pendant la seconde partie de sa carrière, et il s'était inscrit dans ce club.

– Tu comprends, ici, je bousille des bouts de carton, s'était-il justifié auprès d'Antoine. Tirer, c'est toute l'histoire zen, faire corps avec la cible. Du folklore, d'accord, mais j'adore. Et puis merde ! je rencontre de vieux camarades et ça me maintient en forme.

Après avoir ôté sa protection auditive et restitué le revolver à un binoclard qui s'en saisit religieusement, l'ancien policier rejoint son ami et l'emmène au bar du cercle.

– J'ai vu Dutoit, il m'a parlé de ton manège. Tu t'es bien foutu de moi ! lance Antoine, mi-amusé par l'embarras de son compagnon, mi-vexé d'avoir été manipulé.

– Franchement, ton inertie commençait à m'inquiéter, répond Martial en se dandinant sur son tabouret. Alors, quand Bob m'a demandé si je connaissais quelqu'un capable de mener une petite enquête, j'ai pensé à toi. J'aurais dû te prévenir, mais tu étais

inaccessible. Reclus dans ta solitude. Tu m'aurais envoyé paître.

– C'est probable.

– Mais je ne pouvais pas deviner que tu avais été si proche de Gilles, ni qu'il trouverait la mort dans ces circonstances. Je m'en suis voulu, j'ai eu peur de t'avoir donné le coup de grâce.

Antoine lâche un sucre dans son café, regrettant que le chagrin ne soit pas soluble dans une amitié comme celle de Martial.

– Au fond, tu le sors d'où, ce Dutoit ?

– Un ancien client à moi. Il a témoigné dans une affaire. On a sympathisé et on se voit de temps en temps.

– Un indic, alors ?

– Pas du tout. J'ai utilisé ses talents d'expert en métallurgie, une histoire de flingue.

– Autre chose : j'ai envie de visiter la forge, ce soir. J'aimerais fureter, découvrir peut-être un indice qui aurait échappé à la sagacité de tes ex-collègues.

– Ne t'emballe pas, mon vieux. Les types de la scientifique sont passés avant toi. La scène de crime est désormais stérile, ratissée par des maniaques des microtraces. Si la PJ s'oriente vers le cambriolage, c'est qu'elle a ses raisons.

– On verra. Je voudrais surtout m'imprégner de l'ambiance. Considère ça comme une sorte de pèlerinage.

Sceptique sur les intentions réelles de son ami, Martial se contente d'un grognement pour toute bénédiction.

– Fais comme tu le sens, Sherlock.

Il est près de 20 heures quand Antoine rejoint les rives du canal, sa moto tressautant sur les pavés gras. Une vapeur opaque émane de l'eau immobile. Sur l'autre berge, les projecteurs d'une centrale à béton émettent une lueur vive, tamisée cependant par cette brume au point de le forcer à allumer son phare de route. Devant Forgibel, le piquet de grève a disparu, de même que les banderoles, les drapeaux syndicaux et le semblant d'autel dressé pour honorer la mémoire de Gilles. La barrière est ouverte. Antoine franchit le portail et range sa moto dans le parking des visiteurs, en face des bureaux plongés dans l'obscurité. Il retourne à pied dans la cour pour chercher l'entrée de l'usine proprement dite. Une porte réservée aux piétons lui paraît entrouverte à côté d'un vantail fermé, de dimension suffisante pour engouffrer un semi-remorque. En débouchant dans le vaste espace de production, faiblement éclairé, il aperçoit au loin Bob Dutoit. Arrivé près de lui, Antoine l'interroge sur la levée du piquet.

– Le syndicat s'est couché. On pouvait s'en douter en les écoutant bavasser ce midi au *Lion belge*. Bref, le boulot reprend demain. J'ai gueulé mais on a menacé de me virer. Ils peuvent toujours rêver,

Forgibel a besoin de moi.

– Quel est ton poste ?

– Je te montrerai tout à l'heure. Maintenant, allons voir l'endroit où Gilles est mort. Tu es là pour ça, même si ce n'est pas très réjouissant.

S'agissant d'une forge et, donc, de cette activité qui consiste à contraindre le métal à accepter la volonté de l'homme, métal qui résiste de toutes ses forces, forces qu'il faut vaincre à grand renfort de feu, de machines et de sueur, Antoine se serait attendu à un environnement poussiéreux, noir de suie. Mais le hall de production est propre. Le sol, impeccable, est recouvert d'un enduit antidérapant soigneusement entretenu. Les briques du bâtiment principal sont d'un ocre patiné par le temps, mais sans traces de coulure, d'oxydation ou de résidus charbonneux. L'acier de la zone logistique, plus récente, est revêtu de couleurs pimpantes.

– C'est quoi, cet engin ? demande Antoine à Dutoit en indiquant un parallélépipède d'environ cinq mètres de large, trois de haut et dix de long.

Des grappes de tuyaux de diamètre imposant se greffent sur ce coffre auquel sont accolées des armoires munies de cadrans, des ordinateurs et tout un appareillage dont la finalité lui demeure impénétrable.

– Notre four, répond Dutoit avec la fierté de l'ouvrier qui se sent légitimement propriétaire de l'outil de production parce qu'il en maîtrise tous les détails.

– Il a l'air froid.

– Nous l'avons éteint à cause de la grève, nous le rallumerons à l'aube. À pleine charge, les portes ouvertes, tu aurais une idée de ce que représentent mille degrés.

– Gilles bossait là ?

– Oui, il supervisait le traitement thermique et s'occupait de la manipulation des pièces.

Antoine a du mal à se le figurer œuvrant auprès de cette créature prométhéenne, revêtu peut-être d'un scaphandre en amiante comme dans les aciéries.

– Tiens ! à qui appartient l'entreprise ?

– À un groupe d'investisseurs français, on ne les voit jamais. Seul Sermeuze est en contact avec eux.

– Et vous fabriquez quoi ?

– Nous travaillons beaucoup pour l'industrie automobile. Nous produisons des composants de boîtes de vitesses, des pièces pour les différentiels.

– Comment vous faites ?

– Ça t'intéresse vraiment ?

– Gilles consacrait une large part de sa vie à cette usine. Alors, oui, ça m'intéresse.

– Comme tu veux, mais je vais t'épargner les détails. En gros, on chauffe un bloc de métal dans le four pour le rendre malléable. C'est la cuite. Puis il passe à la presse où on le frappe pour lui donner la forme désirée grâce à une matrice. La presse est là-bas, tu ne peux pas la rater, c'est cette énorme masse. Ce truc développe une puissance colossale.

Antoine observe cette tour, avec ses deux vérins apparents, brillants comme des miroirs, luisants de lubrifiant, chacun de l'épaisseur d'un tronc. Les installations étant à l'arrêt, il a du mal à imaginer le marteau retombant de tout son poids, accéléré encore par la force hydraulique pour heurter le métal chaud avec un bruit épouvantable, dans un dégagement de vapeurs métalliques, une odeur de fer brûlant, martyrisé, des fumées d'huile bouillante...

– On trempe alors la pièce dans un bain, continue Dutoit, avant de la reporter au four, à six cent cinquante degrés cette fois. On appelle ça le revenu. Ces opérations permettent d'ajuster la microstructure de l'acier et d'affiner ses caractéristiques mécaniques. En résumé, ça le consolide. Par la suite, nous usinons la pièce pour la terminer, adapter sa forme, en adoucir la surface.

En longeant le centre de dessin, retranché derrière des parois vitrées, Antoine est impressionné par l'étalage d'ordinateurs. Le laboratoire adjacent regorge également d'appareils électroniques. Cette accumulation de commandes numériques, dans ces locaux mais aussi accouplées comme des sangsues à chaque machine, ne lui semble pas devoir être manipulée par des prolétaires jouant du biceps, avec pour seule richesse leur adresse manuelle. Ce qu'il dit naïvement à Dutoit.

– Tu as raison et ta question n'est pas naïve. Les prolos à l'ancienne sont une race en voie d'extinction. Nous ne sommes pas des ingénieurs, n'exagérons pas, mais on nous réclame des qualifications très pointues. En même temps, toute cette informatique réduit la main-d'œuvre. Il y a un demi-siècle, deux cents personnes travaillaient ici. Nous sommes combien, aujourd'hui ? Quarante à peine...

Comme pour illustrer les explications de Dutoit sur l'évolution des techniques et son effet concomitant sur le labeur des hommes, ils arrivent devant un enclos grillagé à l'intérieur duquel pointe un bras articulé. Un robot dans sa cage. Y est juxtaposée une sorte de grosse armoire laissant voir une machinerie complexe, avec des gaines, des entraînements et un éventail d'outils qui ressemblent à des mèches de foreuses de toutes dimensions et de dessins variés.

– Voilà mon domaine. Tu as devant toi un centre d'usinage

numérique dernier cri. Pas besoin de préciser qu'il faut avoir suivi une solide formation pour le manœuvrer.

– C'est ce qui te rend certain de ne pas être viré séance tenante ?

– On ne se débarrassera pas de moi si facilement.

Dutoit amène Antoine à l'arrière de sa machine. Plus loin, une double porte s'ouvre sur l'entrepôt et les quais de chargement des camions, dans la partie moderne du bâtiment.

– Gilles a été agressé dans le coin. Selon la version officielle, on l'a poussé contre ce moteur électrique et il s'est fracassé le crâne sur le châssis de la cage de ma bécane. Il est resté sans soins pendant au moins une heure. L'atelier était désert à ce moment-là. Le gardien l'a trouvé au cours d'une ronde.

Antoine a un frisson. Cet événement d'une simplicité brutale s'est joué dans l'ombre d'un automate à la technologie conquérante, avec son bras capable d'opérations d'une finesse époustouflante à en croire Dutoit, par exemple prendre un œuf entre ses pinces et le graver sans le briser. Le moteur fatidique est par terre, gros comme un ballon de basket, exhibant les spires en cuivre de son bobinage. Des composants sont étalés autour de lui, de même que des outils, des clés, une visseuse pneumatique. Ces objets dispersés sur le sol tranchent dans un espace si soigné.

– On n'a pas eu le temps d'évacuer ce foutoir à cause de la grève, explique l'ouvrier. Au moment du drame, le moulin était en cours de démontage par un intérimaire. Au lieu de turbiner sur un établi, cet olibrius s'était installé au beau milieu du chemin. Tu t'en doutes, la direction l'a lourdé et n'est pas prête à le réengager.

– Les choses se sont passées comme ça ? En travaillant à cette heure tardive, Gilles s'est heurté à des maraudeurs qui l'ont attaqué ? Il s'est pris le pied dans un moteur abandonné par un intérimaire écervelé et a valdingué contre ta machine ?

– Les flics le prétendent.

– Cet intérimaire était encore présent ?

– Non, il avait quitté son poste plusieurs heures plus tôt.

– Mais pourquoi Gilles bossait-il si tard ? C'était habituel de sa part ?

– Pas vraiment. En fait, rien ne devait le retenir dans l'usine après la fermeture.

Le mauvais endroit au mauvais moment. L'explication lui semble décidément trop simple. Antoine s'empare de la baladeuse de l'ouvrier négligent, délaissée parmi les outils et les pièces démontées. La lampe en main, il scrute la zone en décrivant une spirale assez serrée au départ du moteur. Dutoit l'observe avec attention se rapprocher du lieu où le crâne de Gilles s'est fracassé. Antoine se penche sur un coin de l'assemblage métallique, acéré, un coin potentiellement assassin.

Ému, il remarque un peu de sang et des cheveux encore accrochés au métal. Le reste a été nettoyé malgré l'arrêt de travail. Son examen ne lui apporte aucun enseignement, sinon que le robot est bien coupable d'homicide.

– C'est déprimant, dit Dutoit.

Antoine soupire. Martial l'avait averti que son exploration ne le mènerait pas loin.

– Cette tentative de vol... Cela arrive souvent ?

– À part l'intrusion de l'un ou l'autre clochard, c'est plutôt rare. D'ailleurs, j'ai du mal à avaler cette hypothèse. Tu vois quelque chose à voler par ici ? Nous n'utilisons même pas de métaux précieux. Le plus cher, c'est de l'inox, et ça vaut une fraction du prix du cuivre.

– On en revient alors aux magouilles que vous dénonciez dans votre lettre, Gilles et toi...

Dutoit a un frisson.

– Je ne sais pas. On ne tue pas dans les entreprises, enfin, pas comme ça. Avant, en cas de grève, la gendarmerie s'en chargeait, mais à ciel ouvert, à feu roulant sur la populace laborieuse.

Antoine se tait. Dans la pénombre, le four froid impose sa masse menaçante. Au fond du hall, le marteau hydraulique ressemble à un instrument destiné à d'antiques sacrifices. Gilles aurait-il été immolé sur l'autel de mystérieux intérêts industriels ?

Son expédition funèbre dans l'usine a donné à Antoine l'envie taraudante de visiter le domicile de son ami. Une fouille clandestine guidée par un motif louable : recueillir des informations sur les problèmes, réels ou supposés, de Forgibel. Inspirée aussi par l'espoir de découvrir le visage intime de ce Gilles disparu depuis si longtemps. Explorer l'espace qu'il habitait, lui soustraire une parcelle de vie, inspecter ses dernières traces physiques. Et tant pis pour le procès en voyeurisme.

Le voilà donc abrité des regards indiscrets dans le renforcement de la porte d'entrée d'une maisonnette ouvrière située entre la rue Haute et la rue Blaes, au cœur des Marolles. À deux pas de l'église où se sont déroulées les funérailles. La ruelle, escarpée, ne laissant le passage qu'à une voiture de front, est bordée de l'autre côté de logements sociaux, immeubles marron de cinq étages. Vers minuit, Antoine a déjà procédé à un repérage dans les environs. Les trottoirs étaient encombrés de silhouettes nerveuses, des jeunes qui tuaient la nuit en traînaillant, bouteilles de bière en main, pétard aux lèvres, capuche relevée sur la tête. Le vrombissement de sa BMW, pourtant menée à faible allure, avait attiré l'attention et peut-être suscité la convoitise de ces ombres inquiétantes. Antoine avait préféré reporter son pèlerinage. Maintenant, vers 4 heures du matin, le jour est trop proche pour voir encore rôder les sentinelles du quartier, et trop éloigné pour que les populations laborieuses se mettent en branle, du moins ses représentants qui ont la chance d'avoir du travail.

À peu près à l'abri des curiosités dangereuses grâce à cette niche dans la façade, ce sas entre la chaussée et l'intimité du foyer, Antoine tâte la porte, de facture médiocre comme le reste de la bâtisse, étroite, mal entretenue. Une lucarne dans le toit est fêlée, des tuiles bâillent et le cimentage extérieur est traversé de profondes fissures. Hésitation devant l'obstacle, le fric-frac ne fait pas précisément partie de ses compétences. Se sachant crocheteur maladroit, il a eu la prudence de se munir d'un solide pied-de-biche, d'une lampe torche et d'un tournevis robuste, outils grossiers pour une effraction en force.

Antoine aspire un grand coup d'air, introduit l'extrémité du pied-de-biche entre l'huis et le chambranle au niveau de la serrure, puis pèse de tout son poids. Un craquement, les gonds grincent

affreusement. Silence. Aucune lumière ne s'allume dans les logements sociaux. Personne ne se précipite au balcon. Trente secondes d'attente, toujours aucune réaction. Une voiture passe à vive allure rue Haute. Le cœur battant, Antoine s'engage dans la maison. Face à lui, un couloir exigu et un escalier raide qui mène à l'étage. Sur sa droite, une porte donne sur une cuisine, aménagée à front de rue. Au hasard, il ouvre le frigo, des armoires. Une vaisselle bon marché, peu de provisions. L'endroit est investi d'une utilité strictement fonctionnelle, réservé à la préparation des petits déjeuners ou au réchauffage d'aliments tout prêts, comme en témoigne un emballage abandonné sur un coin de table. Une pizza à emporter d'un restaurant local, arrosée d'un vin italien de facture moyenne à en juger par l'étiquette. Un unique verre, sale. Vestige d'un triste dernier repas pris en solitaire. *Comme les miens depuis mon retour*, songe Antoine.

Il rejoint ensuite le salon à l'arrière du bâtiment en espérant se rapprocher de cet ami méconnu. Le faisceau de sa torche illumine des meubles banals, pas de la brocante, de l'utilitaire sans âge. Un canapé râpé, deux fauteuils dépareillés, une table basse. Gilles semble s'être peu servi du lieu. Sauf comme espace de stockage de ses disques. Les bibliothèques en sont bourrées, des piles de CD s'entassent pêle-mêle sur les fauteuils, par terre, contre les murs. Beaucoup d'œuvres récentes signées par des groupes obscurs. Du rock et du blues à première vue, mais c'est difficile à préciser. En épluchant les vinyles, il découvre un florilège familial, la discographie des Stones au complet, à part *Sticky Fingers*. Des CD gravés sont rangés soigneusement sur une étagère, munis d'étiquettes manuscrites dont l'écriture est identique à celle de la lettre reçue cinq jours plus tôt. Des enregistrements de sa musique à lui ? Cela y ressemble. Un réflexe respectueux le retient de s'emparer de toute la collection mais le désir de l'écouter est trop vif. Il glisse deux boîtiers dans son sac à dos.

Dans ce décor simple, impersonnel à part l'amoncellement de disques, l'adolescent de sa jeunesse demeure insaisissable. Les seules empreintes de sa vie récente se révèlent dans quelques photos encadrées, parquées dans un coin. Des têtes inconnues, aucune trace de Gilles, mais, sur plusieurs clichés, Antoine reconnaît Diane, la fille du directeur de production de Forgibel. Ils étaient donc très proches. Bonne idée de la contacter pour en apprendre plus. Un peu à l'écart des autres cadres, une vieille photo les montre tous les deux vers 1978, cheveux sur les épaules, pantalons encore évasés dans le bas. Antoine parade sur une mobylette, une Camino orange, Gilles est à son côté, blouson en jean sur lequel on aperçoit, dessiné au feutre, le sigle de Jimmy Page, le guitariste de Led Zeppelin. La première fois qu'il revoit son portrait, de près, longuement. Difficile de s'en détacher. Une boule de tristesse, dure, accablante, lui distend

l'estomac. Il se sent aussi traversé par un sentiment de culpabilité. Lui n'a conservé aucun souvenir tangible de cette époque.

Toujours à la lueur de sa lampe, Antoine passe dans une extension de plain-pied bâtie à l'arrière de la maison, dans le prolongement du salon, à l'emplacement de l'ancienne cour. La construction, sans fenêtre, est oppressante, couverte du sol au plafond d'un revêtement insonorisé. Une dizaine de guitares orphelines guettent l'impossible retour de leur maître. Antoine identifie un échantillon très complet de marques légendaires : une Gretsch, des Gibson, des Fender, même une Danelectro, semblable à celle de ses débuts. Il se souvient avoir vu son ami en jouer, un nom pareil, ça ne s'oublie pas. Le bleu vif de l'instrument non plus. Gilles en tirait un son râpeux, rauque, grailonnant, pas du tout le murmure crémeux, rond et indolent d'un certain blues. En d'autres circonstances, Antoine les toucherait, les brancherait sur un ampli, les ferait tonner. Gilles en parlait souvent, du son, le Graal de la musique populaire du xx^e siècle. Une histoire entamée par les jazzmans et sublimée par la guitare avec ses pédales qui transforment l'onde électrique, la distordent, la retravaillent, la recrachent au point de ne plus reconnaître, en dernière extrémité, le timbre d'une corde. « Le son d'abord, disait-il. Avant la dextérité. Avant le groove. Avant le rythme. »

S'interrogeant sur l'avenir de ces guitares, Antoine aperçoit encore des amplis, des baffles d'apparence coûteuse et deux Mac reliés à l'installation de haute-fidélité. Gilles possédait un vrai studio, la musique n'avait donc pas disparu de son existence. Il quitte la pièce à regret. Il aurait aimé assister aux jams qui devaient se déchaîner là, se laisser emporter par l'écoulement rapide de ses phrases, s'enivrer aux sons de sa guitare, s'enflammer avec ses musiciens quand le guitariste en serait arrivé au point culminant, la note ultime, la bleue, la plus parfaite. L'a-t-il jamais approchée ? Bizarrement, dans cet environnement triste, studio excepté, Antoine en est sûr. Gilles y est parvenu. Et plus d'une fois. Mais pourquoi avoir refusé d'en faire son métier ? Pourquoi se perdre dans une usine de seconde zone ? Pourquoi ne plus jamais jouer en public, comme le disait Bob Dutoit ?

Un escalier, presque une échelle de meunier, donne accès au premier étage. Un bureau rudimentaire, une table, une chaise, une commode. Antoine ouvre un tiroir rempli de relevés de compte, de formulaires, de bulletins de salaire, tous les sous-produits bureaucratiques de la vie d'un administré ordinaire du xxi^e siècle. Dans un autre tiroir, un dossier à son nom à lui, tracé en lettres majuscules. Une liasse de coupures de presse y est réunie. Antoine lira l'ensemble tout à l'heure. D'abord, finir son exploration. La chambre, maintenant.

Avec douceur, sans rien déranger, il parcourt la pièce, s'emplit de sa présence, son lit, son environnement intime, ces murs qui l'ont entendu respirer pendant son sommeil. Par pudeur, il s'abstient de fureter dans sa penderie, de fouiller sa commode. À cause de cette inspection timide, l'odeur du disparu reste fuyante. Dans la salle de bains, Antoine replonge au cœur de son intimité. Comme dans la chambre, il s'interdit de passer l'endroit en coupe réglée mais ne manque pas de remarquer un peigne. Une relique émouvante. Des cheveux gris, en l'occurrence.

En sortant, Antoine aperçoit une autre pièce, équipée d'un lit d'appoint. Sur une table de nuit, trois bandes dessinées dédicacées par l'auteure, Diane Bertillon. Marrant, la fille de l'ingénieur. Un poster est affiché au mur. Gilles, jeune, guitare en main, visiblement lancé dans un solo infernal. Le texte est en allemand et annonce un concert des New Rovers, avec « Gil » en vedette. Un nouveau groupe ? À la fin des *seventies*, sa formation s'appelait les Blues Pirates. Une date est mentionnée, 1987, et un lieu, Magdebourg. Bizarre. Ce n'était pas en ex-RDA ?

Antoine redescend avec son maigre butin, le dossier à son nom. Assis dans la cuisine, il commence par un épais document, le rapport de la commission sénatoriale d'enquête sur le rôle de la Belgique dans le génocide au Rwanda. Pour quelle raison Gilles l'a-t-il joint ? À voir plus tard. Antoine continue par le relevé des opérations imprudentes de Forgibel, les coulages dont parlait Dutoit. Ou de simples erreurs de gestion. Rien de neuf ni de déterminant. Il parcourt ensuite les coupures de presse. Pas d'informations brûlantes dans cette quinzaine de photocopies : une compilation d'articles de journaux et de littérature syndicale sur la propension de l'industrie européenne à déménager son outil de production. Visiblement, Gilles redoutait que Sermeuze veuille transbahuter la forge vers des cieux socialement plus cléments. Les papiers citent des cas de violence et d'intimidation physique dans plusieurs entreprises occidentales. Sans compter le renfort de sociétés de sécurité au moment ultime, de vraies milices patronales, accuse l'auteur, quand les machines sont transférées dans les camions. Mais, dans ces articles, nulle trace de meurtres, d'assassinats ou d'exécutions pour faciliter les opérations de déménagement. Alors, si vraiment Gilles n'est pas tombé sous les coups d'un maraudeur, pourquoi l'aurait-on tué ? Antoine ne trouve aucune explication convaincante dans ces pièces rassemblées à son intention. Dans cette maison où il n'est pas parvenu à retrouver son ami dans toute sa vérité, il doute même soudainement de la vraisemblance de l'hypothèse d'un homicide délibéré visant Gilles. Quelle menace aurait-il représenté ? Et contre quels intérêts ?

Une vie qui ressemblait à la sienne. Chaque fois qu'il reconstituait l'une de ces scènes qui l'accompagnaient dans sa routine quotidienne, Gil se voulait frappé par cette ressemblance. Il ne se prenait pas pour lui. Ni ne s'imaginait son égal. Ne s'acharnait pas non plus à reproduire, calque sans âme, son jeu. Non pas encore qu'il eût jamais joué dans une formation de l'envergure des Stones, même si ses New Rovers n'en étaient pas tellement éloignés. Mais l'angoisse qui tenaille Mick Taylor, l'estomac brûlant, les reflux d'acide remontant dans la gorge, mordant la glotte, ce public infini prêt à se laisser conquérir, prêt à se rebiffer, lui aussi a connu. Lors de ses concerts au-delà du rideau de fer. Devant les prolétaires des complexes sidérurgiques ou les tractoristes des fermes d'État de la République démocratique allemande.

À ce stade de ses rêveries, qui s'imposaient dans les circonstances les plus diverses, parmi les rayons d'un supermarché ou pendant les réunions de planning à la forge, Gil se projetait en 1969. Le 5 juillet, pour être précis. Au cœur de Londres, à Hyde Park. À ce moment-là, en cet endroit, Taylor trompe sa peur sur la banquette d'une caravane. Des centaines de fans des Rolling Stones sont massés de l'autre côté de la fragile paroi d'acier. Avec un sourire décontracté, Charlie Watts, le batteur, pèle des oranges et en glisse des quartiers par la fenêtre à des teenagers déchaînés. À l'entrée de la roulotte, Mick Jagger est en pleine effervescence. Le patron des Stones distribue ses dernières instructions, caracole devant une équipe de télévision et tient serré dans sa main un carnet de notes dans lequel il a écrit l'eulogie à Brian Jones. Gil en était convaincu, Marianne Faithfull, égérie du groupe et fine lettrée, lui avait inspiré ce mot érudit. Jagger aurait pu se contenter d'une expression toute bête. Éloge funèbre, par exemple. Pas assez kitsch.

De l'autre côté de la caravane, Keith Richards, le *lead guitarist*, observe Mick de ses yeux sombres. Gil en frissonnait d'imaginer ce regard de pirate rappeler à l'ordre le nouveau venu. L'adjurer de ne pas se prendre la tête. De ne pas merder. Habité par le génie du riff, ces trois ou quatre accords parfois simplissimes qui ponctuent une séquence de guitare et forgent le style des Stones, Keith a un geste nerveux, presque agressif, témoignant peut-être d'un accès de jalousie

envers la supériorité technique de son cadet.

Alors, Mick fuit ce regard noir en se dissimulant derrière son abondante chevelure blonde. Il joue et rejoue un arpège, une compo de Keith, justement. Pas difficile à exécuter, loin de là. Efficace, d'accord, vendable, ça oui, mais musicalement fruste. Lors de sa première séance d'essai avec les Stones, Mick avait dû repasser dessus, perfectionner les harmonies, les peaufiner, les habiller de notes glanées au bout de ses doigts pour les transformer en phrases mélodieuses dignes du groupe. Et c'est ce travail, emballé en une soirée de studio, qui avait séduit Jagger. Richards s'était incliné. Pas impressionné par cet arrangement rapide, non. Il avait été davantage intéressé par la virtuosité du prétendant. Et par ses envolées ébouriffantes, susceptibles de soulever les foules, d'accompagner les Stones dans leur nouveau virage, de les aider à renouer avec les accents sauvages de leurs débuts. Abandonner enfin les dérives psychédéliques et les indigences de la pop afin de rendre à leurs concerts un souffle, une puissance capables de remplir les stades, de balancer un mur de son pour envelopper le spectateur le plus éloigné, enflammer même le mélomane égaré penchant d'ordinaire pour les douces mélodies des orchestres de chambre.

Mick devrait rester concentré mais Gil devinait que derrière sa barrière de cheveux, il choisit cet instant pour se souvenir de son apparition sur la scène de cette salle des fêtes, là-bas dans le nord de Londres, à Welwyn Garden City. En avril 1966, trois ans plus tôt. Il n'était pas arrivé à la cheville de Clapton, absent ce soir-là. Pourtant, le courant était passé entre Mayall et lui, minutes de fusion quand deux musiciens se répondent l'un à l'autre, échangent des notes, se les renvoient enjolivées, plus complexes, plus audacieuses et, finalement, éprouvent un bonheur pur. Celui de jouer ensemble. D'offrir ce cadeau au public. De ressentir la joie des spectateurs au plus profond de l'âme, au point de se libérer les doigts, de les laisser cavalier sur le manche comme des êtres autonomes. À ce moment-là, Gil entrait en communion avec son héros, foudroyé par la nostalgie de cette transe libératoire, quand ses notes coulaient d'elles-mêmes, l'emportaient dans des ouragans musicaux jusque-là inexplorés. Quand aussi ses solos répliquaient aux vocalises de sa chanteuse, Birgit, prolongeant sur les planches des duels ravageurs entamés dans un lit.

Gil se posait cette question obsédante : pourquoi avoir fui Mayall sans donner son adresse ? Il inventait des raisons. Triviale : un couvre-feu parental à respecter. Romantique : un rendez-vous amoureux impérieux. Fallacieuse : une timidité extravagante. Mais, au fond, ces prétextes ne rendaient pas justice à la complexité de son personnage. Alors, Gil ne s'occupait plus de lui, cherchait dans son propre passé la

vraie motivation. Il se rappelait sa hantise de la réussite. Pas l'angoisse de l'échec, mais la peur superstitieuse que suscite une ambition extrême, outrancière, celle de s'élever loin au-dessus des autres musiciens. À force de vouloir égaler leurs aînés du rock, de s'obliger à les surpasser, ne risquaient-ils pas de se perdre, de trahir leur art, de se trahir eux-mêmes ? Ce destin exceptionnel n'était-il pas forcément tragique par les renoncements qu'il augurait ? Gil connaissait la réponse. Et, oui, la trahison était bien le piège. Le prix à payer. La soule du pacte.

Quoi qu'il en soit, un an après le fiasco de Welwyn Garden City, John Mayall avait cherché Mick Taylor quand le guitariste de ses Bluesbreakers, Peter Green, l'avait abandonné. Pour lui remettre la main au collet, le père du blues anglais avait publié une annonce dans le *Melody Maker*. Gil imaginait l'angoisse de Mick d'avoir été débusqué. La peur toujours. Mais l'allégresse devait vite l'avoir emporté. Il se le représentait casser le billet de dix livres réservé aux grandes occasions. Un tour au pub pour acheter deux flacons de J&B, du soda, du gin, du citron, des chips, des bouteilles de stout, avant d'appeler ses potes. Des filles aussi, pour faire bonne mesure. Et la joyeuse bande avait dû passer la nuit à boire, à écouter de la musique. Clapton évidemment, et Cream. Jimi Hendrix. Jim Morrison avec ses Doors. Ils avaient sans doute revisité les anciens, comme les Who, et *My Generation*. « *I hope I die before I get old*¹⁰. » Pete Townshend survivra longtemps à cette profession de foi. Mais pas Brian Jones. Le cofondateur des Stones est mort bien avant de vieillir, le 3 juillet 1969. Avant-hier. C'est grâce à lui que Mick attend dans cette caravane au milieu de Hyde Park. Pas parce que Brian Jones vient de se noyer dans sa piscine. Intoxiqué jusqu'à la moelle, l'ange maudit des Stones débloquait tellement que l'inflexible tandem Jagger-Richards l'avait déjà viré quelques mois auparavant. Pour l'élire, lui, Mick, au titre de remplaçant.

Ses rêveries suivaient souvent un fil méandreux, Gil anticipait puis revenait en arrière. Et rejoignait l'époque où Mayall avait retrouvé le jeune guitariste. Taylor avait jammé comme un forcené avec les Bluesbreakers pendant près de deux ans. Sa progression était étonnante, perceptible disque après disque. En rapidité, en fluidité surtout. Bon sang, ils faisaient du jazz à la fin. Le dernier album enregistré avec Mayall, *Laurel Canyon*, était un régal. Dans la caravane de Hyde Park, Gil entendait Mick s'abandonner à jouer quelques mesures de blues, tirées de ce LP. Dans l'exaltation de l'instant, personne ne le remarque. Le crime de lèse-Stones passe inaperçu. Mick persévère, se lance maintenant dans un solo brodé autour du thème. Puis Gil voyait ses doigts le lâcher, l'angoisse le reprendre. Dehors, l'ambiance continue à enfler. Un concert gratuit, ces Stones sont

dingues. Mick Taylor n'est jamais monté en scène devant une foule si dense. Tout à l'heure, un type de l'organisation le lui a confirmé : plus de deux cent mille Londoniens s'entassaient dans le parc. Était-ce raisonnable d'accepter la proposition de Jagger ? La question le taraude en cette chaude après-midi de juillet. Elle le tourmente mais l'excite également. L'époque est aux *guitar heroes*, leur heure de gloire a sonné. Clapton avait ouvert la voie, la guitare était déjà reine du rock. Désormais, cet instrument deviendrait l'objet d'un culte pour des millions de jeunes subjugués par la maestria de ses grands prêtres. Et comme Gil s'y engagea lui-même, Mick est fermement décidé à saisir sa chance d'entrer dans ce panthéon, accompagné du fracas de sa Gibson, auréolé par les tambours de Charlie Watts, la basse rugueuse de Bill Wyman, les riffs ravageurs de Keith Richards et la voix ensorceleuse de Mick Jagger.

Ça y est – Gil en tressaillait – les Stones sont prêts. Dans quelques instants, le novice sera intronisé. Le public l'adoubera-t-il ? Le groupe sort de la caravane en file indienne, encadré par des mercenaires débraillés des Hells Angels. Une idée imbécile du chef de la sécurité des Stones, fasciné par leur brutalité. Le hic, c'est que ces nervis arborent des insignes nazis à tous les étages de leur accoutrement. Porté par des espoirs démesurés, Mick n'est sûr de rien en quittant cette roulotte cernée par les fans. Il sait encore moins que la mort continuera à rôder autour des Stones, comme elle rôda autour des New Rovers. Les collègues américains de ces Hells Angels en seront les véhicules à la fin de l'année, en Californie, lors d'un concert catastrophique à Altamont. Si Jagger et les autres ne se produisent plus qu'entourés d'anges de l'enfer, Gil aussi avait ses chiens de garde. Moins voyants, impers mastic au lieu de blousons de cuir, berlines grisâtres à la place de motos pétaradantes. Mais combien plus dangereux.

Lui-même, Mick Taylor, alors qu'il grimpe sur le podium à côté de Jagger et branche le jack de sa Gibson, redoute-t-il d'être happé par ce tourbillon de vanité, de drogue, d'alcool, de mort ? Se laissera-t-il posséder par le sentiment de planer au-dessus du monde ? D'être devenu un dieu de l'Olympe du rock ? Gil fermait les yeux, soupirait et se souvenait de son envie violente de se brûler à l'incendie du public, de sa rage de s'imposer parmi les aristocrates de la guitare, de flamboyer aux côtés de Mick et de ses pairs. Quitte à renier sa foi. À se damner. Mais pourquoi avait-il dû survivre à sa jeunesse ?

De l'autre côté de la fenêtre de la cuisine, le ballet des toxicos ne s'essouffle pas malgré la pluie battante. Au contraire, même. Entre l'urgence de leur désir et leur empressement à éviter l'averse, leurs va-et-vient sont encore plus expéditifs. Ces corps à la peine suivent des trajectoires erratiques, comme s'ils cherchaient à parer non les trombes d'eau mais les balles d'un tireur fou. Le souvenir du premier rêve de sa nuit trop courte revient frapper Antoine. Une nouvelle fois, le visage de Gilles s'est inscrit dans le viseur. Puis il y a eu des éclaboussures vermeilles. Des flots de sang réclamant vengeance, comme ceux de la crucifixion de l'église des Marolles.

Pour chasser l'engourdissement dû au manque de sommeil, il introduit dans le lecteur l'un des deux CD empruntés chez Gilles. Dès les premières secondes, la fluidité de la guitare le foudroie. Accords ravageurs, solos tendus, son brut, notes aiguës arrachées très haut sur le manche, presque sur les micros, notes graves en contrepoint dans une tonalité majeure à vous secouer les tripes, dextérité ahurissante... Régulièrement, la section rythmique s'efface pour donner à Gilles l'espace où épanouir ses solos et réapparaît au premier plan pour le soutenir quand les riffs prennent le relais. Antoine reconnaît plusieurs reprises, du blues-rock à l'ancienne, les Stones, Led Zeppelin, un Jeff Beck, ZZ Top, Clapton... Certains morceaux lui sont inconnus. Des compositions personnelles ? Pas improbable. L'enregistrement est de qualité mais pas publiable. Si l'on a ouvert le micro, c'est pour continuer à travailler, pointer les erreurs, s'améliorer. Des verres s'entrechoquent, des rires retentissent en surimpression sur la bande. Celui de Gilles, Antoine l'identifie clairement, le seul qui laisse entendre un gloussement caractéristique dont le souvenir lui revient soudainement. Ce rire, cet éclat de gorge, émerge d'une époque lointaine et marque une présence différente de celle induite par son jeu. L'incarnation fragile d'un moment heureux.

Lové dans ce rire, il réfléchit à la meilleure manière de poursuivre l'enquête sur la mort de son ami. Il avait espéré découvrir chez lui des éléments qui en auraient fourni le mobile. Mais aucune révélation bouleversante ne s'est présentée. À part quelques indices d'une gestion négligente de la forge, Gilles s'est contenté de lui transmettre un fatras de considérations syndicales, une compilation de pamphlets contre les

délocalisations. Les leçons de son premier métier ressurgissent. Se coltiner du vivant, exploiter des infos humaines, les soutirer en direct. Mais à qui ? À Olivier Sermeuze ? Comment procéder ? Rendosser sa peau de journaliste, tiens ! En l'occurrence, un journaliste qui projetterait de réaliser un papier sur les embarras de la petite industrie à Bruxelles.

Et là, Yves Demeulemeester, ce stagiaire du journal dans lequel il officiait au temps de l'*Alexandrie*, pourrait lui filer un coup de main. Après avoir chassé le fait divers pendant des années, le reporter s'est reconverti dans le scoop économique et financier pour un quotidien sobrement intitulé *La Bourse*. Lors de l'un de ses séjours en Belgique, il avait interviewé Antoine sur les guerres et leurs conséquences sur le moral des entrepreneurs. Ravis de se retrouver, les deux anciens confrères s'étaient liés d'amitié. Yves était d'ailleurs l'un des rares à lui rendre visite dans sa retraite bruxelloise.

Antoine l'appelle et lui explique la situation, la lettre de Gilles, sa mort, ses craintes à l'égard de Forgibel.

– D'accord, je me renseigne sur cette fumeuse société, accepte le journaliste.

– Tu m'arranges une couverture ?

– Je passe le mot. Si on nous téléphone, le secrétaire de rédaction confirmera que nous avons approuvé le principe de ton reportage. En free-lance.

– Merci.

Un silence.

– Pour quelqu'un qui ne sortait plus de chez lui, tu me parais bien actif. Ça me fait plaisir. Je profite de tes envies d'escapade, on déjeune un de ces quatre ?

– Pourquoi pas ?

– Demain midi ? Je te rappelle pour préciser le lieu. Et je te donnerai les infos que j'aurai glanées.

À cause de la pluie qui paralyse le trafic et rend délicat le pilotage de sa moto, Antoine se traîne pendant trois quarts d'heure avant de rejoindre Forgibel. Il s'arrête devant la guérite du gardien qui, après une courte négociation, accepte de lui passer l'assistante de Sermeuze au téléphone. Grâce à la renommée du quotidien d'Yves, le principe de cette interview impromptue est approuvé sans difficulté. En roulant vers les bureaux, il entend des coups sourds, des chocs de métal contre du métal, des sifflements comme si l'on projetait de l'eau sur une tôle chauffée à blanc. Dutoit lui avait annoncé que la production reprendrait aujourd'hui. À en croire le vacarme incessant, l'usine tourne à plein régime.

La secrétaire l'attend sur le seuil du bâtiment administratif.

– Je suis désolée. Monsieur Sermeuze ne peut pas vous accorder plus de dix minutes, il a de nombreux engagements cette après-midi.

– Je serai bref, promis.

Après avoir enlevé sa combinaison ruisselante, Antoine suit son guide, une mère de famille d'une quarantaine d'années, aux hanches fatiguées. À l'antipode des entôleuses chargées de l'accueil dans les sociétés de services qui colonisent les buildings du quartier Nord. *Bienvenue dans l'industrie*, se dit-il. L'assistante frappe à la porte de son patron et l'invite à entrer. Au passage, elle lui propose un café, offre sèchement déclinée par Sermeuze.

– Nous n'en aurons pas le temps.

Le directeur général de Forgibel s'avance vers son visiteur d'un pas vif, assuré. Son allure est moins guindée qu'au cimetière. Chemise blanche, pantalon foncé, il ne porte pas de cravate et son veston est pendu à un cintre. À part un stylo de prix posé près d'un ordinateur, ses chaussures, des richelieux d'excellente facture, sont l'unique indice de luxe dans la pièce. Avec ses cloisons en préfabriqué bon marché, le bureau est conforme aux canons de la respectabilité industrielle. Pas d'esbroufe, pas d'argent à dépenser dans des décors somptueux. Tous les fonds disponibles partent dans l'appareil de production puis, quand il en reste, dans la poche des actionnaires.

– Vous êtes journaliste à *La Bourse* ?

– Pigiste seulement.

– Je sais, je viens d'appeler votre rédaction. On m'a confirmé que vous préparez un dossier sur l'industrie bruxelloise.

– L'idée est de rendre compte de la manière dont nos PME survivent à la crise.

– Asseyons-nous, lui propose Sermeuze en indiquant un coin salon, deux fauteuils sobres et une table basse en verre et en aluminium. Dites, j'ai l'impression de vous connaître. Vous n'étiez pas aux funérailles, hier ?

– Oui, j'étais lié à Gilles. C'est d'ailleurs à cette occasion que j'ai décidé d'inclure votre entreprise dans mon papier.

Antoine se lance alors dans une interview improvisée et pose des questions sur la conjoncture, le carnet de commandes, les investissements prévus... Sermeuze lui sert des réponses concises, de la langue de bois emballée dans des phrases en béton. En substance, tout va bien mais on souque dur.

– Nous parlions de Gilles. Pourriez-vous m'en apprendre plus sur sa mort ? Était-ce vraiment un crime de rôdeur ?

– Votre article porte sur les faits divers ou sur la crise des PME ?

– Curiosité personnelle, nous étions amis.

– Je vois.

Le P.-D.G. se lève, contemple une photo encadrée représentant des

collines africaines, dans la région des Grands-Lacs, peut-être.

– Nous nous éloignons du sujet, mais je n'ai rien à cacher, dit-il en extrayant une chemise d'une armoire impeccablement ordonnée. La situation est claire. La PJ a relevé des traces d'effraction. Le labo est passé, le parquet s'oriente effectivement vers le meurtre pour faciliter le vol. Pour moi, l'affaire est close.

– Vous me paraissez bien renseigné, vous pourriez être plus précis ?

– Vous voulez quoi ? Le rapport médical ? La description de ses lésions ? Le volume de l'hémorragie ? La dimension de l'enfoncement de sa boîte crânienne ? Désolé, secret de l'instruction oblige, je n'ai pas accès aux pièces du dossier.

– Inutile de vous énerver. Je cherche simplement à mieux connaître les circonstances de son décès.

– Cet écerelé ne portait pas son casque. Une précaution élémentaire qui aurait pu lui éviter une blessure fatale, non ?

Le verdict officiel. Une rencontre malheureuse. Un coup du sort. Dont Gilles est partiellement responsable, parce qu'il n'a pas respecté les consignes de sécurité. Antoine s'exaspère.

– Dans votre usine, je n'ai rien vu qui aurait valu la peine d'être volé...

– Comment le savez-vous ?

Sermeuze est tendu, un voile d'inquiétude assombrit l'éclat de ses yeux.

– J'ai visité vos installations hier soir, répond Antoine.

– De quel droit ? J'ai horreur des fouineurs !

De colère, il jette son luxueux stylo sur le bureau.

– Je ne vois pas le mal. Votre usine était en grève et je m'y suis rendu à l'invitation d'un membre de votre personnel. Mais pourquoi perdez-vous votre sang-froid ? Gilles avait-il raison en soupçonnant des manœuvres frauduleuses autour de votre entreprise ? Est-ce pour ce motif qu'on l'a assassiné ?

– Quelles manœuvres ? Et où apercevez-vous des fraudes ?

– Il a relevé des incidents troublants, le licenciement abusif de votre directeur des ventes, des commandes qui vous sont passées sous le nez, vos ennuis au tribunal de commerce, et j'en oublie. Votre forge semble au bord du gouffre. Je me répète, Gilles a-t-il été tué parce qu'il pensait que ces problèmes ont été sciemment organisés ? Autrement dit, préparez-vous une délocalisation sauvage de vos installations ?

– Vous êtes cinglé ? Vous m'accusez d'avoir commandité un assassinat ? Je vous interdis de publier ces calomnies. Mon avocat va s'occuper de vous et de votre canard, croyez-moi. Et maintenant, foutez-moi le camp !

Dans le couloir, mécontent d'avoir dévoilé son jeu si crûment, agacé aussi de ne pas avoir eu le temps de poser une question sur le rapport rwandais, Antoine bute contre la secrétaire.

– Pas commode, votre patron !

– L'atmosphère est assez crispée pour le moment. La crise nous frappe durement... Vous avez encore quelques minutes ? Monsieur Bertillon voudrait vous parler. Il vous offrira un café, lui.

L'assistante de Sermeuze guide Antoine jusqu'à la cantine, une pièce lugubre, sans fenêtre, déserte à cette heure-ci. Le chef de la production, en chemise blanche aux manches retroussées, col ouvert, est assis à une table en formica. Il se lève pour l'accueillir et lui tend une tasse de café, un jus noirâtre cuit et recuit sur la plaque chauffante du percolateur.

– Vous m'avez dit être un ami de Gilles. Vous êtes journaliste aussi ?

– Exact, ment Antoine.

– Selon ma fille, vous n'accordez aucun crédit à la thèse du cambrioleur homicide. J'aimerais savoir sur quoi vous basez vos soupçons.

– Il m'envoie une lettre dans laquelle il dénonce des manipulations pour plomber les comptes de l'entreprise et justifier une délocalisation. Et on l'assassine le lendemain. Vous croyez aux coïncidences, vous ?

Bertillon se frotte les mains nerveusement. Puis il a un mouvement maladroit et renverse sa tasse. Il sursaute, grommelle un juron.

– Diane m'a parlé de cette lettre. Tout de même, on n'a jamais tué personne dans mon usine.

– Gilles donne plusieurs exemples évocateurs de ces tripatouillages.

– Il avait souvent des opinions trop tranchées. Mais c'est vrai, Forgibel traverse une passe délicate. Nous songeons au chômage économique, et même à licencier. Les syndicats l'ont appris, d'où la grève.

– Autrement dit, la crise est seule responsable de vos déboires ? Vous ne préparez pas de déménagement à l'étranger ?

– Aucun plan n'est prévu dans ce sens. Je serais au courant, vous ne pensez pas ?

– Sans doute.

Antoine doit le reconnaître, le mobile possible de la mort de Gilles lui file entre les doigts.

Bertillon réfléchit un instant.

– Maintenant, je vous le concède, certaines décisions ne sont pas des plus heureuses. De là à envisager une machination... Écoutez, je vais me renseigner, examiner tout ça de plus près.

Antoine reprend espoir.

– Vous y croyez un peu aux accusations de Gilles ?

– Je n'irais pas jusque-là. Je tiens simplement à avoir la conscience tranquille. Forgibel est à un tournant de son histoire et, ce virage, nous devons le négocier dans les meilleures conditions.

– De quoi voulez-vous parler ?

– Vous avez fait bonne impression à ma fille et j'ai confiance dans son jugement. Alors, pour vous permettre de mieux comprendre la situation et, je l'espère, pour dissiper vos inquiétudes, je vais vous livrer une information hautement confidentielle.

– Merci, répond Antoine, étonné par l'intérêt que lui porte la jeune femme.

– Tout ceci est off, pas question de l'intégrer dans votre article. Nous organiserons bientôt une conférence de presse pour annoncer la nouvelle. Je vous préviendrai un peu plus tôt et vous pourrez sortir l'info en primeur. On est d'accord ?

– Je vous écoute.

– J'ai inventé un procédé qui améliore considérablement la technique des poudres métalliques.

– C'est-à-dire ?

– Je vous explique. En gros, on dilue ces poudres dans un liquide froid, on l'injecte dans un moule, et, après cuisson, on obtient un vrai objet en métal, parfaitement dense. Quand on lancera la production, on va rafler des marchés gigantesques.

– À ce point-là ?

– Les débouchés sont colossaux. D'innombrables secteurs sont intéressés : l'automobile, l'aérospatiale, la mécanique de précision, enfin tous les industriels qui utilisent des pièces métalliques de forme complexe. Nous avons créé une filiale chargée de conduire les tests de pré-industrialisation. Et les résultats sont extraordinaires. Vous le voyez, notre avenir s'annonce sous les meilleurs auspices.

Antoine note un accent de fierté, d'orgueil même, dans la voix de Bertillon.

– Gilles était au courant ?

– Non, nous n'avons informé aucun membre du personnel. Tant que le procédé n'était pas validé, nous avons maintenu le secret le plus absolu.

– Donc, il est impensable qu'on l'ait tué à cause de vos poudres ?

– Impensable, confirme Bertillon.

– Et ses craintes d'une fermeture de votre entreprise n'étaient pas fondées ?

– Absolument pas.

– Je n'y comprends plus rien, se décourage Antoine, ébranlé par l'assurance du père de Diane.

Une assurance peut-être pas si catégorique. En se levant, l'ingénieur a un geste nerveux de la main, sa tasse en est la victime pour la seconde fois et va s'écraser au sol.

– Excusez-moi, mais toute cette histoire me tape sur les nerfs. Vous savez, devant des enjeux pareils, les chacals ne sont jamais très loin.

– Les chacals ? répète Antoine.

Mais Gustave Bertillon a déjà quitté la pièce, sans même saluer son interlocuteur.

Le ventre en avant, Marc Loutrel sort de sa voiture de service, une Passat déglinguée. Depuis trois ans, l'inspecteur principal de la police judiciaire fédérale de Bruxelles a le sentiment embarrassant d'être devancé par cette excroissance qui joue les éclaireurs dans sa vie de flic. La protubérance a poussé du jour au lendemain. Non qu'il soit buveur de bière ou en danger de cholestérolite aiguë, qu'il abuse des cochonnailles ou des soles à l'ostendaise, variante flamande du plat normand plantureusement crémeux, ni qu'il se goinfre de frites ou de chips devant la télé. Cette panse n'est pas non plus gargantuesque, de nature à le forcer à fréquenter les boutiques hypocritement baptisées « pour grandes tailles ». L'embonpoint reste circonscrit à la région de l'abdomen. Ses poignets conservent leur finesse, ses jambes aussi. Ni bajoues ni goitre graisseux ne viennent alourdir ses traits. Et ses fesses ne sont pas gagnées par cette gelée qui lui distend la peau du ventre.

– Tout compte fait, le cul, ça paie pas !

Bart Vandekasteel, simple inspecteur et acolyte désigné de Loutrel, se signale par la franchise, quelquefois balourde, de ses remarques. Son supérieur serait tenté d'y voir l'expression du bon sens que l'on prête aux Flamands, peuple dont Bart, parfait francophone au demeurant, est issu. À moins que ne soit en cause le pragmatisme imposé par la force des choses à celui qui gouverne une meute de cinq enfants. Robuste Flandrien ou *pater familias*, Loutrel peut rarement lui donner tort. Certainement pas aujourd'hui. Le quartier fait partie de ces zones urbaines qualifiées pudiquement de défavorisées. Les trottoirs sont défoncés, quelques pavés sournois sont sortis de leur logement et menacent les passants des pires chutes. Des détritux négligés par les services de la voirie s'accumulent dans les caniveaux, entassés parfois au coin des rues. Son œil de flic détecte aussi les vigies, jeunes désœuvrés postés aux carrefours et chargés de protéger des trafics en tous genres. Pas folichon, cet environnement, pour un ancien proxénète identifié comme tel par le dossier consulté aux premières heures à la brigade. Les fiches de police ont la mémoire longue, celui qu'ils viennent interroger a laissé des traces dans les archives de la PJ de Bruxelles. Dans le temps, ce Daillez était propriétaire d'un claque de la gare du Nord et a connu quelques démêlés avec les autorités judiciaires. Sans jamais être condamné.

Au premier étage, le plafonnage du palier se désagrège par pans entiers dans des odeurs doucereuses de légumes ébouillantés. Bart tambourine à la porte de l'appartement. Des coups de flics, de soudard même, on les dirait assenés par la crosse d'un fusil d'assaut. Le vacarme a tôt fait de commander l'apparition d'Antoine sur son seuil, jean propre, polo décontracté tombant sans faux pli sur un ventre plat, léger pull gris sur les épaules. Loutrel se sent emprunté dans son veston en laine, un tweed de qualité médiocre, raide, bâillant sur une chemise parme et une cravate jaune. Par lassitude, par courtoisie à l'égard d'une compagne aimante, il laisse à sa conjointe la haute main sur sa garde-robe. Bart, lui, ne se formalise pas de sa tenue, jean comme leur hôte, mais de la catégorie supermarché, un blouson taillé dans un skaï bon marché et un tee-shirt à la gloire d'un groupe de *heavy metal*. Loutrel est heureux d'être son chef, ce qui lui donne le droit d'empêcher l'homme de lui casser les oreilles dans la bagnole avec sa musique.

– Antoine Daillez ? Police judiciaire ! On a des questions à vous poser, attaque Bart d'un ton vachard.

Loutrel observe leur victime. Antoine encaisse l'entrée en matière agressive de son adjoint sans la moindre lueur d'inquiétude. Il les conduit au salon. L'ameublement est neuf, pas le grand confort, pas un taudis non plus. D'un air concentré, Bart sort un ordinateur portable d'une mallette.

– À voir vos têtes, vous avez de mauvaises nouvelles à m'annoncer, dit Antoine. Rien de grave, j'espère.

– Hélas, si. Asseyez-vous, propose Loutrel avec amabilité.

Cette politesse lui est naturelle, autant progresser sur le terrain en douceur.

– De quoi s'agit-il ?

– Quand avez-vous aperçu Gustave Bertillon pour la dernière fois ?

– Hier après-midi, pourquoi ?

– Vous avez une idée de ce qu'il a fait par la suite ?

– Je n'en sais rien. Il a dû continuer à travailler à la forge.

– Justement, non. Plus personne ne l'a croisé après votre entrevue.

Alors, pas de querelle entre vous ? Pas de menace de poursuites judiciaires ?

– Je ne comprends pas, de quoi pourrait-on m'accuser ?

– Peut-être du délit dont vous vous êtes rendu coupable lundi soir ?

– Première nouvelle !

– Vous ne vous êtes pas introduit dans les locaux de Forgibel sans autorisation, avec la complicité d'un certain Bob Dutoit ?

– Attendez, ce n'était pas illégal. L'usine était en grève, ouverte à tous les vents. Et, comme vous l'avez souligné, j'étais accompagné par

un membre du personnel. Laissez-moi en discuter avec Bertillon, ce malentendu sera vite levé.

– Ça, vous n’êtes pas près de le revoir.

Le ton de Loutrel devient incisif. Sa religion n’est pas faite mais son adversaire se rebiffe, mauvais signe.

– Ouais, renchérit Bart, resté muet jusque-là en tapant sur son clavier. D’ailleurs, on cherche toujours sa tête.

– Sa tête ? De quoi voulez-vous parler ?

Loutrel enregistre l’apparente sincérité de son interlocuteur. Balle au centre.

– Au départ, on croyait à un carton de motard. Sauf qu’on n’a pas retrouvé de moto non plus...

– Et si vous m’expliquiez clairement la situation...

– À 2 heures du matin, la police de la route a localisé un corps décapité sur la bande d’arrêt d’urgence du ring de Bruxelles, à deux kilomètres de la sortie d’Anderlecht. La patrouille a d’abord songé à un accident de moto.

– Ces foutus motards, coupe Bart, c’est courant de les ramasser dans cet état.

– La victime, Gustave Bertillon selon toutes probabilités, avait l’air d’avoir glissé sur le bitume, confirme Loutrel. Nombreuses brûlures par abrasion, vêtements en lambeaux. Nos collègues ont cherché mais n’ont pas repéré de véhicule. L’affaire devenait suspecte. Alors, nous sommes intervenus.

– C’était pas beau à regarder, se souvient Bart, hilare. Dites, vous n’auriez rien à boire ? Un vin blanc ? L’heure de l’apéro est encore loin, mais après une nuit pareille...

Son subordonné semble trouver la situation plutôt marrante. Loutrel est persuadé qu’il doit déjà imaginer Daillez en trancheur de tête. Ce dernier pose trois verres sur la table et les remplit de chardonnay.

– Le labo a procédé aux examens préliminaires, le parquet est descendu sur les lieux, continue l’inspecteur principal sans toucher à l’alcool.

– Vous auriez dû voir le futoir sur le ring...

Antoine avale une gorgée de vin, agacé par les remarques de cet amateur d’un rock aussi lourd que lui.

– D’après les premières constatations, c’est un homicide volontaire, aucun doute possible.

– Ouais, la décollation a été exécutée avec une lame acérée, une épée ou un sabre. Un pro de la découpe, le gars, le légiste n’en revenait pas.

– De fait, l’ablation est franche, nette, un outil très aiguisé manié par un spécialiste.

– Ensuite, le maniaque du coupe-choux a visiblement balancé le corps d'une voiture.

– Je pencherais plutôt pour une camionnette, corrige Loutrel. La victime roulait avec un fourgon de son employeur. Et, ce véhicule, on ne l'a pas encore récupéré.

À *quoi pense-t-il ?* s'interroge l'inspecteur principal en regardant Antoine se resservir. Pas de tache de sang sur lui, les mains intactes, sans blessures, mais ces observations ne l'innocentent pas nécessairement. Avait-il un complice ? Peut-être tenait-il le supplicié quand le porte-glaive a tranché la gorge, la trachée et le larynx. Une pression pour venir à bout des cartilages, puis la carotide et la jugulaire, un flot de sang artériel qui gicle. Le tueur a alors poussé l'acier plus profondément, l'a introduit entre deux cervicales, les a désarticulées, a sectionné les ligaments, et c'était fini. Daillez a-t-il empoigné une tête libérée de son corps ? Loutrel n'y croit pas vraiment.

– Comment l'avez-vous identifié ? demande Antoine.

– Bertillon avait ses papiers sur lui, son portefeuille est resté coincé dans une poche. Je vous l'accorde, l'identification est provisoire. Nous en saurons plus après l'autopsie. Nous nous sommes rendus chez lui à l'aube. Cela ne vous étonnera pas, personne ne nous a ouvert.

– Mais comment êtes-vous tombé sur moi ?

– Nous avons discuté avec le directeur de Forgibel. Il était inquiet d'avoir reçu la visite d'un journaliste bizarre qui furetait dans son entreprise. Et sa secrétaire lui a parlé de votre entrevue avec Bertillon juste avant sa disparition.

– Je comprends mieux, mais comment vous voyez mon rôle ?

Nous y voilà, songe Loutrel.

– Notre problème, c'est Dutoit. Selon son patron, cet ouvrier s'est illustré par plusieurs actes de violence contre certains membres du personnel, y compris contre le malheureux ingénieur. En raison de votre expédition clandestine dans les locaux de Forgibel, vos relations avec lui nous paraissent sujettes à caution. Et, ces relations, vous venez vous-même de les reconnaître.

– Ah ! j'en suis déjà au stade des aveux ?

Le suspect contre-attaque. Loutrel ne force pas son avantage, préfère s'avancer de biais vers la surface de réparation.

– N'allons pas jusque-là...

Antoine l'interrompt :

– Vous tombez mal, j'ai rencontré Dutoit grâce à un ancien collègue à vous, Martial Chaidron. Vous le connaissez ?

Loutrel ne bronche pas, son adversaire lui a renvoyé le ballon dans ses filets. Martial ? Évidemment qu'il le connaît. Il a fait ses classes

dans son service, à la PJ de Bruxelles, une quinzaine d'années plus tôt. Laisser filer, à éclaircir ultérieurement. Reste un point.

– Un autre événement mystérieux s'est produit dans l'entourage de cette usine où l'on meurt beaucoup ces temps-ci. Je parle de cet ouvrier victime d'un homicide il y a une semaine. La police de Bruxelles nous a prévenus d'un étrange cambriolage dont son domicile a été l'objet la nuit dernière. La porte d'entrée a été forcée grossièrement, les intrus ont fouillé l'endroit mais rien ne semble avoir été emporté. Vous êtes au courant ?

– Absolument pas, j'ai passé la soirée avec Martial Chaidron justement, il pourra vous le confirmer. Du même coup, j'ai un alibi pour l'assassinat de ce pauvre Bertillon.

Encore un point pour Daillez. Le médecin légiste estimant l'heure du décès vers minuit, il pourrait être hors de cause.

Bart n'est pas de cet avis.

– Votre histoire, ça schlingue l'alibi bidon !

– Au moins, quand il faisait partie de votre brigade, Martial respectait les règles de la politesse, lui.

– Mon adjoint n'a pas tort. Le juge d'instruction ne se satisfera pas de votre parole, mais j'en prends note. Pour votre information, nous sommes également chargés de l'enquête sur la mort de cet ouvrier. Avez-vous quelque chose à déclarer à ce propos ?

– Enfin une bonne question. Sermeuze vous a parlé des problèmes de Forgibel ? Et de la lettre que Gilles m'a envoyée ?

– Quelle lettre ? demande Loutrel.

– Il y dénonce des malversations à la forge. Des magouilles pour couler la boîte. Je suis persuadé qu'elles sont à l'origine de son assassinat.

– C'est quoi ces conneries ? s'exaspère Bart. L'affaire est claire, un vol qui a mal tourné. Ou une transaction foireuse, on partage le butin et on se fout sur la gueule. Votre pote était peut-être complice...

L'information semble intéresser Loutrel malgré le scepticisme de son partenaire.

– Vous avez des preuves ?

– Non, reconnaît Antoine. Mais comptez sur moi pour en trouver.

– Merde alors ! monsieur se pique d'enquêter dans notre dos ? Vous vous prenez pour Philip Marlowe¹¹ ?

– Vos vanes, vous pouvez vous les carrer où je pense ! Je ne répondrai plus à aucune de vos questions tant que vous ne changerez pas de ton !

– Monsieur Daillez, ne montez pas sur vos grands chevaux, tempère Loutrel. Nous en avons terminé. Pour le moment.

– D'accord, chef. Mais, ce coco-là, prévenez-le qu'il ne doit pas quitter la ville sans notre accord.

L'ordinateur remballé, les deux de la PJ se dirigent vers la sortie. Dans le couloir, Antoine demande à Loutrel s'il a averti la famille du défunt, sa fille en l'occurrence. Nouveau commentaire de Bart.

– Sa fille, hein ! Il a de la suite dans les idées, le salaud !

Quelques minutes plus tard, Loutrel s'insère dans la Passat démantibulée et se promet de contacter Martial Chaidron pour recueillir son avis sur Daillez. Et il décide d'orienter plein pot son enquête sur Dutoit. Tant pis si son ventre enfle pour protester contre ce préjugé idiot à l'égard des individus pourvus par la nature d'un physique malingre.

11. Personnage de détective privé créé par Raymond Chandler, dans une série de romans policiers.

– Bart, à quoi ça ressemble, une usine à l'arrêt ? demande Loutrel, assis dans la cage surélevée de l'ingénieur en chef, passerelle en surplomb à laquelle on accède par un escalier métallique.

L'inspecteur principal cherche une position confortable dans le siège de celui qui commandait ce vaisseau désormais à la dérive. Par les trois côtés vitrés de cette vigie, il observe le hall et les souvenirs de son père affluent. Son père qui travaillait dans une entreprise comparable, plus vaste néanmoins, située au bord de la Meuse, dans la banlieue de Liège.

– À quoi ça ressemble, une usine à l'arrêt ? J'en sais rien, répond Bart Vandekasteel, occupé à fouiller le bureau.

Il épluche les dossiers consciencieusement, agacé de n'y trouver que des renseignements techniques, des épures, des colonnes de chiffres, des diagrammes.

– À un cadavre, Bart. Un cadavre.

Avorté par la mort de Bertillon, le redémarrage n'aura duré que vingt-quatre heures, période trop brève pour effacer les stigmates de la grève. En quelques jours, les moisissures, les champignons se sont insinués dans les moindres recoins de cette carcasse immobilisée. Une vie sordide s'épanouit déjà dans les flaques formées par les infiltrations et dans le bain de la trempe, répandant de douces odeurs de putréfaction. À ces émanations biologiques se superpose une puanteur composée d'huile de moteur rance, de graisse séchée, de fer rouillé, de ciment corrompu par les acides. Loutrel écoute le silence persistant dans lequel l'incertitude de l'avenir cloître les ouvriers. La défaite désagrège leur volonté, une colère acerbe paralyse leurs mouvements. De ces jours sombres, son père en a enfilé dans sa carrière, grains noirs d'un chapelet amer. Quand les rêves collectifs capitulaient devant l'inflexibilité d'une direction aveugle, le petit Marc s'effrayait du mutisme paternel, visage fermé, regard absent, et toujours survenait un geste d'énervement trahissant une rage privée d'exutoire.

Malgré le découragement ambiant, les installations s'échauffent doucement. Pendant que son adjoint continue à mettre la pièce en coupe réglée, l'inspecteur aperçoit dans un coin Bob Dutoit, le

complice de Daillez, près d'une machine au membre gracile, capable probablement de déplacements plus complexes et plus précis qu'un bras humain. Un engin sophistiqué très différent des autres mécaniques de l'usine, limitées aux manifestations de puissance brute. Sous les doigts de son opérateur, le seul qui semble introduire de l'enthousiasme dans son travail, le robot s'affaire à bon rythme. Les changements d'outils s'organisent avec grâce, les têtes d'usinage taillent et abrasent avec un vrombissement allègre. Loutrel est captivé par cette machine ultramoderne, décalée dans cet environnement archaïque. Pour ce qu'il en sait, Forgibel est presque contemporaine de ces premiers entrepreneurs qui ont métamorphosé l'art de la métallurgie. Quand la grande révolution industrielle progressait à marche forcée, les manufactures rongeaient les paysages des vallées de l'Escaut et de la Meuse comme l'oxydation dévore de proche en proche la meilleure martensite. Leurs cheminées allaient expédier durablement un poussier de charbon et d'oxydes métalliques, dont les traces grisâtres maculent encore certains bâtiments à Liège ou à Charleroi. Même à Bruxelles. À l'époque, l'histoire de la Belgique s'écrivait à coups de locomotives, de navires, de rails, mais aussi de grues, de ponts, de dynamos géantes. Loutrel se demande si Dutoit regrette ce passé glorieux où les ouvriers comme son père forgeaient le fer à la flamme, où ils étaient des centaines à pétrir l'acier brûlant, à verser sang et sueur dans leur oraison au dieu métal. Regretter, oui, mais quoi ? Quand, dans ce coin à l'écart, cette machine numérique coupe l'acier le plus dur, le racle, le polit, les décennies de la forge s'envolent, légères comme des escarbilles. Loutrel en a la conviction, elle se régénère grâce à cet automate, retrouve un avenir, entre de plain-pied dans le futur.

La présence insistante des deux policiers finit par miner les derniers vestiges de courage du personnel. Dutoit lui-même laisse son robot au repos. On voit de petits groupes se former selon les affinités, jeter des regards en biais vers la vigie de Bertillon. Les visages sont graves, les conversations chuchotées. L'irruption de la PJ pour cause d'assassinat d'un ingénieur en chef, ça vous secoue un métal. Cette deuxième mort violente en une semaine répand d'ailleurs des nappes de sueurs froides. Loutrel sent courir sur la peau de brique de Forgibel des picotements désagréables, des frissons d'angoisse. La peur s'est invitée, les superstitions se réveillent. Ces hommes que ne rebute pas une pièce de métal portée à mille degrés, presque incandescente, conjurent le danger à force d'amulettes. Une bille de roulement en acier polie par une manipulation rituelle dans la poche, un foulard éternellement noué autour du cou qui a bu son content de gaz lacrymogène dans les manifs. Son père, c'était la même clé à douille qui l'avait tiré de nombreux mauvais pas mécaniques. La vieille

hantise de la fermeture reprend possession des lieux. Loutrel entend l'usine s'abandonner. Une soudure fragile lâche dans l'un de ses conduits, laissant goutter de l'eau de refroidissement.

– Dites, patron, on ne bougerait pas un peu ? J'en ai marre de me coltiner cette paperasse.

Ne tenant plus en place, l'inspecteur tourne dans la cage vitrée, renverse un classeur au passage. Il râle, veut secouer quelques-uns de ces « prolos », selon son expression.

– Tout doux, mon Bart.

En regardant les contremaîtres s'agiter pour tenter de canaliser leur troupeau vers une activité productive, il lui revient que son père n'avait jamais accepté de se hisser à ce grade par haine envers toute forme d'autorité. Un grade comparable au sien, en définitive. En aurait-il été fier ? Ou lui aurait-il reproché cette trahison ?

– Ce Daillez, je ne l'encadre pas. Faut pas l'oublier, Bertillon a disparu juste après l'avoir rencontré.

– Bof.

Loutrel s'avachit sur son siège.

– Et ces soi-disant combines autour de Forgibel... Un fantasme de détective amateur, non ?

– On verra. Pour le moment, on s'en tient à l'axe d'enquête privilégié par notre commissaire : le meurtre pour faciliter le vol. Je n'aperçois rien qui contredise cette théorie.

Ce disant, Loutrel sent comme un fer lui piquer l'estomac. Ce casse lamentablement manqué ne le convainc pas vraiment. Un coup d'œil autour de lui suffit à confirmer ses doutes : rien à dérober ici, sauf si l'on voulait équiper une nouvelle forge de pied en cap. À condition d'apporter une grue et des camions. Il a aussi songé à une rixe avec un collègue. Mais ce Gilles était vénéré par tous ces types en bas. Et, la pointeuse faisant foi, aucun membre du personnel ne rôdait dans l'usine à cette heure-là.

Loutrel se redresse tout à coup dans son fauteuil. Daillez tout de même, avec ses hypothèses fumeuses. Quel est son niveau de crédibilité ? Autant appeler Martial Chaidron, l'autre prétendait le connaître.

– Martial ? Je te dérange ? C'est Loutrel. Tu te souviens ?

– Bien sûr. Comment vas-tu ? Toujours à la crime ?

– Justement, je viens de croiser une de tes relations. Antoine Daillez.

– Oui, nous sommes amis depuis longtemps.

– C'est quoi son profil ? Il lui arrive d'affabuler ?

– Pas du tout. C'est un ancien journaliste devenu psychologue dans un pays en guerre. À mes yeux, un modèle de sérieux.

– D'accord. Tu es au courant de la mort de cet ouvrier de Forgibel ?

– Ah ! c'est dans ce contexte que tu es tombé sur lui. Je suis fautif, en réalité. Je l'ai branché moi-même sur l'affaire. Mais, à ce moment-là, Gilles était bien vivant.

– Tu peux m'en dire plus ?

Martial lui raconte comment, par l'intermédiaire de Dutoit, il a mis Antoine sur le coup des malversations, réelles ou supposées, de Forgibel.

– Je m'explique mieux son intervention dans cet imbroglio.

– Écoute, il est séparé de fraîche date. J'ai cru que renouer avec son ancien métier, le journalisme, une sorte de détour par sa jeunesse, le divertirait de sa déprime. Je n'ai pas eu la main heureuse, je l'avoue.

– Tu ne pouvais pas deviner.

Loutrel réfléchit en raccrochant. Peut-il faire confiance à Chaidron ? Ce Daillez ne semble pas gaspiller son temps à inventer des complots. À vérifier ?

– Bart, convoque-moi une nouvelle fois ces prolos, comme tu dis, avec leurs chefs et tout le bataclan. Je veux tout savoir de Bertillon. Secoue-les, hein ! tu me les passes à la moulinette. Et n'oublie pas Dutoit. Moi, je file interroger Sermeuze. Les accusations de Daillez m'intriguent. Je te rejoins tout à l'heure.

Et il descend l'escalier qui le conduit dans l'usine, ventre en avant. Loutrel ne paraît pas en avoir honte, il le promène projeté devant lui, les épaules tirées en arrière. Comme si cette montgolfière, décollant à l'horizontale, le remorquait.

Yves Demeulemeester aurait pu choisir un autre endroit pour lui donner rendez-vous. Décor en toc, loufiat bougon derrière ses pompes à bière en fausse porcelaine, miroirs publicitaires Art déco manufacturés dans quelque *sweatshop* chinois : il est à peine 14 heures et, déjà, la brasserie est déserte. Les zombies qui travaillent dans les tours voisines ont regagné leur tanière, un œil sur le chrono, l'autre sur les chiffres de productivité. À en lire le menu, ils se sont empiffrés à la sauvette d'une salade bio, d'un pâté de tofu ou d'une assiette de poisson cru, repas arrosé chichement d'une eau minérale ou, à la rigueur, d'un blanc californien. Antoine se demande à quoi peuvent bien servir ces pompes à bière. Ce réfectoire aseptisé, à l'instar des rues environnantes et des bureaux qui s'y sont multipliés, n'a jamais dû tolérer que l'un de ses visiteurs frise l'ivresse. D'ailleurs, la chope a un goût aussi pisseux que la couleur citron choisie par le décorateur pour égayer, espérait-il, les murs. Antoine a la vision fugitive d'un rade aux vitres opacifiées par la fumée, un Sardou gueulant la solitude des grandes villes dans le juke-box, des couples enlacés, tous illégitimes, qui vacillent entre les tables. Un rade fréquenté avec Sonia avant qu'elle ne raccroche, brève période où leur relation n'était pas assez stable pour la décider à tourner le dos à son ancienne vie. Peut-être se dressait-il ici exactement, à cet emplacement, démoli puis reconstruit sous la forme de cet avatar hygiéniste.

De l'autre côté de la fenêtre, une façade se prolonge loin au-dessus des piétons, muraille inexpugnable de l'un des nombreux gratte-ciel dont les promoteurs ont gratifié Bruxelles ces vingt dernières années, spécialement près de la gare du Nord. Antoine n'est plus très heureux de s'être laissé embarquer dans le secteur par son ami journaliste. Ce matin, au téléphone, peu après le départ des deux inspecteurs de la PJ, il lui a avoué être finalement coincé par un déjeuner impromptu dans les environs. Le plus pratique était donc de se retrouver juste après, dans cette brasserie. Antoine s'est alors senti poussé par une curiosité morbide. Depuis sa retraite à Bruxelles, il n'a pas remis les pieds dans ces rues. Là, maintenant, c'est une évidence douloureuse : le souvenir de Sonia a beau avoir été chassé par le béton, le moindre carré de ce bitume impeccablement refait en reste imprégné. Mais, à cause de la métamorphose des lieux, cette empreinte demeure insaisissable, aussi

fugitive que le spectre de Gilles dans sa maison, aussi révolue que son ancienne vie en Israël.

Devant un verre au contenu morose, Antoine réfléchit à la visite de la PJ. La mort de Bertillon procure une limpidité implacable à son intuition : visé personnellement, Gilles a été victime d'un traquenard. Deux homicides en quelques jours dans la même usine, le caractère délibérément criminel du deuxième contamine forcément le premier. Se réjouir du supplice de l'ingénieur pour en tirer la satisfaction perverse de voir son hypothèse confirmée... Autant se l'avouer, Antoine ne va pas tellement mieux.

Yves pousse la porte de la brasserie avec quinze minutes de retard. Âgé d'une quarantaine d'années, il porte son éternelle veste de baroudeur. Impossible que ce soit la même qu'il y a vingt ans quand, jeune diplômé, il effectuait un stage aux faits divers sous l'autorité d'Antoine. Pourtant, cette espèce de saharienne y ressemble, avec ses multiples poches gonflées, comme à l'époque, d'objets en tous genres, carnets, Bic, agendas et un polar en cours de lecture. S'y ajoutent probablement un ou deux téléphones, une tablette et des clés USB. Un sac informe renfermant un ordinateur portable lui pend en bandoulière.

– Tu as trouvé facilement ? dit le journaliste en s'asseyant.

– Tu rigoles ? Nous sommes à l'angle de la rue du Progrès et de celle de la Bienfaisance, tu sais, à deux pas de l'adresse de l'*Alexandrie*.

Yves est sincèrement désolé.

– Pardonne-moi. Ce quartier a tellement changé, je n'avais pas percuté.

– Bah ! tu n'avais pas été mêlé à cette histoire.

– J'aurais pu faire un effort, t'emmener place Flagey. On aurait dégusté les meilleures frites de la ville. Mais cet art fout le camp. Comme ce pays.

Antoine a déjà entendu cette ode patriotique à la pomme de terre. Il l'a d'ailleurs expérimenté à plusieurs reprises, surtout ces dernières années, les thuriféraires de la frite sont de fervents nostalgiques de cette Belgique qui ne flirtait pas encore avec la tentation de la dissolution. Lui ne souscrit pas à cette belgitude de la patate coupée en parallélépipède puis plongée dans un bain de cholestérol pur.

– Des frites ? Te frappe pas pour si peu. Je n'ai pas vraiment faim depuis quelques semaines.

Un voile d'inquiétude glisse dans les yeux d'Yves.

– Tu commences à entrevoir le bout du tunnel ? Tu m'as l'air d'aller mieux.

– Si on veut. Mais, c'est vrai, sortir me fait du bien.

Antoine adresse un signe au serveur, qui peine à s'extraire de sa

léthargie pour actionner sa pompe de pacotille. Il leur faut attendre plusieurs minutes avant de le voir se traîner jusqu'à leur table. Dans le silence le plus complet. Même pas un petit Stones pour noyer la gêne introduite entre les deux hommes par l'absence envahissante de Sonia.

– Tu as du neuf sur le meurtre de l'ingénieur ? finit par demander Yves.

– Non, pas depuis la visite des deux inspecteurs de la PJ ce matin.

– Plutôt surprenant... Pourquoi débarquent-ils chez toi quelques heures après la découverte du corps ?

– Mon exploration clandestine de l'usine ne leur a pas plu. Je suis aussi l'un des derniers à avoir vu Bertillon vivant, juste après l'interview de Sermeuze. Qui s'est fait un plaisir de me signaler à leur attention.

– Tu n'es tout de même pas sur la liste des suspects ?

– Je ne sais pas. Ces deux loustics m'ont surtout l'air de patauger.

– Mets-toi à leur place. Dans notre bonne vieille ville, la décapitation n'est pas une pratique courante.

– Pour moi, évidemment, ça donne du poids à mon intuition sur l'implication de Forgibel dans le décès de Gilles. Deux morts violentes coup sur coup dans la même boîte... Ne me dis pas le contraire, quelqu'un leur en voulait pour un motif précis.

– Ton intuition... Dans le temps, au journal, tu m'avais appris à me méfier de ce que tu nommais le fard de l'incompétence...

Antoine soupire. Il n'aurait pas dû plaider l'intuition mais la conviction. Une conviction solide comme cette arête de métal qui a eu raison du crâne de Gilles et contre laquelle le malheureux a été précipité.

– Je te l'accorde, je manque d'éléments consistants. Sermeuze ne m'a filé aucune info bouleversante, comme tu t'en doutes. De son côté, Gilles m'a fait parvenir une sorte de dossier. De la documentation fort générale. Rien de sensationnel.

– Et Bertillon ?

– Il a réfuté en bloc les soupçons de Gilles. L'entreprise rencontre quelques problèmes, c'est entendu, mais rien de catastrophique. Et pas de délocalisation en perspective.

– Tiens ! elle va si bien que ça, la forge ?

– Faut croire. À cause d'une invention miraculeuse de Bertillon, justement. Propre à révolutionner l'industrie du métal. Et à redorer les comptes de la boîte.

– Eh ! c'est excellent ça, coco !

– L'idée de base est de fabriquer des pièces en métal par une méthode analogue à celle de l'injection de plastique, en remplissant des moules.

– Ah..., dit Yves, déçu. Cette technologie existe, au stade expérimental, en tout cas. Je n’y vois rien d’extraordinaire *a priori*.

– Il avait l’air d’y mettre beaucoup d’espoir tout en faisant une allusion bizarre à de prétendus chacals...

– Des chacals ? Le mot est fort !

– Ouais, des vautours qui tournoieraient autour de ses poudres métalliques.

– Des poudres, je pige mieux, dit Yves en plongeant dans son ordinateur. Regarde, Forgibel a une filiale, baptisée opportunément Poudrométal. Créée probablement pour exploiter cette découverte.

– Ça colle, Bertillon m’en a parlé.

– Attends, Poudrométal compte un autre actionnaire, une société luxembourgeoise. Metal Invest SARL.

– Tu as des précisions sur ce truc ?

– Non, sans doute des investisseurs qui ont contribué au financement des recherches.

– De toute façon, si tu veux mon avis, tout cela ne nous mènera pas loin. Gilles ne savait rien de cette mirifique invention.

– Je vais malgré tout me renseigner.

Antoine achève sa bière. On la croirait tirée d’une canette fade, aux bulles artificielles, comme si on avait insufflé du gaz carbonique dans un liquide inerte au moment de la mise en fût.

– Et toi, qu’as-tu trouvé d’autre ?

– À première vue, Forgibel est une société banale. Mais ses problèmes financiers sont plus graves que ne voulait l’admettre Bertillon. D’après l’une de mes sources, le tribunal de commerce l’a placée sous surveillance, une sorte de contrôle préventif avant le déclenchement de la procédure de faillite.

– Gilles n’avait donc pas tort en flairant des tripotages ?

– J’ignore si ces déboires ont une origine volontaire, mais Forgibel réussit tout juste à régler ses dettes, souvent avec retard. Son ardoise sociale représente un joli montant.

Une silhouette féminine marche avec une sensualité nonchalante devant le café, évoquant l’ancienne fonction du quartier. Comme pour renforcer cette allusion, la jeune femme fait demi-tour. Quand elle se retourne, sa jupe a un mouvement gracieux et dévoile des jambes qui, à l’époque, auraient suscité des coups de klaxon et des exclamations envieuses. Antoine s’interroge sur le mobile de ce manège. Hésite-t-elle à entrer dans un établissement presque désert, au décor déprimant ? Par le jeu de l’association des souvenirs, l’inconnue rappelant Sonia, Sonia conduisant à son ami disparu, un détail lui revient à l’esprit.

– Dans sa documentation, Gilles avait glissé le rapport de la

commission sénatoriale d'enquête sur le Rwanda.

– C'est drôle, j'allais aborder le sujet, répond Yves. Le nom de la société me trottait en tête, et je l'ai retrouvé en fouillant dans les archives du journal. Forgibel était citée effectivement dans ce rapport.

– Elle a été mise en accusation ?

– De manière indirecte. Les sénateurs se sont étonnés d'une livraison importante de machettes vers la fin de l'année 1993, six mois avant le déclenchement des massacres.

– Attends, ils ont armé les génocidaires ? C'est inouï !

– Ne t'emballe pas. La commande avait été passée par le ministère rwandais de l'Agriculture. Rien ne prouve que nos forgerons bruxellois étaient au courant de la destination finale de ces outils.

– Tu y crois, toi ?

– La qualité de leurs produits plaidait en leur faveur. D'énormes quantités de machettes circulaient déjà dans le pays. De simples bouts de tôle mince, aiguisés et pourvus d'une poignée bricolée. Celles de Forgibel étaient plus sophistiquées, manche en frêne poli, riveté et verni, lame en excellent acier belgo-belge. Réservées ostensiblement à un usage agricole. Malgré tout, on en a eu la preuve, ces instruments ont fini aux mains des milices équipées par l'armée régulière.

– Du matériel agricole, la pilule est un peu grosse, non ?

– Dans le climat du moment, les responsables de la forge auraient pu se douter que leurs lames ne se contenteraient pas de débroussailler les collines de Kigali. Cela dit, des soutiens politiques puissants ont facilité leur absolution devant les sénateurs.

Antoine jubile. Voilà la première information sérieuse depuis le commencement de son enquête.

– Gilles aurait pu mettre le nez dans cette histoire... Un scandale pareil recèle forcément des secrets mortifères.

– Ton hypothèse est hautement spéculative, mon vieux. Tu m'avais habitué à mieux.

Yves a une moue dubitative, suivie d'une grimace en vidant sa chope.

– Cette bière est vraiment dégueulasse. Et si la mort de ton ami n'avait rien à voir avec Forgibel ? Tu y as pensé ?

– D'après son entourage, il menait une vie parfaitement normale. Le boulot, c'est tout.

– Justement, son boulot... Pourquoi avoir jeté aux orties sa carrière de guitariste ? Et pour enfiler un bleu d'ouvrier ! Fuyait-il quelque chose ? Un fantôme de son passé ?

Antoine ne répond pas. Il a en tête le jeu lumineux entendu sur les deux CD. Le musicien capable de faire s'envoler une cascade de notes aussi cristallines devrait avoir un passé taillé dans le même cristal. Mais, pour lui, Gilles n'en a pas, sauf celui qu'ils ont partagé à une

époque fort lointaine.

Les feuilles vert tendre des saules de l'étang de Boitsfort, encore teintées de jaune, d'un jaune printanier, celui des jonquilles, filtrent les ultimes lueurs du jour. Diane attend dans sa voiture devant la maison de son enfance, posée face à la pièce d'eau. Embarrassée d'avoir cédé au caprice d'appeler Antoine à la rescousse une heure plus tôt, elle reste assise, incapable de s'introduire seule dans la villa. Incapable d'entrer sans réconfort dans cet espace hier empli de l'amour paternel, désespérément vide désormais. La demeure, cossue, respecte les canons anglo-normands, si prisés à la fin du XIX^e siècle dans les stations balnéaires, de Cabourg à la côte belge. Sa toiture tarabiscotée recèle de vastes greniers alors que balcons et terrasses débordent dans un joyeux désordre. Avec ses voisines bâties sur le même modèle, elle donne au quartier une atmosphère de villégiature promise aux embruns et au grand air.

Diane contemple l'étang. Elle l'explorait en été malgré l'interdiction de sa mère, disparue prématurément. Maintenant, c'est son père qui l'a abandonnée. Son regard s'attarde sur les roseaux qui dissimulent traîtreusement l'à-pic de la berge, pas si profond, mais une enfant y chutant se serait noyée sans rémission, les pieds pris dans la vase, ses cris étouffés par le clapotis de l'eau et le foisonnement de la végétation. Inconsciente du danger, elle aimait se tapir au plus près de la rive pour épier les canards, les cygnes et les foulques. Les colombages, découpés par les reflets du soleil couchant, se détachent de la façade et lui rappellent les jeux du dimanche dans les recoins du grenier avec ses cousins. En semaine, son père rentrait à 19 heures précises, sauf quand l'une de ses précieuses machines tombait en rideau. Diane se demande comment pénétrer dans la maison sans se glisser silencieusement dans le couloir et ouvrir la porte de son bureau pour le surprendre. La même sensation de privation l'avait paralysée à la mort de sa mère. Alors, elle n'osait pas non plus s'engager sur le perron, sachant qu'à l'intérieur son absence trouverait une confirmation concrète, indubitable, impossible à estomper dans les brumes du cauchemar. Il ne lui suffirait pas de se réveiller pour retrouver la réalité espérée, celle dans laquelle sa maman, à son retour de l'école, lui étendrait sur une tranche de pain une confiture dense, brillante, et lui sourirait.

L'attente se prolonge. Diane tremble légèrement, un frisson ininterrompu depuis que l'inspecteur de la PJ de Bruxelles l'a appelée à l'aube pour la prévenir de la découverte du corps. Ce tremblement ne l'a pas quittée de la journée. Dans les bureaux de la criminelle où, malgré les excuses du flic au ventre proéminent, elle a dû subir un premier interrogatoire : la personnalité de son père (« la victime », dans la bouche du fonctionnaire), sa profession, sa situation familiale et patrimoniale, ses éventuels ennemis. Son frisson ne s'est pas atténué quand le policier l'a exonérée, avec délicatesse, de la formalité de la reconnaissance du cadavre à la morgue. Et son organisme s'est mis à grelotter de façon incontrôlable au moment où il lui a avoué, en s'emberlificotant dans les mots, que sa tête demeurerait introuvable. Toutefois, il lui a fallu examiner ses vêtements extraits d'un sac en plastique, grossièrement pliés, dans un état affreux. Sa chemise, surtout, à peine identifiable tellement le sang l'imbibait. Diane n'a pas pu poser ses mains frémissantes sur ces guenilles. Sous peine de partir en morceaux sous les secousses, elle s'est refusé à visualiser les derniers moments de son père, dont ces reliques donnaient une idée cruelle. Après avoir téléphoné à Antoine, elle a néanmoins réussi à gagner la commune de Boitsfort, au sud-est de Bruxelles, en domestiquant le tressaillement de ses bras pour éviter à sa voiture de zigzaguer excessivement.

Le voilà enfin. Diane entend le martèlement sourd de sa moto qui tourne le coin puis se gare à son côté.

– Merci d'être venu aussi rapidement.

– C'est tout naturel. Je suis sincèrement désolé pour ton père.

Antoine reste debout près de sa moto, serrant son casque contre sa poitrine. Diane le trouve emprunté, intimidé peut-être, attitude déconcertante de la part d'un jeune quinquagénaire plutôt séduisant en dépit du voile de tristesse qui lui alourdit le visage.

Elle le conduit sur le perron, ouvre la porte plus facilement que prévu. Elle passe devant le bureau, à droite, sans oser y jeter un œil, puis pénètre au fond du couloir dans le salon. Une grande pièce sombre, au mobilier surchargé, chêne et velours vert, embrasses dorées pour retenir d'épais rideaux cramoisis. Sans allumer, Diane se pelotonne dans un fauteuil à oreilles assorti au décor vieillot, dont l'aménagement date du temps de l'installation de ses parents. Après la mort de son épouse, Bertillon n'y a jamais touché. Cette constance fait remonter des souvenirs, la désolation qui s'était abattue entre ces murs, derrière ces tentures oppressantes, quand sa mère les avait quittés. Puis, au moment où la cohabitation des deux survivants s'était accommodée de l'absence, cette tristesse s'était enrichie d'une impression de sécurité, à l'abri dans ce salon, seuls contre le monde,

plus rien ne pouvait les atteindre. Le rappel de ce pauvre bonheur d'un veuf et d'une orpheline accélère son frisson permanent, l'exacerbe, la déborde de toutes ses fibres nerveuses. Ce sont des trépidations, des secousses saccadées qui l'agitent maintenant. Ses larmes suivent le mouvement, coulant par à-coups, traçant des rigoles sinueuses le long de ses joues.

Antoine s'agenouille à son côté et lui souffle des phrases chargées de douceur, de sincérité, pas de guimauve, de sucraillie poisseuse, de liqueur empoisonnée aux bons sentiments. Ces mots restent de circonstance, jamais ne ressusciteront le disparu mais finissent par atténuer la souffrance, parce que leur répétition en un mantra caressant réinsère dans le cercle des vivants la victime de la trahison de la mort. Comme un lent goutte-à-goutte qui instillerait la vie. D'ailleurs, au bout de quelques minutes, et pour la première fois depuis ce matin, les frissons de Diane se dissipent. Puis son corps récupère sa souplesse, ses muscles s'attendrissent, se relâchent sous l'effet hypnotique des paroles dont Antoine l'enveloppe.

– Merci, je me sens un peu mieux. Tu as de sacrés dons de consolateur...

– Tu es indulgente. C'était mon métier il y a encore quelques semaines, mais je ne parviens pas moi-même à gérer mes chagrins, soupire Antoine.

Avec ses jambes repliées sous les fesses, carrée dans son fauteuil, le visage grave, Diane éprouve maintenant l'envie de parler de son père.

– Depuis quelques années, nous n'étions plus si proches, dit-elle en triturant sans fin une mèche de cheveux blonds, la torsadant, la tournant entre ses doigts. Son esprit était accaparé par la forge et ses problèmes. Mais jamais je n'ai eu l'impression d'être abandonnée. J'ai toujours pu compter sur lui.

Cette évocation suffit à rouvrir la bonde des larmes. Antoine lui masse les épaules d'un geste léger, sans y mettre d'autre intention qu'un témoignage de la solidarité des endeuillés.

– Qui a pu faire ça ? Pourquoi ?

– Je l'ignore. Mais je constate que nous avons déjà deux décès autour de cette usine.

– Tu penses à Gilles ?

– J'ai du mal à croire aux coïncidences.

– Donc, à ton avis, sa mort et celle de papa sont liées à Forgibel ?

– Je le crains...

– C'est impossible, après tout ce qu'il a donné à cette boîte !

Diane commence à ressentir une colère sourde. Cette colère n'élimine pas le chagrin mais enserme de ses griffes de feu la boule de douleur jusqu'à en adoucir les morsures. Elle se lève.

– J'ai faim, tu veux quelque chose ?

– Une bricole me suffira.

Quelques minutes plus tard, Diane revient avec un plateau. Des chips, du saucisson, un paquet de jambon emballé sous cellophane, une bouteille de vin.

– Le frigo est presque vide.

– Ça ira comme ça.

– Tu l’as rencontré hier. D’après Loutrel, tu es l’un des derniers à l’avoir vu vivant. De quoi avez-vous discuté ?

– Le meurtre de Gilles l’inquiétait, rien de plus naturel. Sinon, je l’ai trouvé plutôt optimiste. À cause de cette histoire de poudres métalliques.

– Sa pierre philosophale. Il y travaillait depuis des années, ses récents résultats le rendaient extrêmement fier.

– De fait, son projet semblait très avancé. Je m’excuse de n’avoir rien d’autre à t’apprendre. Notre conversation a été courte.

– Nous avons peut-être un moyen d’en savoir plus sur tout ça. Papa était très méthodique et gardait beaucoup de choses par écrit. Dans un coffre, ici.

Antoine paraît hésitant.

– Tu as l’intention d’y jeter un coup d’œil maintenant ? Tu n’as pas envie de te reposer ?

– Je ne voulais pas m’en occuper si vite, cela me donne l’impression d’organiser déjà sa succession. Mais je compte en avoir le cœur net. Viens, je te montre.

Diane guide Antoine jusqu’au bureau de la maison, une petite pièce dont les lambris d’un chêne clair, pimpant, égaient l’atmosphère. Une table recouverte de cuir vert, un fauteuil confortable, patiné par l’usage : Bertillon devait aimer passer du temps dans sa tanière. De nombreuses photos sont exposées, notamment celles d’une quadragénaire pétillante, l’épouse disparue probablement.

Diane décroche une peinture à l’huile de bonne dimension représentant Forgibel sous un ciel d’orange, lançant ses cheminées rougeoyantes à l’assaut de cumulonimbus comme effrayés par tant d’audace. Derrière le tableau apparaît une porte en acier avec trois cadrans. Une manipulation rapide et le coffre révèle son contenu : six classeurs, des DVD informatiques, et une enveloppe brune.

– C’est tout ? lâche Antoine, un peu déçu.

Le butin paraît maigre. Diane allume l’ordinateur, introduit un DVD et commence à l’étudier. Antoine ouvre un classeur au hasard et découvre des documents techniques, des colonnes de chiffres, des diagrammes, des épures.

– D’accord, ce sont les travaux de ton père sur les poudres métalliques.

– Ça colle, confirme Diane. Mon disque détaille ses essais avec des substances, des dosages et des températures différentes.

Antoine décachette alors l'enveloppe brune et en sort la copie d'une lettre avec son avis d'envoi par recommandé.

– Tiens, ton père a expédié au greffe du tribunal de commerce de Luxembourg une demande d'information sur une société, Metal Invest. Attends ! un ami journaliste m'en a parlé, elle est associée à Forgibel dans une autre boîte, Poudrométal. La structure qui doit exploiter son invention.

– Bizarre... Il y a une réponse ?

– Non, sa demande est datée de la veille de sa mort.

Diane sent un flottement chez Antoine, qui paraît désormais avoir envie de l'éloigner des rivages vénéneux de Forgibel. Revenu dans le salon, il regarde une aquarelle accrochée au mur représentant Gilles. En jean, bottes, chemisier parme et gilet en cuir à franges, le musicien est penché sur son instrument pour en extraire les ultimes notes les plus aiguës. Les couleurs sont vibrantes, toute la lumière est focalisée sur sa guitare et sur son visage, le fond s'estompant dans des tonalités mauves et violettes.

– C'est ton œuvre ?

– Oui.

– Ton tableau est magnifique. On croirait l'entendre...

– Pourtant, Gilles n'aimait pas ce dessin. Trop flamboyant à son goût... Trop rock- tar...

– Je ne pige toujours pas pourquoi il a cessé de jouer aussi brutalement.

Diane se rend compte tout à coup qu'Antoine ne connaît pas grand-chose de la vie de son ami.

– Tu es au courant pour la RDA ?

– La RDA ? Ah ! ça explique l'affiche, lâche Antoine sans réfléchir.

Elle le voit se mordre la langue, comme si ses mots avaient dépassé sa pensée.

– Quelle affiche ?

– Rien, je me comprends, répond-il, visiblement embarrassé. Alors, cette Allemagne de l'Est ?

– Gilles ne s'étendait jamais sur le sujet. Je sais une chose seulement, il était tombé amoureux fou d'une chanteuse là-bas, une certaine Birgit. L'histoire s'est mal terminée.

– Mais pourquoi passer de l'autre côté du Mur ?

– À cause de sa guitare, bien sûr. On lui avait promis monts et merveilles. Des disques, des concerts dans tout le pays, on en ferait une vedette en quelques mois. Un jour, il a évoqué un pacte avec le diable.

– Ah, c’est une vieille légende à propos d’un guitariste du delta, Robert Johnson. Ce type prétendait avoir signé un contrat faustien. Le génie du blues en échange de son âme. Le démon lui était apparu au croisement de deux routes, un carrefour dans le Mississippi qui aura inspiré pas mal de bluesmans. À commencer par Clapton et Dylan.

Diane en a tout à coup assez de Gilles. Elle espérait qu’Antoine lui porterait plus d’intérêt. Quelques marques de sympathie hypocrites et le voilà obnubilé par ses propres souffrances, perdu dans l’obsession de cette figure émergée d’un passé inaccessible. La colère ressurgit.

– Je n’ai pas le cœur à discuter de ton ami. En réalité, je t’ai demandé de venir pour avoir ton avis. À propos d’un coup de fil bizarre. Un Rwandais qui s’est présenté comme membre d’une association d’aide aux victimes du génocide de 1994.

– Tiens ! le Rwanda revient sur le tapis.

– Que veux-tu dire ?

– Pardonne-moi d’évoquer son nom une nouvelle fois, mais Gilles m’a laissé une sorte de dossier sur Forgibel. Et j’y ai trouvé le rapport de la commission d’enquête belge sur ces événements. Cela aurait pu être une erreur de sa part mais, depuis, on m’a informé que la forge a livré des machettes au gouvernement juste avant la tragédie.

– Des machettes ? Je n’en ai jamais entendu parler, s’énervait Diane, agacée d’ignorer ce volet des activités de son paternel.

Activités coupables ? Insupportable à imaginer.

– L’affaire a été abordée en sourdine au cours de la commission d’enquête. On a admis, peut-être trop rapidement, que Forgibel n’était pas au courant de leur utilisation criminelle. Bref, aucune accusation n’a été retenue contre l’entreprise.

– J’en suis persuadée, si papa a trempé dans ce scandale, c’est par la bande, sans volonté de mal faire.

– Tu as sans doute raison.

– Ce procès n’a donc pas lieu d’être. Bon, je reprends. D’après ce Rwandais, qui m’a donné uniquement son prénom, Faustin, papa l’a appelé à la fin de la semaine dernière. Pour recueillir des informations sur un certain Bagaragaza.

– Inconnu au bataillon.

– Je lui ai fait la même réponse. Ce type serait poursuivi par la justice pénale internationale pour avoir participé aux massacres de 1994. Faustin lui a demandé pourquoi il s’intéressait à lui. Mon père n’a rien voulu dire. Ça lui a paru bizarre, parce que le Bagaragaza en question a disparu dans la nature, probablement planqué en Guinée. Personne ne l’a jamais revu.

– Pourquoi t’a-t-il téléphoné ?

– Il venait d’apprendre l’assassinat à la radio et s’interrogeait sur

l'existence d'un rapport entre les deux événements.

Antoine réfléchit une minute.

– Décidément, je me demande s'il ne faut pas chercher le mobile de nos deux meurtres au Rwanda.

– Une histoire vieille de vingt ans, comment l'imaginer ?

– Je ne sais pas. Mais je contacterai ce Faustin demain matin à la première heure.

Diane avale une gorgée de vin qui lui brûle son chagrin. Elle est sans forces, le Rwanda, Loutrel, la chemise de son père, Antoine et son Gilles lui font tourner la tête.

– Je suis épuisée, je vais me coucher. Ça ne t'ennuie pas de dormir ici ce soir ? Je n'ai pas envie d'être seule... Je t'apporte un oreiller et une couverture.

– Je serai très bien, lui dit Antoine en s'installant sur le divan du salon.

Après avoir laissé son invité s'écrouler sur le canapé, Diane se réapproprie les gestes de l'enfance. S'enfermer dans sa chambre, comme quand son père était retenu fort tard à la forge par une commande urgente ou une machine rétive. Se calfeutrer, fermer les volets, tirer les rideaux et vérifier qu'aucun rai de lumière ne vient crever sa bulle de silence et d'obscurité. Puis se réfugier dans le lit, arranger soigneusement la couette au-dessus de sa tête pour être entièrement recouverte. À l'abri sous son dais, chichement éclairée par une lampe de poche, une photo de sa mère posée sur l'oreiller, elle se construisait une tanière contre les agressions, réelles ou supposées, ces dernières étant les plus effrayantes, du monde adulte. Autrefois, elle dessinait dans cette posture peu pratique, assise en tailleur sous le molleton. Pour plus de commodité, elle utilisait un cahier étroit et bannissait l'encre de Chine, pourtant sa matière préférée, au profit de crayons de couleur. La boîte, cadeau paternel, contenait une centaine de mines aux nuances subtiles que la lueur froide de la lampe diluait. Ce coffret volumineux compliquait l'étanchéité de son nid, un pan de la couette finissant toujours par s'entrebâiller sur un courant d'air glacé.

Impuissante à trouver le sommeil, Diane quitte son refuge d'enfant pour gagner le bureau. En ouvrant la porte, sa nuque lui apparaît un instant, dégagée par l'inclination studieuse de sa tête penchée sur un quelconque calcul. De se retrouver privée de cette vue, empêchée de s'approcher à pas feutrés pour le surprendre dans un grand éclat de rire commun, une rage violente incendie alors son ventre, durcissant ses abdominaux et la pointe de ses seins, eux-mêmes gonflés par la haine. Haine contre l'usine à laquelle son père a consacré sa vie. Forgibell l'a dévoré, de son vivant d'abord, captant son temps, son

énergie, avant de le recracher, corps sans tête sur une autoroute encerclant Bruxelles. La même qu'empruntent les camions chargés jusqu'à la gueule de ces objets dérisoires qu'elle fabrique à la chaîne.

– Asseyons-nous là, dit Loutrel en indiquant la rangée de sièges en plastique orange du hall de l'institut médico-légal.

La pièce, au sol de linoléum usé par le passage de chaussures lourdes d'angoisse et de chagrin, est nue. Même pas une table basse où disposer de vieux magazines pour tromper l'attente. Sans doute parce qu'ici les visiteurs n'ont rien à attendre, sauf la certitude du pire. Au mur, un poster fait miroiter les rêves idylliques d'une plage infinie, bordée de palmiers ployés par une brise sereine. Les malheureux qui viennent reconnaître un corps martyrisé négligent sans nul doute cette fausse promesse paradisiaque. Et ceux dont le regard s'attarderait par inadvertance dans sa direction doivent sentir monter une colère froide devant cet étalage d'optimisme naïf.

– Enfin, chef, vous le savez bien, j'ai horreur des morgues, se plaint Bart. Et puis j'ai rendez-vous avec le banquier de Bertillon dans une heure.

Loutrel ne relève pas. Ces haltes dans ses enquêtes lui sont précieuses, indispensables même. Faire le point, rassembler les fils, triturer l'esprit laborieux de son adjoint jusqu'à ce qu'il régurgite une idée lumineuse... L'inspecteur principal se l'approprie aussitôt, honteux de n'y avoir pensé lui-même mais certain que cette idée flottait quelque part dans son inconscient et qu'il lui suffisait de poser la bonne question pour l'attraper au vol. Cette méthode indolente lui a valu le surnom ironique d'« Intello de la PJ ». Et pour les plus lettrés parmi ses confrères, de « Socrate de la brigade ». Une étiquette flatteuse parce qu'elle enjolive la technique à laquelle Bart se laisse soumettre, une sorte de maïeutique insidieuse et quelque peu paternaliste.

– Du neuf du côté des finances de notre victime ?

– Pas vraiment. Au téléphone, le banquier m'a donné quelques infos. Les comptes lui paraissent normaux, un peu d'épargne, pas de dette particulière, un salaire décent. Les dépenses d'un célibataire de base, bouffe, chauffage, des vacances quelques fois.

– Décidément, le profil de ce pauvre ingénieur est lisse, désespérément lisse.

– D'après ses voisins et ses collègues, Bertillon était unanimement apprécié. Pas de vice, ni jeu ni putes, pas d'alcool. Le travail était

toute sa vie. Même qu'au boulot on l'adorait. Des prolos qui se prennent d'amour pour leur patron, c'est un comble.

– Ça ne risquait pas d'arriver à mon père, tomber amoureux de ses chefs...

– Votre père ?

– Laisse filer, Bart. Tiens, quelle est ton opinion sur sa fille ?

– Une dessinatrice de bédés, rien à voir avec le meurtre, c'est sûr.

– Évidemment, lui répond l'inspecteur. Les bisbilles familiales se concluent rarement par une décapitation. Une casserole d'eau bouillante, un couteau de cuisine dans le bide, passe encore. Mais l'histoire racontée par notre légiste, c'est autre chose.

– Vous voulez parler de cette blondasse ? C'est tout juste si elle ne portait pas ses escarpins pour procéder à son examen.

– Tu préfères les médocastres aux épaules couvertes de pellicules, à la moustache jaunie par le tabac ?

– Arrêtez, ça me flanque la nausée. Imaginer ces jolis doigts qui vont caresser son amant après avoir tripoté les entrailles d'un macchabée...

– Pas de sensiblerie imbécile, Bart. Bon, relis-moi tes notes.

Pas vexé d'avoir été rabroué une fois de plus, Vandekasteel ouvre son ordinateur portable.

– Je résume. État général du bonhomme : en bonne santé. Organes normaux pour son âge, je vous épargne les détails. Pas de blessure de défense, ecchymoses aux poignets et aux chevilles provoquées par des liens serrés, traces d'abrasion sans hémorragie. Produites après le décès, quand on l'a balancé de la camionnette. Analyse toxicologique : on attend les résultats. Mais votre doctoresse n'a pas l'air d'exclure que la victime ait été droguée de son vivant. Cause de la mort ? La section du crâne, très probablement. Mais, sans la tête, on ne peut pas être affirmatif. Bertillon a peut-être reçu un coup fatal sur l'occiput juste avant l'opération.

– Et la décollation proprement dite ?

– Une lame très aiguisée, large, au moins sept centimètres, longue aussi, une vingtaine de centimètres. En acier, le microscope révèle des particules de carbone dans la plaie. Plaie très nette, franche. Sans destruction ni perte de substance, à part la tête, évidemment. Bords réguliers et propres.

– La lame employée, tu as une idée ?

– Comment savoir ? Un énorme coutelas ? Une épée ? Une hache ?

– Ou une machette...

– On n'utilise pas ça en Belgique. Une faux, à la rigueur. J'y pense, vous connaissez mon cousin...

– Lequel ? demande Loutrel, qui se perd dans la parentèle

nombreuse et variée de son adjoint.

Sans compter les relations, voisins et amis du village d'où sa famille est originaire, petit coin du Pajottenland. Cette délicieuse contrée vallonnée du Brabant flamand, proche de Bruxelles, semble avoir essaimé dans tous les services publics fédéraux et régionaux, principalement parmi les forces de l'ordre et, parfois, chez les pompiers, les ambulanciers et les gardiens de prison.

– Mon cousin de la Sûreté de l'État. J'ai pris l'habitude de l'interroger au départ d'une affaire. Il vérifie discrètement si l'un des protagonistes n'est pas connu de son officine. Ça peut toujours nous être utile.

– Première nouvelle ! Tu ne m'en as jamais parlé.

– Bah ! avec nos clients ordinaires, rien à signaler. Vous pensez, pourquoi des agents secrets s'intéresseraient à nos bricoleurs de l'homicide ? À nos désaxés de l'amour vache ? C'est votre histoire de coupe-coupe qui m'y a fait songer. La Sûreté possède un dossier sur Forgibel. La boîte a bossé pour le gouvernement rwandais au début des années quatre-vingt-dix, jusqu'au génocide.

– Elle est fichée pour quoi, exactement ?

– Juste ça. Pour avoir été en affaires avec les génocidaires. Une vente de matériel agricole qui aurait pu camoufler une livraison d'armes.

– Des armes ? Ces types fabriquent des pièces pour des bagnoles. Fausse piste, Bart.

– Je ne sais pas, vous avez probablement raison. N'empêche, cette taule, ça ne tourne pas rond chez eux.

– Tu veux parler de Dutoit ?

– Drôle de zèbre, non ?

Loutrel acquiesce. Un drôle de zèbre avec son mètre soixante-deux et ses cinquante-huit kilos. Dans l'environnement éprouvant de la forge, la force physique est une valeur respectée. Et Dutoit en est totalement dépourvu. Incroyable qu'il ait réussi à placer une droite dans le nez de son délégué syndical. Cette chétivité doit être une source de moqueries incessantes. Il paraît d'ailleurs bien seul derrière son robot. Cette impression d'isolement, d'exclusion, le ronge-t-elle ? Est-ce suffisant pour inspirer un geste meurtrier à l'égard de son supérieur hiérarchique ? Loutrel en doute.

– Et son délire de considérer Forgibel comme un organisme, un être vivant. Complètement à la masse, vous croyez pas ?

La veille, à la fin de l'interrogatoire de Dutoit, Bart a entendu, en levant les yeux au ciel, le discours enflammé de l'ouvrier sur l'existence d'une conscience lovée entre les murs de brique de la forge.

– Une manie de misanthrope, répond Loutrel avant de se souvenir de son père.

Lui aussi voyait sa fabrique comme une entité autonome, douée de sentiments. Le pauvre l'adorait et la haïssait à la fois, comme beaucoup d'autres obligés de gagner leur pain dans cet environnement fait de chaleur, de vacarme, de chocs. Mais ce n'était pas tant l'usine qu'il détestait, plutôt son mode d'organisation. Et, plus particulièrement, l'appropriation privée des biens de production. Dans ses jours d'indignation amère, il racontait la même histoire à la table familiale. Tout avait commencé par ces deux cents grenadiers qui avaient dressé l'obélisque de la place de la Concorde à Paris. Deux cents grenadiers pendant une heure. Mais un seul grenadier pendant deux cents heures ne serait pas parvenu à le hisser d'un centimètre. « Pourtant, martelait-il, le coût salarial est identique. » La différence de résultat, les penseurs du ^{xix}^e siècle l'avaient définie comme la force collective. Et la différence non payée entre les valeurs respectives du travail individuel et du travail collectif fait la fortune du capitaliste et la misère de l'ouvrier. Une spoliation. L'exploitation de l'homme par l'homme. La fameuse plus-value.

– La propriété est un vol, dit Loutrel.

– À votre avis, c'est politique ? s'inquiète Bart.

– Non, rassure-toi. Mais tout tourne autour de Forgibel. Trop de morts dans cette fichue usine.

– À propos, vous y croyez aux magouilles comptables dénoncées par le pote de Daillez ? Et ce fantasme du grand complot qui lui aurait coûté la vie ?

– J'ai appelé nos collègues de la financière, aucune anomalie à signaler. L'entreprise souffre de problèmes de trésorerie, le tribunal de commerce s'en est mêlé. Mais on parle plutôt d'une surveillance curative, pas d'une procédure de faillite. Et encore moins de banqueroute frauduleuse.

– Daillez racontait des conneries, alors ?

– Disons que la douleur l'égare. D'après Chaidron, le malheureux a subi quelques épreuves dont il se remet laborieusement.

Bart s'agite sur son siège, comme si une idée venait de le piquer à l'endroit le plus sensible de son anatomie.

– Au fait, ce mec, Gilles, lui aussi était fiché à la Sûreté.

– Ah bon ? s'étonne Loutrel.

– Oui, il a séjourné pendant plusieurs années en RDA. Ça lui a valu deux mois de préventive à son retour au pays. On pourrait donc soupçonner une histoire d'espionnage...

– Des espions, maintenant !

– C'est pas une piste ? Un mobile possible, tout de même. Les barbouzes ont l'habitude de déguiser les assassinats en accidents...

– Holà, tu me files mal au crâne avec tes suppositions rocambolesques. Le Mur est tombé depuis longtemps.

À l'occasion, les réflexions de Bart conduisent Loutrel dans des impasses qui le forcent à changer de perspective, à inverser son raisonnement, à se raccrocher à des idées plus réalistes. En l'occurrence, l'absence de lien entre les deux meurtres lui paraît une hypothèse acceptable. Comme le caractère accidentel d'une certaine façon, non prémédité en tout cas, de l'homicide de cet ouvrier. Il pense à son père et à ses diatribes. La logique propre à laquelle obéit l'usine. Ce monstre doit être alimenté sans relâche pour façonner des pièces, toujours davantage de pièces, à jet continu. Et les fourmis qui servent ses machines sont fragiles, si fragiles. Parfois, l'une d'entre elles meurt ou se fait découper, écharper, mutiler. La manipulation de ces membres de métal aux mouvements brutaux, le voisinage de blocs d'acier incandescents, les charges potentiellement mortifères transportées par ses engins de levage interdisent toute distraction, toute imprudence. Dans ces conditions, une simple bousculade après un mot de trop, le geste un peu vif d'un cambrioleur surpris en plein forfait peuvent forcément avoir des conséquences létales.

– Aurais-tu aperçu dans cette forge de la ouate, des plumes, du satin ? demande-t-il à Bart. Une usine, ça tue, mon vieux. Rien de plus triste, mais rien de plus banal.

Loutrel regarde l'affiche et sa plage. En l'état actuel des choses, le cas de Gilles est réglé. La fatalité. Un malandrin qui passait par là. Une poussée, un trébuchement idiot, puis la mort. Reste Bertillon. Autant dire le brouillard. Épais comme les brumes dans lesquelles se dissimulent les forêts équatoriales d'Afrique centrale.

Chaque fois qu'il est tiraillé par l'angoisse de ne pas aboutir dans une enquête, l'inspecteur principal revit l'événement qui a commandé la dilatation brutale de sa panse, baudruche gonflée en une nuit quelques années plus tôt, après avoir vu un enfant se faire renverser. En réalité, il avait pris conscience des éléments constitutifs de l'accident avec une fraction de seconde d'avance. Le conducteur distrait roulant trop vite, le garçon courant pour traverser la rue et rejoindre des copains. Cette prescience avait suscité le bon réflexe. Il avait foncé pour écarter l'écolier du danger tout en hurlant un avertissement. Mais il avait été si lent, ses jambes refusaient de bouger à une vitesse satisfaisante, ses semelles s'enfonçaient dans le bitume, s'engluaient comme dans du béton à prise rapide. En percutant le garçonnet, la voiture l'avait projeté en l'air. Loutrel était toujours en train de se débattre contre la puissance paralysante de la gravité que cette dernière précipitait l'enfant sur le trottoir avec un bruit mou, dégueulasse. Toutes ses facultés physiques s'étaient débloquées d'un seul coup, mais trop tard. Le lendemain, sa boursouflure abdominale avait commencé à croître, sorte de punition infligée par son cerveau à

ce corps coupable de lui avoir désobéi. Comme pour l'alourdir, le condamner à la reptation, lui qui n'avait pas réussi à se montrer assez léger.

Loutrel se lève pesamment. L'Afrique équatoriale... Une machette, vraiment ? Bertillon avait-il un rapport avec le Rwanda ? Et cette forge, qu'a-t-elle trafiqué là-bas ?

– Allez, on va demander au juge de convoquer Sermeuze en bonne et due forme. Dans nos bureaux. Pour un interrogatoire serré. Je veux tout savoir sur le passé de Forgibel.

Dans les moments où Gil s'abstrayait de son environnement, quand il vivait la vie de cet autre par capillarité, un sourire s'épanouissait toujours sur son visage à l'évocation d'une scène en particulier. Le point culminant, à son estime, de la carrière de Mick Taylor. En se projetant le film de cette fin d'après-midi-là, il se débrouillait, si les circonstances le permettaient, pour effleurer dévotement un bout de carton rose rangé dans son portefeuille. Un ticket d'entrée imprimé grossièrement, annonçant sans fioritures un concert des Rolling Stones le mercredi 17 octobre 1973, aux environs de 17 heures. Une relique chinée chez un disquaire collectionneur de vieilleries. La sensation de ce carton de mauvaise qualité, feutré, aux fibres de bois apparentes, suffisait à le propulser dans la salle du Forest National, sur les hauteurs de Bruxelles. Ce blockhaus capable d'accueillir sept mille personnes, Gil le connaissait par cœur pour y avoir écouté nombre de ses groupes préférés. Parfois invité à les rejoindre dans les coulisses, il n'avait jamais eu l'honneur d'y monter sur scène, ses ambitions l'ayant emmené loin de la Belgique. Dans un autre pays, un autre monde.

Trop jeune, Gil n'était pas à Forest en ce mercredi de 1973. Mais en extrayant un lot de pièces brûlantes de son four, en attendant des amis musiciens dans son studio privé, les doigts glissant sur les cordes de sa Danelectro bleu électrique, ou quel que fût l'endroit d'où il s'insinuait dans l'existence de son guitariste vénéré, il voyait la mécanique des Stones se mettre en branle.

Peu après 17 heures, comme à son habitude, le groupe ouvre les hostilités par un bombardement en tapis. *Brown Sugar*. La première plage de l'album *Sticky Fingers*. Trois ou quatre minutes pour chauffer les spectateurs qui n'ont pas besoin d'encouragements, l'apparition de Jagger suffit à les transporter. Gil fermait alors les yeux pour savourer le morceau suivant, *Gimme Shelter*. À sa place traditionnelle, sur la droite de la scène, un peu en retrait, tout près de Charlie Watts et de ses drums, Mick Taylor se lance dans un solo rapide, aux vibratos soutenus, avec un rien d'effet, pas trop, afin de conserver une sonorité métallique brute. Dans un calme surprenant eu égard au déferlement impétueux des notes, avec une infinie douceur même dans la touche, ses doigts gauches vont et viennent sur le manche, des clés aux micros du corps. Un aller et retour incessant entre les basses pour prendre

aux tripes et les aigus qui exacerbent les accents dramatiques de cette chanson de fin du monde. « *Rape, murder !/ It's just a shot away* !¹² ». Vers l'épilogue, quand Jagger entame la variation apaisée du couplet, « *it's a kiss away*¹³ » au lieu de « *it's a shot away* », Taylor semble se déconcentrer. La violence de son attaque se désagrège. L'apocalypse s'édulcore en ode à l'amour. Typique de l'écriture jaggérienne. Gil partageait la déception de Mick.

À cette étape-là du concert, l'ouvrier de Forgibel songeait immuablement aux quatre années écoulées depuis l'intronisation de Mick Taylor devant la foule de Hyde Park. Quatre longues années et il ne se sentait toujours pas pleinement membre de la confrérie, relégué dans une sorte de troisième cercle à lui tout seul, derrière la paire intouchable Jagger-Richards, dans l'ombre de la section rythmique composée des deux inébranlables gardiens du temple, Watts et Wyman. Gil aurait voulu le réconforter, lui dire ce que son apport a eu de décisif dans le parcours du groupe. La période pendant laquelle il demeura parmi eux, même accepté du bout des lèvres, sera qualifiée d'âge d'or des Stones. Aucune considération ne pouvait le détourner de ce jugement.

Depuis son entrée en scène, Mick regarde à peine le public. Son instrument l'accapare totalement. Gil appréciait son attitude plutôt statique pour un rockeur à une époque où la frénésie corporelle semblait tenir lieu d'expression musicale ultime. Par instants, du bout du pied ou d'un doigt lâchant fugitivement les cordes, il modifie un réglage électronique. À son arrivée dans le groupe, Jagger tentait de l'entraîner dans l'un de ses jeux favoris, trémoussements, déhanchements, contorsions lubriques. Mais le chanteur l'a vite compris, son guitariste n'a pas besoin d'acrobaties pour susciter le délire dans l'assistance. Sa Gibson Les Paul Standard, sa Fender Stratocaster occasionnellement, y pourvoit à suffisance.

*Happy*¹⁴. La description de l'état d'esprit de Gil à ce moment de sa rêverie. C'est aussi le titre du morceau suivant sur le podium du Forest National. Des vacances pour Mick. Keith s'époumone au micro, les cuivres prennent le devant, Jagger respire dans les coulisses. Solo facile, rythmique simplissime. Pourtant, Gil en aurait fracassé sur le sol sa Danelectro pour convaincre d'éventuels détracteurs : même dans cette création peu mémorable, appelée à devenir récurrente dans leurs concerts, Taylor incarne cet âge d'or. Ses notes esseulées sont le contrepoint parfait des riffs de son *alter ego*, leur jeu à deux relève de la symbiose, de l'harmonie fusionnelle.

Bien sûr, pour ses fans acharnés, le génie du riff de Richards constitue l'architecture de la musique des Stones. Pour d'autres, l'intelligence artistique d'un Jagger est insurpassable, elle reste le

moteur de la progression du groupe, de sa longévité. Les plus fanatiques du couple fondateur seraient prompts à dénigrer la timidité de Taylor, son absence de charisme. Certains accuseraient son jeu de manquer d'originalité, d'abuser du *bottleneck*, d'exploiter toutes les ficelles du blues, d'être, au fond, peu rock dans son attitude. À tous ceux-là, Gil n'avait qu'un argument à opposer : eussent-ils pu se trouver parmi le public bruxellois en ce 17 octobre 1973 !

Ce jour-là, dans le blockhaus du Forest National comme dans les rêves de Gil, la fin du concert approche. Les Stones entament *Street Fighting Man*, un classique d'un album déjà ancien, *Beggars Banquet*, remontant à l'avant-Taylor. La version studio commence par un riff très *sixties*, à la guitare acoustique légèrement amplifiée. La cadence est envoûtante, les accords de guitare viennent cogner, cogner encore. Derrière, on discerne les raclements aigres d'une cithare. Très connoté. L'influence de Brian Jones à plein.

La variante scénique est radicalement différente. Emphatique d'abord, le riff est exécuté à deux guitares électriques. Keith s'en donne à cœur joie, il pompe sa rythmique à un feu d'enfer, s'abandonne à quelques fioritures. À l'arrière, Taylor trépigne d'impatience, ajoute des notes, module les harmonies de base. Puis, changement de rythme. De ton aussi. Et Jagger desserre son emprise, offre le champ libre à son soliste.

– *Go ! Go on, Mick !* ¹⁵ hurle-t-il avant de reprendre le refrain.

Keith martèle le riff et Taylor se lâche. Ses notes s'envolent, la cadence s'accélère, Keith tente de le bousculer dans ses derniers retranchements en jouant à fond de train, Mick suit, la vitesse est de plus en plus rapide, il monte dans la gamme, descend, remonte, et ça dure. Sa main repart vers les clés, cavale vers le chevalet, sa musique défie l'enfer rythmique déclenché par Richards, Wyman et Watts. Dansant, se pliant en deux, bondissant d'un bout à l'autre de la scène, Jagger est aux anges. Il pousse des cris, d'extase, d'approbation, de crainte peut-être, le morceau risque de se casser la gueule d'un instant à l'autre, Taylor peut rater une frette, perdre le fil, déraper, laisser fuir cet instant magique. Gil est suspendu à ses doigts, s'émerveille de la fragilité de l'édifice en train de se construire, tremble de bonheur, d'appréhension même. Mick continue, penché sur son instrument, extatique, les yeux fermés. Ses longs cheveux blonds toujours aussi mal coiffés encadrent son visage ingénu. Maintenant, il y met de la hargne. Son plaisir était évident depuis le début mais une colère insoupçonnée se déchaîne, une violence inconcevable dans cette silhouette gracile. Alors qu'il suivait l'accélération dantesque des autres musiciens, tout à coup, Mick se détache de leur tempo, s'en désolidarise, le refuse. Il ralentit, c'est vrai, mais pour prendre son

autonomie, arracher sa liberté de toute la force de ses doigts. Quand les autres matraquent leurs quatre mesures, il semble n'en respecter qu'une dans le même intervalle. Il s'envole de nouveau, les sons produits par sa guitare remontent vers le plafond en béton de la salle, ricochent, rebondissent, finissent par s'accrocher à l'air, à s'agripper à l'atmosphère. Ses notes surpassent en limpidité le cataclysme électrique de la rythmique, sonnent avec une netteté insupportable, vrillent douloureusement l'âme des auditeurs. Elles paraissent pourtant si délicates, si fragiles, et, dans ce moment de grâce, Gil s'y cramponnait pour voltiger au-dessus de la musique, au-dessus de ses souvenirs de scène, au-dessus de ses lâchetés meurtrières, là-bas en RDA. Jusqu'à en oublier cette tombe dans ce cimetière lugubre de la banlieue berlinoise, et les regards accusateurs des amis de ce *roadie*, mort pour avoir cru qu'ils partageaient les mêmes rêves de liberté.

12. « Viol, meurtre !/ Ils sont à portée de tir ! »

13. « [L'amour] n'est qu'à un baiser d'ici. »

14. « Heureux. »

15. « Vas-y ! Vas-y, Mick ! »

La veille au soir, sur le canapé du père de Diane, Antoine a eu des visions crues, bouts de cervelle catapultés par sa balle, matières grises, roses, sanguinolentes, volant en tous sens. Taraudante, son obsession du sniper l'avait paradoxalement empêché de trouver le sommeil. Pourtant, il connaissait l'intérêt de ces scènes que l'on se projette avant de s'endormir et que dans son métier on nomme justement des déclencheurs d'endormissement. Cette technique, il la recommandait à ses patients, israéliens ou palestiniens, pour les aider à résorber leurs angoisses et leur stress. Il se l'était appliquée à lui-même, choisissant ce fantasme du tireur d'élite capable d'arrêter le destin par sa toute-puissance, capable encore d'exécuter une vengeance par la procuration du rêve. Au matin, en prenant le petit déjeuner avec Diane, Antoine a regretté de ne pas avoir préféré une rêverie érotique, d'une efficacité parfaitement documentée.

Après un deuxième café, il a appelé Yves pour l'informer de l'étrange curiosité de Bertillon envers un génocidaire en cavale. Il a insisté lourdement sur cet élément neuf venant s'ajouter au rapport de la commission sénatoriale et à la question des machettes. Son hypothèse d'un axe d'enquête rwandais pour expliquer le meurtre de Gilles s'en trouvait donc confortée. En l'entendant, Diane l'a regardé avec un drôle d'air. Comme pour lui reprocher de se préoccuper de ce mort-là au lieu du sien. Moins visible que la nuit dernière, son chagrin semblait consumé par un incendie intérieur dévastateur. La colère, a diagnostiqué Antoine, étape classique dans le processus de deuil. Au saut du lit, elle a adopté une véritable tenue de combat : des rangers aux pieds, un jean usé, une chemise à carreaux au décolleté agressif. L'absence de maquillage accusait ses traits, leur donnant une dureté aiguisée encore par l'éclat de ses yeux. Dérouté par ce charme brutal, presque vénéneux, il s'était enquis de ses projets. Diane comptait prendre la PJ d'assaut pour secouer les enquêteurs.

– Ces flicards ont intérêt à se bouger le cul. Mais, toi, tu restes obnubilé par Gilles ? L'assassinat de mon père, tu t'en fous ou tu vas t'en occuper ?

– Je ne suis pas policier, je ne saurais pas par où commencer, a-t-il répondu en esquivant le reproche.

L'un et l'autre se sont alors quittés froidement, Diane manifestant

sa déception par un mutisme crispé.

Pendant la journée, Antoine s'est attaqué au volet rwandais de l'affaire. Il s'est plongé dans le rapport du Sénat et dans les archives électroniques des journaux. Un saut dans une librairie lui a procuré quelques ouvrages de référence. Sur Internet, il a lu l'acte d'accusation contre le capitaine Bagaragaza, qui sonnait comme une condamnation sans appel possible. La longue digestion de ce catalogue d'horreurs, des petites et grandes lâchetés des pays occidentaux, Belgique et France en tête, lui a mis le cœur au bord des lèvres. Mais, dans ces témoignages glaçants, rien n'est venu incriminer Forgibel. Au fil de leur volumineuse analyse, les sénateurs restaient sibyllins sur son implication, classée au pire parmi les erreurs de jugement. Cette absence de preuve d'une complicité scélérate de la forge, susceptible de justifier un, voire deux meurtres supplémentaires, n'a pas ébranlé la conviction d'Antoine. Son intuition, aurait ricané Yves.

Il a alors appelé Bob Dutoit pour le prier de se renseigner discrètement sur la vente de machettes. Dans les archives de Forgibel, par exemple. Puis il a téléphoné à Faustin, peu loquace de prime abord. Après beaucoup d'insistance, le Belgo-Rwandais a confirmé laconiquement le pedigree meurtrier de l'officier. En ajoutant une précision : le bonhomme dirigeait aussi une société qui avait contourné l'embargo de l'ONU et vendu des armes au gouvernement en plein génocide.

– Des machettes ? a demandé Antoine en songeant aux petites affaires de la forge.

– Non, a répondu Faustin. Du vrai matériel de guerre, mitrailleuses lourdes, obus d'artillerie, lance-grenades.

Il a ajouté que ses hommes recherchaient activement le fugitif. « Ses hommes ». Cet humanitaire s'exprimait comme un chef de gang.

– Si cet assassin est à Bruxelles, nous le localiserons, a conclu Faustin d'une voix juvénile mais trempée d'une maturité inquiétante.

En début de soirée, Antoine en a eu marre. Son estomac était sur le point de dégorger le trop-plein de bile accumulée par ces informations révoltantes. Oublier Forgibel. Au diable l'ouvrier qui, éventuellement, aurait affûté des machettes, en aurait vérifié le fil, repassant parfois une lame à la machine pour s'assurer que le tranchant découperait des branchages – sectionnerait des membres – sans effort pour le faucheur. Se réconcilier avec Gilles le guitariste, le vrai, le seul dont Antoine veuille admettre la fréquentation dans ses souvenirs. Chez lui, il a écouté et réécouté les CD dérobés lors de sa perquisition clandestine dans sa maison des Marolles. La clarté rauque de sa guitare, les cavalcades de ses solos, la tension sidérante de son jeu s'étaient cristallisées en une envie à assouvir d'urgence : revenir dans le club où

Gilles jouait souvent à la fin des années soixante-dix. La boîte aurait-elle survécu ? S'y souviendrait-on du jeune prodige aux doigts fuselés ?

En traversant la Grand-Place, Antoine s'agace contre l'ébahissement obligatoire devant l'ensemble monumental, ce gothique bourgeois empâté d'ornements à la feuille d'or, surchargé de festons tarabiscotés. Il a autant en horreur les rues attenantes où les touristes baguenaudent de boutiques de souvenirs en échoppes à pittas, de chocolatiers mensongèrement artisanaux en bars à bières belges où l'on débite surtout des Heineken et des Carlsberg. Des odeurs de graillon infestent les lieux, des relents d'urine aussi, et d'alcool régurgité. Les emballages de hamburgers, les papiers gras, les canettes s'amoncellent sous des poubelles vidées très épisodiquement. Sur la Grand-Place, les badauds traînaient en meute, rendant la progression fastidieuse. Les incessants éclairs de flash témoignent de leur émerveillement, même si l'on sent une pointe de déception. Après tout, la plus belle place du monde ne l'est pas davantage que les places Saint-Marc ou Stanislas, celle des Vosges, de la Seigneurie ou la piazza del Campo. Sans parler de Times Square, de Tien'anmen et de la plaza de la Revolución à La Havane.

Revigoré par cette saine exaspération, Antoine s'engage dans la rue des Chapeliers et contourne le Manneken-Pis, devant lequel s'agglutine une foule égrillarde. Le club de Gilles était là, au coin d'une rue perpendiculaire. Surprise, il n'a pas disparu. Certaines choses seraient-elles immuables dans cette ville qui court, éperdue, derrière son avenir ? En entrant dans l'établissement, Antoine se libère subitement de la joie forcée, crispante, des troupes agrégés autour de leur guide, brandissant en signe de ralliement un parapluie ou un fanion aux couleurs de l'organisateur de leur transhumance. À l'intérieur, pas de touriste, même égaré, même essayant de tricher pour profiter des toilettes sans consommer. Une estrade étroite est installée dans un angle, à peine de quoi caser une paire de musiciens et leur matériel de sonorisation. Des tables pour boire, un bar aussi. L'endroit est presque vide, à part deux couples, chacun dans un coin reculé, et un quadragénaire qui sirote des gins tonic.

Antoine s'accoude au comptoir et commande une bière. Avoisinant l'âge de John Mayall, le patron cultive une ressemblance avec le pape du rock britannique, longs cheveux ivoire fournis, bouc blanc, tenue décontractée à l'américaine, sweat-shirt ligné mauve et bleu, pantalon en toile écru.

– Je venais souvent dans le temps, à la fin des *seventies*, lui dit Antoine en recevant sa chope. Vous étiez déjà là, à l'époque ?

– Oui, ça fait une paire.

– Je connaissais un guitariste qui jouait chez vous... Gilles...
– J'en ai vu passer du peuple !
– Mais si, il se produisait avec les Blues Pirates, Mick Taylor était son modèle...

– Ce Gilles-là... Je me souviens, un jeu dément. Vous avez de ses nouvelles ?

– J'ai assisté à ses funérailles avant-hier.

– Désolé de l'apprendre.

– Vous le revoyiez parfois ?

– Non... Disparu de la circulation depuis longtemps... Attendez, il avait un autre groupe au début des années quatre-vingt, les Rovers, assez pro, d'excellents musicos, une musique parfaite, blues et rock invariablement.

– Les Rovers, vous dites. À propos, les New Rovers, ça ne vous évoque rien ?

– Rien... Une nouvelle formation de Gilles ?

– Vraisemblablement. Ils ont donné des concerts en Allemagne de l'Est.

– En RDA ? Tiens ! J'ignorais. Pour en revenir aux Rovers, ça marchait pour eux. Ils tournaient dans des salles un peu plus vastes que chez moi. Vince, leur batteur, est toujours dans le circuit.

– Vous savez où je peux le trouver ?

– À deux pas d'ici, il se produit ce soir chez l'un de mes concurrents. Vous verrez, son orchestre ne fait pas dans la dentelle. Et lui n'est pas commode. Bon, je vous en ressers une ? Sur le compte de la maison. En souvenir de votre ami.

La bière bue, Antoine rejoint l'adresse indiquée par le sosie de Mayall, trois rues plus loin. Spacieux, cet entrepôt, datant d'un temps où le centre de la ville hébergeait une activité industrielle, est envahi de jeunes au crâne rasé, *combat boots* aux pieds. Peu de femmes dans le public, les serveuses, débordées, sont plus nombreuses que les spectatrices. Une musique tonitruante se déverse des enceintes, un vacarme à mi-chemin entre le staccato d'une mitrailleuse lourde, la pétarade d'une moto à échappement libre et la stridulation d'un mixeur détraqué en surrégime. Ce tintamarre plonge les fans dans un délire extatique. Devant la scène, la transe dégénère en une confrontation de garçons au torse nu, lancés dans un pogo brutal.

Muscles proéminents mis en valeur par un marcel crasseux, bandana dans les cheveux, bracelets de force aux poignets, Vince tape comme un forgeron. Du 4-4 pur, du binaire élémentaire, mais on décèle une finesse du côté des fûts, noyée cependant dans la bouillasse sonore alimentée par le guitariste et les égosillements du chanteur. Antoine se résout à attendre la fin de la performance. Coup de bol

pour ses oreilles, un morceau plus tard, le groupe plie bagage pour l'entracte. À distance, il aperçoit Vince disparaître au fond du hangar. En se faufilant dans la foule, il parvient dans un couloir graisseux et débouche dans une arrière-cour décrépite où pourrissent des conteneurs remplis de déchets. À l'odeur, des moules ou du poisson. Le batteur fume avec le guitariste.

– Félicitations pour le concert.

– Merci, mais cet endroit est merdique, pas même de loge digne de ce nom. Tu vois à quoi on en est réduits, cloper dans les poubelles...

– Super, la musique, ajoute Antoine dans l'espoir d'amadouer le matraqueur de toms qui, de fait, n'a pas l'air commode.

– Musique de merde, ouais ! Aujourd'hui, dégouter des engagements, c'est la galère.

– Tu as connu un certain Gilles, vers 1980, un guitariste...

– Ah non, m'en parle pas ! À l'époque, ce salaud a embarqué un de mes potes, un bassiste, dans une aventure foireuse. Nous jouions dans son groupe, les putain de Rovers. Ce con a accepté de l'accompagner, ils ont calté en RDA pour des concerts, des disques, ton Gilles se prenait pour une star... Mes couilles ! Cette raclure avait choisi la voie de la facilité... Payé par le régime pour chanter les louanges du socialisme réel... À dégueuler ! T'imagines comment ça s'est terminé, avec la chute du Mur et tout le bordel. Mon pote ne s'en est jamais remis, je ne sais même pas ce qu'il est devenu. Alors, écoute, j'ai pas envie d'en causer, dégage, moi, je retourne au turbin.

Antoine aimerait l'interroger plus avant. Ça signifie quoi, chanter les louanges du socialisme réel ? Gilles n'aurait pas dérapé à ce point. Complice probable d'un génocide et, maintenant, thuriféraire d'un État totalitaire ?

– Ton ami le bassiste, où il habite ?

– Putain, t'as pas entendu ? Aucune idée, ce minable a mis les bouts.

L'autre membre du groupe s'avance, un balèze dont on se demande bien à quoi peut servir une guitare entre ses pognes de videur sinon à tabasser ses critiques, même les plus indulgents.

– Tu piges vraiment pas, hein ? On t'a dit de foutre le camp.

Antoine préfère battre en retraite, peu désireux d'affronter une bataille rangée avec ces gus capables de rameuter leurs potes adeptes du pogo. Il s'insinue dans le public et émerge sur le trottoir, plutôt désorienté par ces nouvelles révélations. Un petit vieux, sorti de la salle derrière lui, l'accoste. Imper sale, pas rasé et, surtout, imbibé d'une quantité déraisonnable de boissons alcoolisées, sport qu'il doit pratiquer intensément.

– Je vous ai entendu dans la cour, vous parliez de Gilles, non ? Il

est mort, vous savez. Il est mort, reprend l'épave en lâchant un gémissement désespéré.

– Je suis au courant.

Malgré les faibles probabilités de s'instruire auprès de lui, Antoine ne le repousse pas. Tout en se méfiant. Cet olibrius pourrait balancer son ami comme la cheville ouvrière d'un réseau de dealers. Ou d'un circuit de vente de DVD pédopornographiques.

– En réalité, je suis à la recherche d'informations sur sa vie, je l'avais perdu de vue depuis longtemps. Vous le connaissiez ?

– Je l'adorais. Gilles jouait comme un dieu. J'étais technicien de studio à ce moment-là, on avait sympathisé. Puis on m'a viré ! Salaud de patron !

– Désolé de l'apprendre. Mais, Gilles, vous pouvez m'en parler ?

– Salaud de patron, je vous dis ! Allez le voir ! Après avoir arnaqué les musicos pendant trente ans, il est encore aux manettes. Le *Studio 69*, ça s'appelle, et croyez-moi, soixante-neuf, pour lui, c'est pas un cas de figure. Cette enflure aimait brouter les choristes...

– Le *Studio 69* ? interroge Antoine, de plus en plus largué.

– Et vous laissez pas avoir par ses bobards. C'est comme le batteur, là, dans la cour, ce connard débloque à mort. Gilles n'avait pas choisi la voie de la facilité. C'était un ange qui voulait sauver le monde... Il s'est juste fourvoyé de monde.

Trop long, le discours a épuisé les dernières facultés d'équilibre du bonhomme. Il trébuche, s'effondre par terre, s'affale dans le caniveau.

– De quel monde vous parlez ? lui demande Antoine en l'aidant à se relever.

L'autre se dégage et debout, quoique vacillant, entonne un hymne archaïque comme le *xix^e* siècle.

– « Prenez garde, prenez garde, vous les sabreurs, les bourgeois, les gavés, v'la la jeun' garde¹⁶... »

Quelques touristes s'attroupent en se marrant. Un guignol balance une piécette, déclenchant les rires. Un gobelet plein d'un liquide jaunâtre – de la bière, de l'urine ? – s'écrase sur le pavé.

– Venez, je vous conduis à un taxi, dit Antoine en l'extirpant de la meute.

– À une époque, ça semble bête aujourd'hui, des gens courageux cherchaient à sauver le monde ! Oui, sauver le monde !

– Je vous crois sur parole, mon vieux. Amenez-vous !

Près de la Bourse, une voiture accepte de véhiculer le pochard chez lui.

– « C'est la lutte finale qui commence ! gueule-t-il à pleins poumons sous le regard effrayé du chauffeur. Prenez garde, prenez garde, v'la la jeun' garde ! »

Rentré chez lui, Antoine dérive rapidement vers le sommeil. Curieusement, ce ne sont pas des images de machettes, d'Afrique et de massacres qui s'imposent à lui. Le séjour de Gilles en RDA, ses concerts de l'autre côté du rideau de fer, l'agressivité de son ancien batteur se mêlent pour placer devant le viseur de sa carabine un gaillard qui est incontestablement un agent de la Stasi, la police politique est-allemande. Quelle tête ça a, un sbire de la Stasi ? Son imagination ne se montre pas rigoureuse. Imper mastic et feutre mou ou uniforme gris avec étoile rouge ? Ça se trimballe dans une Volga noire à quatre portes et calandre chromée, ou dans une Wartburg d'un beige bureaucratique ? Impossible de distinguer ses traits à cause d'une malencontreuse ombre portée. Pourtant, le crâne est parfaitement cadré sans sa mire. Antoine pourrait tirer, mais pour punir qui ?

16. *La Jeune Garde*, chant révolutionnaire du début du xx^e siècle.

Au temps pour les insinuations malveillantes du poivrot qui gueulait *La Jeune Garde* : le « Studio 69 » est implanté au numéro 69 de la rue, à l'arrière d'un hôtel de maître. L'ancien producteur de Gilles avait au moins une raison légitime de baptiser ainsi son entreprise. Antoine l'a appelé dans la matinée. Son interlocuteur n'a montré aucune réticence à le rencontrer immédiatement. Fort affecté par la disparition de Gilles, il s'était déclaré ravi de parler de lui avec l'un de ses amis.

Au-delà de la porte cochère, une construction neuve d'un niveau occupe le fond de la cour. Le sol a été creusé pour créer un vaste *atrium*, éclairé par une toiture vitrée pyramidale. L'aménagement est à la fois luxueux et de bon goût, signé par un architecte qui fait honneur, chose rare dans la ville, à sa profession. Après avoir vérifié la réalité de leur rendez-vous, une hôtesse guide Antoine dans la cuvette où se succèdent plusieurs pièces souterraines, des studios, un salon de repos, une réserve d'instruments, des locaux techniques. Elle l'installe dans une salle d'attente.

– Vous désirez un café ? Une boisson fraîche ?

Antoine décline, l'employée s'éclipse. Pourvu d'une fenêtre sur toute sa longueur, le mur latéral s'ouvre sur le studio, où cinq musiciens sont en train d'enregistrer. La régie est disposée de l'autre côté, séparée par une paroi transparente. Des haut-parleurs permettent d'entendre la musique, un rock teinté de variété. Pas mal, juge Antoine, mais gentillet, peu inspiré.

La réceptionniste entre dans la régie et glisse deux mots à un type d'âge mûr. Le producteur de Gilles, sans doute. Ce dernier se penche sur un micro.

– On fait une pause, répétez-moi encore ce morceau.

Puis il se lève et réapparaît quelques secondes plus tard devant Antoine, une cigarette allumée à la main.

– André Sonck, enchanté. Vous avez commandé à boire ? Non ? Bon, j'ai dix minutes à vous consacrer. Ces jeunes sont doués mais ne bossent pas assez, je vais devoir y passer toute la journée... Alors, en quoi puis-je vous aider ?

Minuscule, sec comme une baguette de batterie, Sonck parle à un rythme aussi saccadé que celui du batteur rencontré hier soir.

– Merci de me recevoir. Comme je vous l’ai dit au téléphone, j’étais un ami de Gilles. Je l’avais perdu de vue et j’aimerais en apprendre un peu plus sur lui, son passé musical.

– La nouvelle de sa disparition m’a bouleversé, croyez-moi. Je l’appréciais énormément, un de mes meilleurs guitaristes. Il avait un jeu lumineux, réservé à de rares musiciens, la classe mondiale. Je commence par quoi..., réfléchit le petit homme en tirant une nouvelle cigarette d’un étui en argent. Je le connais, enfin, je le connaissais depuis la fin des années soixante-dix. Dans le temps, je bricolais, rien de comparable à aujourd’hui. Vous savez que la fine fleur du rock et de la pop vient régulièrement enregistrer chez moi ? Je m’égare. Gilles. Attendez une seconde, j’ai besoin d’un verre, vous êtes sûr de ne pas en vouloir un ?

– Je vous accompagne, se ravise Antoine malgré l’heure matinale.

Sonck tripote un interphone et annonce sa commande. Son assistante apporte un plateau avec un seau à glaçons, une bouteille de whisky et deux verres. Le producteur s’occupe du service, versant une rasade à son hôte.

– Donc, Gilles avait formé son premier groupe pro, les Rovers, de bons musiciens dans l’ensemble, mais l’époque n’était pas la bonne. Cinq ans auparavant, ils auraient cartonné. Là, à l’aube des années quatre-vingt, le disco, le punk puis la *new wave* faisaient des ravages. Gilles restait fidèle aux *seventies*, du rock lourd avec une solide base de blues. Musique fascinante mais pas dans l’air du temps. Je l’avais prévenu, il s’est obstiné. Résultat : absence totale de succès, impossible pour les Rovers d’intéresser une maison de disques. Bruxelles ne lui offrait aucune perspective, Londres, encore moins. Sa carrière de guitariste était dans un cul-de-sac.

Sonck cesse de parler pour avaler une lampée de whisky.

– C’est la raison de son départ en RDA ?

– Précisément. L’histoire a commencé lors d’une rencontre internationale de la jeunesse, une grand-messe pour la paix organisée à Leipzig. Au cours de l’été 1982, je crois. Des pontes du ministère de la Culture l’ont écouté jouer et lui ont proposé de tourner dans leur pays. Il a été conquis, emballé par l’ambiance de fraternité, par la gentillesse des Allemands de l’Est.

– Il était marxiste ?

– Pas du tout, Gilles n’avait pas d’acointance idéologique particulière. Je parlerais plutôt de générosité, de naïveté aussi. La perspective de jouer pour le peuple l’enthousiasmait.

– Jouer pour le peuple, c’est assez grandiloquent, non ?

– Nous en avons discuté. Je ne suis pas sûr de sa motivation réelle. À mon avis, il rêvait surtout de se produire devant des foules, dans des

stades, comme les grands groupes du moment. Son engagement social, bon, je n'y accorde pas trop d'importance.

– Vous aviez probablement tort. Depuis des années, il travaillait comme ouvrier. Il était même délégué syndical.

– Ah ? Je l'ignorais, peut-être était-ce plus sérieux que je ne l'imaginais. Bref, Gilles a accepté de passer une audition en RDA. Ces crétins autarciques tentaient de créer une industrie musicale de toutes pièces. Et, croyez-le si vous voulez, le résultat n'était pas si médiocre. Après la chute du Mur, j'ai rencontré quelques-uns de ces groupes. Tous n'étaient pas exécrables. Même si ses types évoluaient sur le fil du rasoir à cause de la censure.

Sonck observe ses musiciens avec dégoût, l'air de juger qu'ils ne sont pas dignes de ces Allemands de l'Est.

– En tout cas, la RDA n'était pas l'endroit le plus branché du moment. Ces fonctionnaires ne cherchaient ni du punk ni du disco, pas question de pervertir la jeunesse, mais du bon rock à l'anglo-saxonne, bien cadré, éprouvé et qui puisse malgré tout donner à leurs ados l'impression d'être dans le coup. En espérant les détourner des radios ouest-allemandes. Là, faut avouer, Gilles était leur atout maître. Vous auriez dû l'entendre avec sa guitare...

– J'en ai souvent eu l'occasion à l'époque.

– Quel gâchis ! Tenez, j'ai retrouvé un vieil enregistrement.

Sonck se lève, coupe le son du studio et branche un iPod sur un ampli.

– Voilà, c'est enregistré à Karl-Marx-Stadt, ça ne s'invente pas...

Antoine essaie de visualiser Gilles sur la scène de cette ville, se demande comment il était fringué. Pantalon en cuir, blouson, tee-shirt déchiré, plutôt punk ou glam-rock ? Les baffles déversent du rock violent, l'héritage du blues est perceptible, mais on est du côté des grosses machines de la fin des années soixante-dix, Thin Lizzy par exemple. L'ensemble sonne un peu commercial, consensuel. Le clavier est excellent, la chanteuse énergique, la guitare magistrale. Gilles aligne riffs sur solos, dans des envolées trop emphatiques à son goût.

– Cette escapade derrière le rideau de fer, reprend le producteur après avoir baissé le son, c'était un pacte avec le diable. Vous connaissez l'histoire ?

– Oui, confirme Antoine.

– Je vous laisse ses aspirations sociales. Pour moi, c'est son ambition qui le travaillait. Gilles voulait s'inscrire dans la lignée des meilleurs guitaristes de rock. Et, là, on lui offrait une carrière sur un plateau, on lui garantissait de jouer devant des foules. Et pour cause, l'État se chargeait de tout organiser. La gloire lui était acquise.

– Il était donc devenu un apparatchik du rock.

– Eh oui, c'est une partie de son problème. Sa marge de manœuvre était étroite. Quand il a débarqué en RDA avec son groupe en 1983, le ministère de la Culture a procédé à quelques aménagements non négociables. Le nom d'abord. *Exit* les Rovers, place avec beaucoup d'imagination aux New Rovers. Le batteur a refusé de s'expatrier et a quitté la formation.

– Je l'ai rencontré hier soir, un type pas commode...

– Il a été remplacé par un exécutant local. On leur a donné aussi une chanteuse allemande qui chantait en anglais pour plus de crédibilité.

– Birgit, son grand amour...

– C'est ce qu'on m'a dit mais je n'en sais pas plus. J'ai suivi son parcours de loin, les communications n'étaient pas parfaites entre les deux blocs. Ça a plutôt bien marché, énormément de concerts, plusieurs disques, largement diffusés à l'Est, introuvables ici. Puis Gilles est rentré, peu avant l'effondrement du régime.

– Vous l'avez revu à son retour ?

– Oui, il était ébranlé, comme dégoûté par son expérience. Le côté caserne de ce socialisme, peut-être. J'ai soupçonné des histoires pas nettes dont je n'ai jamais eu le fin mot. Logique, dans ce pays, tout était en clair-obscur. Ou gris muraille, dans la meilleure des hypothèses. Son incursion en territoire ennemi lui a d'ailleurs valu un épisode désagréable.

– Dans quel sens ?

– Quelques semaines après être rentré, Gilles a été arrêté par la Sûreté de l'État. Son bassiste, revenu avec lui de RDA, l'a accusé d'être un agent de la Stasi. Je vous rassure, l'affaire n'est pas allée loin. Le bassiste était incohérent et manquait de crédibilité. De plus, les preuves brillaient par leur absence. Gilles a été relâché au bout de deux mois.

Antoine est abasourdi. La veille au soir, il redoutait que son enquête lui révèle un Gilles pédopornographe ou grossiste en substances prohibées... Le découvrir en flicard potentiel d'une dictature infâme est encore moins réjouissant.

– Vous y avez cru, vous ?

– Ces allégations étaient ridicules. Gilles était un artiste, pas un espion. Bien sûr, les compromissions avec le régime étaient réelles. Je l'ai dit, c'était un pacte avec le diable.

– Vous avez essayé de relancer sa carrière à sa sortie de prison ?

– J'avais des pistes. Mais sans résultat. Il était très amer et refusait obstinément de continuer à gagner sa vie avec sa guitare.

– Mais pourquoi ?

– Les raisons précises, je les ignore. Au fond, Gilles était au bout du

rouleau. Son pacte lui a rapporté gros dans un premier temps. Puis le diable lui a présenté l'addition.

– La facture a été plus salée qu'il ne l'appréhendait...

– Ça me fait drôle de revenir sur ce passé. Je n'y pense pas souvent. Je n'ai rien conservé de l'époque. Juste cet enregistrement. Écoutez.

Et Sonck remonte le son. Gilles se déchaîne, un solo exécuté à toute allure, impeccablement harmonieux, long, donnant l'impression de ne jamais devoir cesser avant de se diriger vers un épilogue, un point d'orgue, quelques notes aiguës, les plus proches possible des micros. Puis un silence très bref mais d'une densité bouleversante. Ensuite, les riffs repartent.

– Voilà le genre de musique qu'ils jouaient.

Antoine profite d'une pause bienvenue après ce flot de paroles pour demander à Sonck s'il se souvient de l'identité des membres du groupe. Ce dernier sort de sa poche une vieille feuille de répétition tapée à la machine.

– En prévision de notre rencontre, j'ai retrouvé ceci, une session de 1981. Gilles, donc, *lead guitar*, guitare rythmique, *leading vocals*. Votre ami ne chantait pas si mal mais mes collègues est-allemands ont été bien avisés de confier ce rôle à quelqu'un d'autre. Le bassiste et délateur, Jean-Baptiste Vermeulen. Le batteur, vous l'avez vu. Et le claviériste, Peter Dries, un Flamand. Lui est excellent, un musicien de studio précieux, je l'ai enregistré régulièrement. Il bosse à Nashville depuis quelques années.

– Vous avez les coordonnées de ces gens ?

– Les Allemands, non. Dries, oui, bien sûr, mais il est aux États-Unis. Vermeulen, je l'ai croisé à un concert en 2007 ou 2008. Le bougre avait l'air de traverser une mauvaise passe. Pour lui, la musique, c'était du passé. Dans le milieu, balancer un confrère, ça vous ferme toutes les portes. Enfin, j'avais tout de même noté son adresse. La voilà. Moi, j'y retourne, mes musicos ont besoin d'être secoués.

Sur le trottoir, Antoine s'arrête un instant avant de remonter sur sa moto. Gilles, cet arrivisme au service d'un communisme d'État, ce soupçon de complicité avec une police politique criminelle, il ne l'imaginait pas comme ça... Puis la révélation le frappe : il s'est prostitué. Il a pour le moins prostitué son talent. Antoine se souvient de la difficulté qu'avait éprouvée Sonia en larguant son métier. Avec ce fardeau de la culpabilité, cette image de soi désastreuse qu'elle devait endurer. Et la recherche d'une rédemption comme porte de sortie. Sonia en panseuse des plaies de l'âme des victimes de guerre.

Gilles ouvrier parmi les ouvriers ?

La BMW dévale une ruelle parallèle au boulevard du Jardin-Botanique pour s'enfoncer dans cette partie de Saint-Josse qui bute contre la gare du Nord. Calé en deuxième vitesse, Antoine a tout d'un coup l'impression de retrouver le vieux quartier de Sonia. Dans la rue du bassiste de Gilles, bordée de tout son long par un mur aveugle, l'alignement de vitrines, signalées par leurs néons criards, est entrecoupé de sex-shops et de cafés, répartis à parts égales entre les repaires de proxénètes et les refuges où se presse une humanité alcoolisée. Si, dans son souvenir, le bar de son grand-père, situé de l'autre côté des voies ferrées, ne suait pas vraiment le bonheur, l'assouvissement de plaisirs coupables s'accompagnait d'une effervescence allègre, presque joyeuse. Ici, les dérèglements libidineux trouvent un exutoire maussade. Les filles, toutes ressortissantes d'anciennes républiques soviétiques, ont été sélectionnées pour leur plastique glacée d'actrices de porno et balancées sur le marché sans avoir jamais rien demandé à personne. L'ultime lieu de Bruxelles où le sexe s'offre à l'étalage prospère comme une ivraie vénéneuse dans l'un de ses quartiers les plus déshérités.

La circulation est dense. Même en matinée, les assoiffés de chair et d'alcool envahissent les rues, gorgeant leurs yeux d'une orgie de poitrines, de croupes et de jambes, toutes dénudées avec la grâce appliquée qu'y mettraient des poupées de cire. Antoine repère l'immeuble du musicien, coincé entre deux officines vouées aux accouplements express. La fenêtre de la première est occultée par un rideau. Dans l'autre, une naïade en bikini fluo lui adresse des signes insistants, mimant en quelques secondes un éventail complet de pratiques érotiques parmi les plus soufflantes. La porte d'entrée bâille. Dans le hall, où se déversent les poubelles de la semaine, il déchiffre le nom de l'instrumentiste. Dernier étage. Les marches sont disjointes, un palier est consolidé par un étau de chantier. Tout en haut, dans le couloir du grenier mansardé, aucune étiquette ne permet d'identifier les locataires. Antoine frappe au hasard, une porte s'entrouvre.

– Jean-Baptiste Vermeulen ?

– Vous l'avez devant vous. C'est à quel sujet ?

– J'aimerais vous parler de Gilles, le guitariste de votre groupe. Il est mort récemment, vous êtes au courant ?

– Ah ! première nouvelle.

L'information ne semble pas émouvoir le petit homme dont les cheveux filasse retombent sur les épaules en mèches informes. Habillé sobrement, un pull pelucheux encore décent, un jean dont la trame apparaît aux genoux et des baskets grises, il amorce un mouvement de repli derrière le chambranle.

– Tout ça, c'est trop ancien. J'ai tourné la page depuis longtemps.

– Attendez, je voudrais simplement échanger deux ou trois mots avec vous. En sa mémoire.

– Mais vous êtes qui ?

– Un vieil ami. Je l'ai bien connu dans les années soixante-dix.

– Sacrifier au culte de l'amitié, ça ne vous mènera nulle part.

– Je ne vous dérangerai pas plus de cinq minutes.

Vermeulen se tait pendant quelques secondes.

– Évoquer son souvenir avec vous... Si ça vous chante... Bah ! c'est sans doute le moins que je puisse faire pour lui. Entrez.

L'appartement est composé d'une seule pièce, avec un coin cuisine et, dans le fond, un rideau qui doit dissimuler un lit. Une assiette et des couverts traînent dans l'évier. Très peu de meubles en raison de l'exiguïté des lieux, une petite table et trois chaises récupérées chez un brocanteur. Le vrombissement infernal du frigo rappelle à Antoine celui de son lave-vaisselle.

– Gilles est mort quand ?

– Il y a huit jours.

Antoine lui explique Forgibel, la version officielle du cambriolage, son pressentiment que la fatalité n'est pas responsable de son décès.

– Alors, il bossait à la chaîne ? Le grand guitariste était tombé très bas... Sérieusement, vous croyez qu'il était visé, lui, en personne ?

– Une intuition, c'est tout. Ce n'est pas la seule mort violente autour de cette boîte. Le chef de l'usine a lui aussi été assassiné.

– Gilles aurait été victime du même type ?

– C'est une éventualité.

Vermeulen réfléchit, toujours sans paraître affecté outre mesure par cette disparition brutale.

– Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

– Un épisode de sa vie me semble nébuleux. Son séjour de l'autre côté du rideau de fer. Vous y étiez, non ?

– Vous connaissez un peu l'histoire ?

– J'ai rencontré Sonck, votre producteur de l'époque. Votre copain batteur aussi, Vince.

Le bassiste s'assied et se tasse sur sa chaise.

– Je déteste me replonger dans ces années-là. Pour moi, l'Allemagne de l'Est, c'est loin. Un passé enterré.

Antoine évite de bousculer son interlocuteur. Il regarde par la fenêtre les voitures rouler au pas et s'arrêter parfois devant les vitrines. Un train circule à la hauteur de ses yeux, sur une voie surélevée, celle-là même dont le soubassement forme ce mur aveugle qui bouche l'horizon de la rue.

– Certaines vérités, on préférerait ne pas les connaître, reprend Vermeulen.

– Laissez-moi en juger.

Son hôte pousse un soupir bruyant.

– Un topo rapide et après, vous me foutez la paix.

– Merci.

– Remettez-vous d'abord dans le contexte du début des années quatre-vingt. Les retombées de la secousse du punk, la *new wave*, MTV...

– Sonck m'a expliqué.

– Si vous savez tout...

– Non, non, continuez.

– Bon, pas besoin de vous faire un dessin, avec notre blues-rock, nous étions dans un cul-de-sac. Alors, quand Gilles s'est radiné avec la proposition des Allemands de l'Est, on s'est tout de suite vus en haut de l'affiche. Sauf notre batteur. Vince avait renflé le piège et avait claqué la porte. Franchement, j'aurais dû l'imiter ! Enfin, au départ, on n'a pas été déçus, on a été accueillis comme des divas. On a répété pendant des semaines avec une chanteuse et un batteur allemands. Et on s'est lancés dans l'arène.

– La mayonnaise a pris ?

– À vrai dire, les dés étaient pipés. Les concerts étaient arrangés par les sections culturelles locales du parti. Les apparatchiks voulaient lutter contre l'influence du rock capitaliste et toutes ces conneries. De notre côté, nous n'étions pas dupes. Le claviériste et moi, surtout. Gilles ne voyait pas le mal. D'ailleurs, il s'était engagé aussi par conviction politique. Ça a l'air ballot aujourd'hui, mais votre ami y croyait au paradis des ouvriers et des paysans. Nous, faut avouer, on s'en foutait...

– Vous n'aviez aucun scrupule à servir la soupe à une dictature ?

– Une dictature... Je ne vous donne pas tort, le régime était infâme. Mais accordez-nous l'excuse de l'âge. Et puis le système avait ses avantages. Nous sommes devenus des vedettes en peu de temps. Les flashes, les autographes, les émissions de télé, les *kids* en délire, les filles... Nous jouions notre musique devant des dizaines de milliers de personnes, nous étions reconnus pour elle, admirés, adulés...

À cause d'un rai de soleil s'insinuant tout à coup par un interstice entre les nuages, la tignasse du musicien s'entoure d'un halo. Comme un spot sur la scène de sa jeunesse qui lui rendrait un peu de sa

superbe passée.

– Je ne suis pas là pour vous juger, dit Antoine. Seul Gilles m'intéresse. Vous étiez donc des stars...

– Des stars, si on veut... La lune de miel n'a pas duré. Vers 1987-1988, les choses ont merdé à cause de Gorbatchev. La contestation montait dans le pays. La vieille garde s'accrochait à ses privilèges, la répression s'est durcie. Au printemps 1989, notre entourage a été visé par une rafle. Des fans, des *roadies* sont tombés dans les filets de la Stasi. Personne n'en parlait. La peur des mouchards nous paralysait tous.

– Drôle d'ambiance au paradis socialiste.

Perdu dans ses souvenirs, Vermeulen semble ne pas avoir entendu.

– J'ai fini par décider de jeter l'éponge. Comme le claviériste, d'ailleurs. Notre musique, j'en avais vraiment marre, on rabâchait toujours les mêmes morceaux. Cet été-là, le dernier de l'Europe soviétique, on tournait dans les pays frères. Le climat s'est sérieusement dégradé. On a commencé à avoir vraiment la trouille quand un de nos techniciens est mort en prison. Un ami. Günther, je me le rappelle bien. Pour nous, il était urgent de mettre le cap à l'ouest.

– Vous avez eu du mal à franchir la frontière ?

– Le rideau de fer se déchirait déjà par pans entiers. En juillet, nous nous produisions en Hongrie. Le claviériste et moi, nous nous sommes réfugiés à l'ambassade d'Autriche à Budapest, comme des centaines d'Allemands de l'Est. Grâce à notre passeport belge, nous avons été évacués rapidement. Gilles nous a rejoints plus tard.

Antoine profite de l'ouverture.

– C'est à ce moment-là que vous l'avez dénoncé à la Sûreté de l'État ?

– Ah, vous êtes au courant ?

Vermeulen se lève et ouvre son frigo. Ses mains tremblent, il doit s'y reprendre à deux fois avant d'en extraire un cubi de vin blanc, d'apparence médiocre.

– Bordel ! repenser à tout ça, ça me fout en l'air. Je vous en verse ?

Antoine accepte un verre et fait la grimace en trempant ses lèvres dans le liquide presque transparent.

– Pourquoi avez-vous déposé cette plainte contre lui ? Vous aviez des preuves ?

Le bassiste avale son pinard d'un trait et se ressert.

– Pour être franc, pas vraiment. Malgré tout, des coïncidences m'avaient mis la puce à l'oreille. Appelez ça une intime conviction, si vous voulez.

– Mais fondée sur quoi ?

– Je ne me souviens plus des détails. En gros, les gestapistes locaux étaient trop bien renseignés. Les arrestations visaient précisément nos proches les plus remontés. Vous savez, tout le monde prenait beaucoup de précautions, on ne se lâchait qu'en tout petit comité. Pourtant, les rafles étaient de plus en plus ciblées. Nous comptons une taupe parmi nous, c'était certain. Et Gilles occupait la position idéale pour tuyauter les flicards. J'ignore si les mecs de la Sûreté belge ont bâclé leur enquête mais, après quelques semaines, ils l'ont relâché. J'ai donc dû me gourer quelque part...

Vermeulen contemple obstinément le fond de son verre, déjà vide. Peut-être est-il en train d'inventorier ces coïncidences troublantes. Ou rumine-t-il ses désillusions. Désillusions qui entrent soudainement en résonance avec celles d'Antoine. Pendant un bref instant, dans le viseur de son fusil nocturne, apparaît le visage de son ami, une machette à la main, une casquette marquée de l'étoile rouge sur la tête. Une nouvelle fois, il préfère se rappeler le musicien magique, l'ange de la guitare, au lieu de s'abîmer dans ses turpitudes, réelles ou supposées. La musique, toujours se raccrocher à la musique.

– Après cette histoire, vous avez continué à jouer ?

– Pour moi, c'était terminé. Rideau !

– Gilles aussi avait tiré un trait sur la scène. On peut y voir comme une communauté de destin entre vous.

– Communauté de destin... Vous avez de ces mots... Je n'ai rien de commun avec lui. Ni ses rêves de gloire ni ses états d'âme. Moi, si j'ai arrêté, c'est à cause d'une blessure en RDA, une vilaine fracture de la main... Je n'ai jamais récupéré toute ma souplesse. Pour la basse, c'est mortel.

– Que s'est-il passé ? demande Antoine.

Vermeulen agite machinalement sa main droite, dont les doigts demeurent pliés dans une crispation involontaire.

– Nous avons été coincés dans une échauffourée après un concert. La milice s'était décidée à réprimer un début de manif. J'ai chuté dans une bousculade quand nous avons évacué la salle. Les flics chargeaient, j'ai reçu une saloperie de coup de matraque.

– Mais, aujourd'hui, vous vivez de quoi ?

– Je bricole à droite à gauche, des boulots temporaires, des sauts de carpe. Et tout ce que j'attrape, ce sont des mouches !

– Je suis navré, les choses ont mal tourné pour vous aussi.

– Remballez votre pitié. De toute façon, cette histoire devait se barrer en couilles.

– Ça, pour Gilles, elle a viré à la catastrophe, c'est sûr.

– Peut-être qu'il ne l'a pas volé après tout.

Antoine s'abstient de relever cette remarque susceptible d'ébranler

un peu plus le souvenir de son ami. Il préfère aborder un dernier sujet.

– Et cette chanteuse dont Gilles était tombé raide dingue ?

– Ça ne m'intéresse pas de vous en parler, répond Vermeulen, dont les cheveux se hérissent en épis coléreux.

– Vous pouvez tout de même m'expliquer ce qu'elle est devenue.

– Je l'ignore et, franchement, je m'en balance. En 1989, quand Gilles nous a retrouvés en Belgique, il était seul. Birgit n'avait pas voulu s'exiler. Depuis, je n'ai aucune nouvelle. Et je n'ai pas cherché à en avoir.

Antoine a un pincement au cœur en pensant à Gilles privé de son amante, obligé de l'abandonner dans les griffes de l'État est-allemand, de revenir en Belgique, rêves amoureux fracassés, ambitions musicales brisées. Avec tout à recommencer.

– Pauvre Gilles, soupire-t-il.

Vermeulen le regarde.

– Ouais, nous étions une belle bande de connards ! Des propagandistes cocos, des mouchards... Quelle merde ! Allez, cette fois-ci, j'en ai marre. Cassez-vous !

Le musicien déchu se lève et ouvre la porte de son gourbi sur la cage d'escalier nauséabonde. Dans la rue, sous l'œil aguicheur d'une demoiselle en tenue légère, Antoine est pris d'un doute. Et si, en 1989, Vermeulen n'avait pas eu fondamentalement tort dans ses accusations ? Inconcevable d'imaginer Gilles en officier de renseignement appointé par le ministère de la Sécurité d'État, avec carte estampillée de la gerbe de blé, du marteau et du compas. Mais une complicité passive ? Les paroles de Dutoit, qui évoquait son engagement aux côtés de la classe ouvrière, sa volonté de souffrir parmi les prolétaires, lui reviennent en mémoire. Il songe encore à son désamour de la musique, à son suicide artistique. À défaut d'expliquer sa mort, son séjour en RDA recèle certainement la vraie motivation de la rédemption à laquelle Gilles semblait aspirer. Antoine n'a pas envie d'explorer cette hypothèse troublante. En tout cas, pas dans cet environnement où les seuls sentiments non monétarisés se réduisent strictement aux douleurs les plus secrètes.

Quand Gil n'en pouvait plus d'essayer de comprendre ce qui avait dérapé dans son parcours, quand il ressassait ses lâchetés meurtrières alimentées par l'aveuglement amoureux, qu'il rêvait à la possibilité de revenir en arrière, de casser cette succession de choix qui l'avaient mené dans ce cul-de-sac, c'est-à-dire devant le panneau de commande de ses fours et non sur une scène, ses doigts sur le manche d'une guitare, alors, dans ces moments-là, des moments teintés d'un douloureux vague à l'âme, il se voyait passer clandestin d'un taxi roulant à pleins gaz dans les ténèbres londoniennes.

Une main sur le volant, la pédale d'accélérateur enfoncée à fond, le conducteur fume des Navy Cut à la chaîne. Mick Taylor s'en fout, lui qui tire sur des Craven A sans filtre. Le front appuyé contre le carreau, le plus jeune membre des Rolling Stones regarde distraitement les quartiers qui filent sous son nez. Hyde Park sur sa droite. Belgravia. Knightsbridge. Puis l'Austin longe le palais de Buckingham et se dirige vers la Tamise. À part d'autres taxis et un bus à impériale rentrant au dépôt, personne ne traîne dans ces avenues en cette nuit du 4 décembre 1974. La vitre de la voiture est glacée. Gil en tremblait, sentant le froid s'insinuer à l'arrière du véhicule malgré les bouffées d'air tiédasse envoyées par les bouches d'aération. Pour se réchauffer, pour calmer son angoisse, Taylor fume beaucoup depuis la fin du concert d'Eric Clapton à l'Hammersmith Odeon. Sacré concert. Encore un que Gil aurait voulu ne pas avoir raté. Raté. Le problème de cette séquence, c'était justement qu'elle suait l'échec, la valdingue droit dans le mur, la dégringolade terminale.

En ce mois de décembre 1974, la crème du rock britannique s'est déplacée à Hammersmith pour applaudir le meilleur des leurs. Les Stones au grand complet. Quelques-uns des Who, dont Pete Townshend. Jack Bruce et Ginger Baker, les vétérans de Cream. John Mayall rôde devant les planches, à deux pas des frères Gibb des Bee Gees. On devine de loin David Bowie au milieu d'une petite troupe d'êtres androgynes, mi-mondains d'avant-garde, mi-voyous warholiens. Hors Mayall, la moyenne d'âge n'atteint pas la trentaine. Sur la scène, à peine rétabli d'une longue déprime, Clapton n'est pas vraiment au mieux de sa forme. Mais sa musique est claire, nette,

tranchante. Un jeu grisant, dont la rapidité et la technicité n'entravent pas l'émotion. Au bout de deux heures, il jette l'éponge, épuisé d'avoir tiré l'ultime note de ses doigts endoloris. Au fond de son taxi, Taylor n'en doute pas. *God is back*¹⁷. Et ça fait plaisir.

Un plaisir qui se teinte d'une pointe de jalousie. D'envie plutôt, décréait Gil. D'envie à l'égard d'un artiste qui, lui, compose en toute liberté, joue sa musique, réalise ses disques, dirige son groupe. À cette admiration envieuse s'ajoute sûrement une dose de nostalgie, celle des Bluesbreakers, une époque où Mayall lui laissait une large latitude de création. Or, depuis quelques années, le guitariste des Stones se sent condamné à lacer et relacer les mêmes accords, *Street Fighting Man*, *Sympathy for the Devil*, *Midnight Rambler*. Sans marge de manœuvre. Les Rolling Stones ne sont pas une formation expérimentale. Pas d'incursion autorisée vers le jazz-rock. Pas d'impros interminables même si, sur scène, les morceaux ne sont pas expédiés en trois minutes et trente secondes. Il y a toujours eu une limite, se disait Gil. Oh, Jagger n'a jamais rien reproché à son instrumentiste. Au contraire, le chanteur apprécie son apport technique, ses idées dans les phrasés, les variations de rythme quand Taylor s'affranchit du duo infernal constitué par Charlie Watts et Bill Wyman, avec leur batterie et leur basse qui tracent un corridor inexorable, aux murailles solidement dressées pour canaliser l'énergie du groupe. Mick s'efforce sans cesse de s'en échapper. Et, dans ses tentatives d'évasion les plus inspirées, il figole des solos échevelés qui viennent coiffer la musique des autres pour les tirer vers des hauteurs insoupçonnées, vers l'état de grâce. C'est ce qu'aimait Gil. C'est ce qu'aime Jagger.

Les lumières de l'Hammersmith Odeon se rallument et la foule s'écoule lentement, à regret, vers la rue. Avant d'emprunter la sortie des artistes, Taylor essaie d'atteindre la loge de Clapton pour le saluer. Mais un essaim de fans obstrue le couloir, rendant toute progression impossible. Même pour un membre des Stones. Dehors, une rangée de taxis et de limousines attendent les invités au cocktail d'après-concert. Il monte dans une Bentley crème, vite rejoint par Charlie Watts. Gil avait du mal à se figurer la conversation entre les deux hommes. Le flegmatique métronome des Stones marmonnerait peut-être une réflexion admirative à l'égard du héros de la soirée. Et Mick s'étonnerait de cette marque d'enthousiasme de la part du batteur ordinairement mutique. Ils n'échangeraient certainement pas d'autres mots pendant le trajet jusqu'à Mayfair, vautrés sur les coussins moelleux.

La voiture rallie les environs de Grosvenor Square pour s'arrêter devant l'hôtel particulier de Robert Stigwood, l'organisateur de la réception donnée en l'honneur du come-back de Clapton. Cet ancien

manager de Cream est devenu millionnaire en produisant des films, des pièces de théâtre et des groupes de musique. Comme les Bee Gees, sa dernière trouvaille. Gil imaginait alors une ultime parole de Charlie Watts au moment de descendre sur le trottoir :

– Ce soir, pas de conneries, mon pote !

Pressé par la foule, Mick entre maintenant dans la maison sans devoir signaler son nom au couple de gardiens chargés de préserver l'exclusivité de la soirée. Petit avantage de la notoriété auquel il ne fait même plus attention. L'intérieur, reconstitué par Gil grâce au vague souvenir d'une visite chez des amis londoniens, est opulent. Parquet impeccable mêlant plusieurs essences de bois, meubles précieux, d'une facture victorienne un peu lourde, papier peint aux couleurs vives signé Laura Ashley, une flambée dans une cheminée massive en marbre crème. Pas trace dans la décoration des élucubrations de la mode des *seventies*. Sauf dans l'accoutrement des invités. Taylor est encore le plus sage, avec son pantalon en velours violet aux pattes d'éléphant et une chemise en soie verte unie. Ses longs cheveux blonds forment une couronne, lui donnant une stature christique fort en vogue. Mais, dans l'assistance, les délires vestimentaires sont autrement impressionnants. Tenues d'inspiration indienne, liquettes en batik, tresses de macramé dans les tignasses, y compris chez certains hommes, bottes mexicaines, tuniques brodées de fil d'or, vestes à brandebourgs : les convives arborent la collection intégrale de Carnaby Street.

Peu à l'aise en société, Mick se raccroche à Ron Wood, avec sa crinière de footballeur cockney concoctée par un coiffeur dont l'horizon doit se limiter aux pages sportives du *Sun*. Les deux guitaristes parlent boutique pendant deux minutes, l'occasion pour Ron de confier sa lassitude de Rod Stewart et de son groupe, les Faces. Puis la conversation glisse vers le ballon rond, les bagnoles et les filles. Taylor finit par se décoller du buffet pour partir en quête de Jagger. Gil prenait son temps pour imaginer l'irréremédiable. Il serre d'abord des mains à droite et à gauche, puis se fraie un chemin parmi les invités distribués dans toute la demeure. Nouvelle pause au moment où il s'apprête à monter l'escalier : un brouhaha s'élève, signalant l'apparition de Clapton. En passant pour rejoindre le salon, Eric lui adresse un sourire chaleureux. La star s'approche pour lui donner une accolade puis s'éclipse, happée par ses admirateurs. Cette étreinte, ce soir-là précisément, Gil voulait l'appréhender comme un encouragement. Mick la considère peut-être ainsi.

Au bout d'une demi-heure de pérégrination, Gil le voyait arriver devant Jagger, confortablement assis sur un canapé à l'étage. Un verre en main, le leader des Stones devise avec un cadre d'une maison de disques, le cigare au bec. Pressé d'échapper au raseur, Jagger se lève

et embrasse son guitariste. Le cœur battant, Gil savait le moment venu de tout lâcher, de sauter à l'eau. Ce à quoi se résout Mick Taylor. Et sans pouvoir s'arrêter, sans s'interrompre de peur de perdre sa détermination, en bafouillant un peu, il vide son sac. Cinq ans depuis son entrée dans le groupe, l'impression de tourner en rond, la meilleure expérience de sa vie mais il veut y mettre un terme, l'envie de jouer une autre musique est devenue irrésistible. Et voilà, pour lui, l'aventure des Stones est close. À ce stade, Gil en avait les genoux qui tremblaient, impossible de se passer cette scène dans ses occupations quotidiennes, il devait s'asseoir et fermer les yeux. Et toujours cette question : pourquoi ce choix brutal ? Pourquoi avait-il pris, lui aussi, une décision qui devait l'engager si loin dans le renoncement de ses idéaux, musicaux et politiques ? Au point de les trahir. Sacrifiés par passion pour une femme. Par amour du rock.

Dans la résidence du magnat du show biz, Jagger écoute le musicien avec gravité, sans le couper.

– OK, pas de problème, se contente-t-il de dire.

Les deux hommes s'observent. Gil voit dans le regard de Jagger la conviction que son groupe va se remettre de ce départ, il réfléchit déjà aux conséquences de cette séparation soudaine. Aucun signe d'irritation, pas de colère, pas de mépris non plus. Élégant jusqu'au bout des ongles.

– Pour les détails, on s'arrangera plus tard.

Taylor le remercie et s'esquive comme un voleur. Sans avoir salué personne, il monte dans un taxi. Celui qui le conduit présentement de l'autre côté de la Tamise, vers le parc de Kensington, avec son passager clandestin. Gil avait cru le lire quelque part : Mick aime le panorama de Londres à cet endroit. À moins qu'il n'eût décalqué sur lui sa propre attirance pour ce lieu, légèrement surélevé, dévoilant les méandres du fleuve, les taches des espaces verts, l'alignement monumental de Westminster, le pont de Londres sur la droite, et, dans le lointain, les vieux docks avec leurs hangars de briques rouges où affluaient toutes les richesses des Indes. De cet emplacement, Gil ne parvenait jamais à apercevoir la ville d'enfance de son héros, Hatfield, beaucoup plus au nord. Mais ce Londres qui s'offrait à ses yeux lui plaisait. Comme à Mick qui, de temps en temps, quand ses tourments lui serrent le ventre, viendrait ici, dans ce parc, et contemplerait la nuit londonienne. En général, il y trouverait l'apaisement. Mais pas ce soir. En aucun cas.

Mick a des remords de déserteur la bande de Jagger, compagnons de galère pendant cinq ans, jour et nuit à certaines périodes. Le dernier disque enregistré avec eux, *It's Only Rock'n'Roll*, est sorti deux mois plus tôt. À cet égard, sa part du contrat est remplie. Sa contribution a

d'ailleurs de quoi le satisfaire, notamment le solo de *Time Waits for No One*, pas si mal. *Arrête*, lui criait Gil, *ce solo est foutrement génial !* Donc, Mick a respecté ses engagements. À un détail près : il les laisse en rade à la veille d'une tournée aux États-Unis. *Merde*, râlait Gil, *qu'ils aillent se faire foutre !* À commencer par les invités de Stigwood. Tant pis pour la fureur de Keith. Tant pis si on met sa décision sur le compte de sa frustration d'auteur. Jagger et Richards lui ont concédé la signature d'un morceau sur les quatre albums auxquels il a étroitement collaboré. Un seul ! Pourtant, son intervention a été déterminante sur quantité de chansons, la musique de quelques-unes est même de lui et de lui uniquement, ou presque. Mais ce reproche ne paraissait pas totalement justifié aux yeux de Gil. Après tout, ni Wyman ni Watts ne sont crédités, ou alors aussi rarement que lui. Le groupe, c'est Jagger et Richards. Ne pas le comprendre, c'est ne rien comprendre aux Stones.

Et si, ce soir, Taylor s'était engagé sans retour possible sur la voie de la rédemption ? *Rédemption*, s'étonnait Gil. Pourquoi ce mot ? Jouer avec les Stones, serait-ce l'expression d'une dépravation ? Les considère-t-il comme l'incarnation du diable, *Mister D.* comme le chante Jagger ? Est-il dégoûté, usé par la vie menée depuis quelques années, avec cet abus de stupéfiants, d'alcool, de sexe qui englobe l'entourage du groupe ? *Rédemption...* Dans son cas à lui, où se trouve sa rédemption ? Devant son four ? Dans les vapeurs métalliques de la forge ?

Si rédemption il y a, se disait Gil, pour Mick Taylor, elle devait venir de la musique. Sur la banquette de son taxi, lui le sait. Il sait que seule sa Gibson réussira à absorber le trop-plein d'énervement et d'angoisse de cette nuit. Il sent la dureté des cordes en acier, le galbe du manche, l'énergie électrique qui transforme la course de sa main en sons d'une beauté renversante. Impatients, ses doigts reproduisent déjà dans le vide les accords et le solo d'un morceau qui lui trotte dans la tête depuis plusieurs jours. Son morceau. Sa musique. Sa nouvelle vie. Ce dont Gil avait rêvé en prenant lui aussi, à une époque, une décision radicale, celle de partir de l'autre côté du rideau de fer. Ce en quoi il avait échoué misérablement, l'abîme s'étant ouvert sous ses pieds. En définitive, la musique ne lui aura été d'aucun secours dans sa propre quête de rédemption. Elle se sera révélée la cause même de sa trahison.

Antoine ne parvient pas à s'arracher à la vue offerte par le centre de recherche de l'université libre de Bruxelles, perché près de la gare du Nord. Douzième étage. Une vitre du sol au plafond. À l'aplomb exact de la rue de la Bienfaisance, l'endroit précis où se dressait l'*Alexandrie*. De nouveau, malgré un examen attentif, aux premières loges cette fois-ci, il ne retrouve rien du vieux quartier familial dans ces rues tracées au cordeau, dans cet îlot d'appartements écrasés par les tours avoisinantes. Lors de la grande opération de reconstruction des années quatre-vingt-dix, un urbaniste a cru bon d'entasser dans ce quadrilatère des bâtiments uniformes, lugubres en dépit des façades pimpantes et des rambardes des balcons en inox brillant. L'image d'une Sonia en lingerie fluo derrière sa vitrine, arrosée par des néons généreusement criards, s'insinue en fraude dans cette parade déshumanisée de verre et de béton. Yves Demeulemeester doit le tirer par le bras pour l'extraire de sa contemplation, car le scientifique chargé d'encadrer les travaux de Gustave Bertillon s'avance pour les accueillir.

Jeune, pas plus de trente-cinq ans, le professeur José Vargas est trapu, musclé à l'excès. Les cheveux coupés au ras du crâne, il soigne son apparence, ongles manucurés, menton rasé de près, et dans son sillage flotte l'odeur d'une eau de toilette coûteuse. Ses vêtements, veston et pantalon gris, chemise rose, sortent tout droit du pressing. En leur tendant la main, l'universitaire affiche un air peiné, avec une lueur d'émotion dans le regard.

– Je suis profondément choqué par la disparition de Gustave, dit-il. Un drame épouvantable. Notre industrie aura du mal à s'en relever. Mais avant tout, sachez-le, j'ai perdu un ami. C'est à ce titre que j'ai tenu à vous recevoir séance tenante.

Lit mis à part, son bureau ressemble à la chambre d'un hôtel international. Moquette au sol, murs peints dans une couleur tabac assez laide jusqu'à un mètre de hauteur, puis entièrement blancs, plafond inclus. Les titres de gloire de Vargas sont énumérés avec ostentation dans un cadre en acajou : ingénieur civil, docteur en chimie et science des matériaux, PhD en métallurgie de Berkeley. Trois ordinateurs s'égarent dans un amoncellement de papiers, de dossiers, de livres, de tirages d'imprimante, de bouts de métal posés

au hasard. La pièce n'a pas la propreté méticuleuse de son occupant.

– Dites-moi, Forgibel vous intéresse ?

– Absolument, répond Yves. Nous préparons une série sur les PME locales, nous avons appris son existence un peu par hasard.

– Votre curiosité est justifiée, croyez-moi. Cette entreprise revêt une importance toute particulière.

– Elle ne me paraît pourtant pas au mieux de sa forme, intervient Antoine.

Le scientifique est agacé d'avoir été coupé dans son élan.

– Forgibel traverse des difficultés passagères, je vous l'accorde. Mais, grâce à la découverte de Gustave, nous allons constituer sur son axe un pôle d'innovation pour attirer de nombreuses sociétés spécialisées dans le travail du métal. Des équipementiers automobiles, des sous-traitants, des constructeurs aéronautiques, et j'en passe. Les services du gouvernement régional ont fait leurs calculs, des milliers d'emplois pourraient être créés à Bruxelles et dans sa périphérie.

– Tout ça grâce à Bertillon ?

– Oui, vous connaissez le principe de son invention ?

– Très mal.

– Laissez-moi vous expliquer. Depuis la nuit des temps, pour fabriquer une pièce en métal, on a trois solutions. Soit on prend un bloc d'acier, par exemple et, à l'aide de machines sophistiquées, on creuse, on fraise, on alèse, on détoure, on perce... Bref, on enlève de la matière comme un sculpteur le fait dans le marbre. La deuxième option, c'est la forge. On chauffe un morceau de métal pour l'amollir et on le frappe avec un pilon jusqu'à obtenir les dimensions désirées. Dans la troisième solution, on fond le métal et on le coule dans un moule.

– L'invention de Bertillon concerne cette dernière technique ?

– Pas du tout. Permettez-moi de continuer. La première méthode, l'usinage, est très performante. Les pièces sont d'une précision dimensionnelle excellente. Mais les plus complexes réclament de nombreuses opérations. Et chacune est coûteuse. De son côté, la forge s'applique à des objets de moins grande finesse mais réussit à fabriquer des éléments extrêmement robustes grâce aux transformations métallurgiques qui s'opèrent dans la matière. La fonderie est une technique économique, mais ses qualités mécaniques sont moindres. Et elle n'accepte que des pièces simples. Si la forme est trop complexe, le métal fondu ne parvient pas à entrer dans toutes les parties du moule. Sa viscosité l'en empêche.

– Mais enfin, où est le trait de génie de votre inventeur ? s'impatiente Antoine.

– J'y viens. Depuis une dizaine d'années, nous avons une quatrième possibilité, l'ajout de matière. L'application la plus connue, ce sont ces

imprimantes en trois dimensions qui se popularisent. Pour résumer, on dispose une couche de plastique, on la durcit avec une lampe à ultraviolets, par exemple, et on recommence pour façonner pas à pas l'objet désiré. Inutile de vous le préciser, le procédé est long et le résultat, fragile. Gustave, lui, s'est intéressé à une autre approche, beaucoup plus prometteuse : l'injection.

– Comment ça marche ? demande Yves, passionné par l'exposé de Vargas.

– On injecte un liquide de la consistance du lait dans un moule creux. Ce liquide est constitué d'un mélange de poudres métalliques, contenant du fer, du nickel, du chrome ou du molybdène, et on y ajoute un liant. L'injection peut être réalisée à chaud ou à froid selon les méthodes. Ensuite, on enlève le liant puis on densifie la pièce en la portant dans un four à mille trois cents degrés. La cuisson provoque un retrait de vingt pour cent environ. À ce moment-là, l'élément créé est devenu dur.

José Vargas s'arrête dans ses explications, son auditoire lui paraît largué. Il sort d'une mallette deux objets de dimension réduite, d'une longueur de dix centimètres.

– Voici une culasse de fusil de chasse, une pièce qui subit de fortes contraintes quand la cartouche est percutée. De plus, elle est mobile et son dessin est assez compliqué. Tenez.

Et le professeur leur tend une chose très légère, poreuse, d'une couleur sable.

– Ceci est le résultat du traitement initial. Le liquide a été injecté et on l'a cuit une première fois dans le moule. Je saute les étapes intermédiaires pour en arriver au produit fini.

Il donne alors aux deux journalistes un morceau de métal, froid au toucher, lourd, dur, qui a toutes les apparences de l'acier le plus résistant. Antoine est sidéré.

– On est passé de cette espèce de pierre ponce à ce machin en acier ? C'est magique !

– Aucune magie là-dedans. Les conditions de fabrication doivent être surveillées en permanence. Chaque paramètre a une influence sur la qualité finale, la température, la vitesse de refroidissement, etc. Quand tout fonctionne, l'acier obtenu est encore plus dense que celui des aciéries. Et voilà le meilleur : pour fabriquer cette culasse en partant d'un bloc de métal, soixante-dix opérations d'usinage sont nécessaires. Avec la méthode des poudres métalliques, quelques traitements suffisent.

Le scientifique jouit visiblement de l'effet produit par sa démonstration sur ses deux élèves.

– D'accord, les industriels peuvent économiser de l'argent grâce à

ces poudres. Mais est-ce le seul avantage ?

– Non, vous pouvez réaliser des formes alambiquées. En fait, le liquide est propulsé sous pression dans les moindres cavités du moule. Un peu comme si on injectait du plastique, vous savez, pour confectionner les innombrables objets de notre quotidien.

Antoine reprend la culasse en main et la soupèse. C'est de l'acier pur, pas de doute possible.

– Bon, mais où intervient Bertillon ?

– Cette technologie est affreusement délicate à mettre en œuvre. Elle ne s'applique donc pas aux grandes séries ni aux pièces trop lourdes. Gustave a résolu ces problèmes en travaillant sur le liant, ce polymère que l'on ajoute aux poudres métalliques. Jusqu'ici, on utilisait notamment de l'agar-agar, un composé organique dérivé de certaines algues. Il a découvert une molécule produite par le corail, incroyablement performante. Je ne vous en dis pas davantage, j'en suis empêché par un accord de confidentialité.

– Vous pensez que la trouvaille de Bertillon va révolutionner l'industrie du métal ? demande Yves.

– Absolument, c'est une percée majeure. Imaginez-vous, ce système permettra d'alimenter les usines automobiles, par exemple, en leur fournissant des millions de pièces d'excellente qualité, complexes, solides, précises, et à moindre coût. Vous le comprenez, les enjeux sont énormes.

Antoine doit s'avouer qu'il est impressionné par l'envergure des travaux du père de Diane. Cette invention, sans être nécessairement chimérique, lui paraissait s'apparenter à une utopie.

– *A priori*, les progrès sont réels. Quelle est la suite du programme ?

– Les études sont terminées, le procédé tiendra ses promesses, continue Vargas. Forgibel a déjà créé une filiale, Poudrométal, pour exploiter la découverte.

– Et Metal Invest, l'autre actionnaire de Poudrométal, quel est son rôle ? demande Yves.

– Oui, d'où vient cette société ? insiste Antoine.

– Il s'agit d'un groupe d'investisseurs grand-ducaux. C'est Sermeuze qui a réussi à les convaincre d'apporter les fonds dont nous avons besoin. À ce propos, les grandes manœuvres ne sont pas achevées. Les deux partenaires doivent encore procéder à une augmentation de capital dans Poudrométal. D'autres détails de financement restent à peaufiner, notamment avec le gouvernement bruxellois. Mais je vous le garantis, dans une dizaine de jours, l'opération sera conclue et les essais de pré-industrialisation pourront alors commencer.

Quelques minutes plus tard, au pied du building, Yves jubile.

– Ce projet est génial. En même temps, réfléchit-il, les sommes en jeu sont colossales. Un excellent mobile pour l'assassinat de Bertillon.

– Je n'y crois pas, lui répond Antoine. On ne coupe pas le cou de la poule aux œufs d'or. C'est tout de même lui, l'inventeur de cette technologie.

– Tu n'as pas tort, mais des éléments nous échappent peut-être encore.

– Moi, j'en tiens un, d'élément suspect : le Rwanda. Tu te souviens des machettes ? J'avais demandé à Dutoit de farfouiller dans les archives de sa boîte. Il m'a rappelé juste avant que tu ne m'invites à cette interview impromptue avec Vargas. Et il a découvert le pot aux roses. Tu sais qui a apporté le contrat ?

– Je t'écoute.

– Olivier Sermeuze, l'actuel patron. Au début des années quatre-vingt-dix, ce type avait une société d'import-export à Kigali, la Kigex. Tu vois, la forge devait donc connaître la destination réelle des machettes. On a affaire à une belle bande d'hypocrites. La clé, mon vieux, c'est le Rwanda, pas tes fumeuses poudres métalliques !

– Ne t'emballe pas, tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Au fond, ton info n'explique qu'une seule chose : comment le bonhomme est arrivé à la tête de l'entreprise. Une promotion pour services rendus... Pour le reste, je flaire la bonne odeur du fric plutôt que les relents d'un drame dont les cendres sont froides depuis longtemps.

Après avoir quitté Yves et le professeur Vargas, Antoine remonte à petite allure le boulevard du Jardin-Botanique, dont les voies sont encombrées par un trafic compact. Ce train de sénateur, entrecoupé de nombreux arrêts, même pour un deux-roues, lui donne le temps de réfléchir. Les recherches de Bertillon l'impressionnent. Comme l'ampleur des ambitions industrielles de Forgibel. Yves y détecte le mobile probable du meurtre de l'ingénieur. Pas de celui de Gilles dont la mort reste, à ses yeux de journaliste cartésien, le fruit d'un banal fait divers. Antoine est convaincu du contraire, convaincu aussi que cette histoire de poudres métalliques n'intervient pas nécessairement dans la disparition brutale de son ami. Avant tout, rien ne prouve que Gilles ait été informé de cette invention miraculeuse. Bertillon avait insisté sur le secret le plus complet dont étaient entourés les projets de l'entreprise. De plus, en quoi un ouvrier, même enquiquineur patenté, même syndicaliste trop curieux, pourrait-il gêner ces grandes manœuvres ? *Non*, songe-t-il en donnant un coup de guidon pour éviter une Vespa téméraire, *le drame rwandais correspond beaucoup mieux au genre de découvertes qu'un Gilles serait susceptible de faire*. Et cette piste est riche de révélations potentiellement dangereuses pour les complices du bain de sang de 1994. Au premier rang desquels la forge elle-même.

En accélérant, la voie s'étant enfin libérée, Antoine est empoigné par le souvenir de son premier rêve de la nuit dernière. Peu avant l'endormissement, le sniper était revenu le tourmenter, visions de plus en plus floues, ni lieu ni adversaire n'étaient identifiables clairement. Au milieu d'épidermes noirs, l'une des silhouettes présentes ressemblait fort à un Gilles en salopette d'ouvrier. Ses rêves imprégnés d'africanité acquerraient-ils des qualités prémonitoires ? Il est tenté de le croire en apercevant un Noir élancé déambuler devant son immeuble en compagnie de Diane.

– Grouille-toi ! lui dit-elle, le rouge aux joues, une lueur de fébrilité dans les yeux. On a rendez-vous avec Faustin, Chérubin va nous conduire.

Âgé d'à peine dix-huit ans, le Chérubin en question porte un ample sweat-shirt à capuche qui camoufle mal des muscles gonflés par un entraînement intensif, sur le tapis des salles de sport ou sur le

macadam des bagarres urbaines. Le visage grave, d'une sévérité propre à l'adolescent investi d'une mission dont les adultes sont incapables d'apprécier la portée, il agite nerveusement ses clés.

Antoine abandonne sa moto sur le trottoir et monte à l'arrière d'un pick-up Toyota double cabine, déglingué comme si son aire de transit habituelle s'étendait aux pistes africaines les plus défoncées. Le tout-terrain démarre en trombe et traverse le carrefour du boulevard du Jardin-Botanique en esquivant un tram de justesse, puis fonce dans la rue Royale.

– Mais pourquoi nous fixer ce rendez-vous toutes affaires cessantes ?

– Faustin vous expliquera, répond Chérubin, concentré sur sa conduite.

Diane mériterait d'être informée longuement des derniers développements – les incroyables poudres de son père et le rôle de Sermeuze dans la vente des machettes – mais la voiture dévale une artère pavée qui descend de la rue Royale vers le centre de la ville et pile à mi-chemin. Au pied de la Cité administrative, désertée une dizaine d'années plus tôt par les bureaucrates. L'ensemble de buildings remontant aux années soixante, sans châssis ni vitres, dépouillés jusqu'au béton, recouvre plusieurs hectares. Le trio s'avance entre ces squelettes minéraux et rejoint, à l'arrière, une vaste esplanade surplombant le cœur historique de Bruxelles. Noyées par une fine pluie obsédante, les tours de la cathédrale Sainte-Gudule se dressent sur leur gauche et, plus loin, on aperçoit la flèche de l'hôtel de ville de la Grand-Place. L'immense cour est quadrillée de chemins dallés. Dans les carrés délimités par ces allées, des espaces de terre accueillent une végétation revenue à l'état sauvage.

– Feu le jardin des fonctionnaires, explique Antoine à Diane.

– Je connais, ça a été dessiné dans l'esprit des *sixties*, avec des emprunts à l'architecture de Brasilia. Très graphique.

Chérubin abrège leur contemplation.

– Ne traînons pas, on nous attend.

Au bout de la place, deux silhouettes battent la semelle, abritées du crachin et des regards par une galerie qui court le long de l'un des immeubles. Les fers à béton ont été dénudés par endroits, donnant à la structure un aspect désolé au point de rendre illusoire tout espoir de reconstruction.

– Faustin, s'annonce le plus petit des deux quand Antoine et Diane arrivent à leur hauteur. Et voici Séraphin.

Le prénom vaguement méphistophélique du jeune homme s'accorde à son physique malingre, jusqu'à la barbichette taillée en bouc. Quant à ses deux compères, leurs noms angéliques détonnent

avec leur allure identiquement athlétique, baskets, sweat-shirt et jean, tenues d'apaches des cités prêts à en découdre pour défendre leur territoire ou protéger quelque sombre trafic. Antoine s'interroge sur la portée philanthropique de cette bande censée secourir des âmes en peine. Ces missionnaires de choc ne ressemblent pas à ceux qu'il a côtoyés en Palestine, des Nordiques, des protestants américains juvéniles, un peu naïfs, l'œil clair, suant la compassion aimable.

– Simple curiosité. J'ai une certaine expérience des associations humanitaires. Vous ne correspondez pas vraiment au profil...

– C'est que vous manquez d'imagination, s'agace le meneur de l'escouade. Il y a plusieurs manières d'apporter une aide à des victimes. La psychologie, c'est pas notre truc. Nous, notre mission, c'est de retrouver les criminels encore en fuite. Et, croyez-moi, il en reste un paquet. En Afrique bien entendu, mais aussi en Belgique et en France. Nous les traquons et nous les dénonçons à qui de droit.

Pigé, note Antoine. Ces types appartiennent à une sorte d'officine, probablement financée par l'ambassade du Rwanda.

– Bon, ça vous intéresse de savoir pourquoi je vous ai fait venir ? reprend Faustin.

– Oui, oui, allez-y, répond Diane en pinçant le bras d'Antoine pour l'empêcher d'ajouter un commentaire.

Ce dernier ne peut cependant se retenir de faire étalage de sa récente découverte. Comme s'il voulait damer le pion à ces jeunes mecs trop sûrs d'eux.

– Une minute ! moi aussi, j'ai du neuf. La vente des machettes par la forge ne doit rien au Saint-Esprit. Un intermédiaire s'en est mêlé. Vous devinez son nom ? Olivier Sermeuze.

– Sermeuze ? s'écrie Diane.

– Il avait une société d'import-export en Afrique. La Kigex.

– Merde ! tu avais donc raison. La clé, c'est le Rwanda.

– Ça saute aux yeux mais, si vous me coupez tout le temps, on ne va pas y arriver, râle Faustin. Votre père m'a interrogé sur un ancien militaire recherché par la justice internationale, vous vous en souvenez ?

– Oui, Bagaragaza. Vous savez pourquoi ?

– Non, toujours pas, mais on l'a logé. Il est ici, à Bruxelles.

Antoine est cueilli par surprise.

– Où, exactement ?

– Dans une planque des réseaux hutus. On la connaissait déjà, on la surveille de près. Une communauté de sœurs exilées du Rwanda au cours de l'été 1994.

– Des criminelles, coupe Chérubin. Elles ont livré aux milices des familles réfugiées dans leur couvent. Bagaragaza s'est installé là-bas avant-hier.

– C'est lui ? Vous en êtes sûrs ?

– Le bonhomme a dû pas mal changer, personne ne l'a vu depuis la fin des années quatre-vingt-dix. Mais je suis assez confiant. Son signalement coïncide point par point. Le mieux, c'est de vérifier tout de suite cette info. Vous venez avec nous ?

Diane marque son approbation avec empressement. Antoine, lui, a des doutes sur l'opération.

– Comment allez-vous procéder ?

– Nous entrerons, c'est simple. En journée, une nonnette garde la maison, les autres sont au boulot. La voie est libre et notre suspect est en vadrouille. L'un de nos camarades est en planque depuis hier soir.

– Attendez, je refuse d'être mêlé à une expédition punitive, prévient Antoine, qui imagine déjà de sombres représailles exercées par ce commando un peu trop décidé.

– Vous bilez pas, on veut juste chercher des preuves de son identité. Après, on balance le tuyau aux flics. Ou à l'ambassade du Rwanda.

– Allons-y, alors, se résigne Antoine, convaincu que Diane ne ratera pas l'occasion d'en apprendre plus sur les brumes rwandaises.

Et il n'a pas envie de la laisser seule entre les pattes de Faustin et de sa clique.

Le groupe s'engage une nouvelle fois sur l'esplanade puis se faufile entre les tours à l'abandon. Antoine, Diane, Faustin et Chérubin grimpent dans le Toyota. Une voiture les suit, direction le Parlement européen. Pendant le trajet, Faustin, très autoritaire, expose son plan.

– Deux de mes hommes dans l'autre bagnole vont sonner. Ils maîtriseront la nonne qui viendra ouvrir. Nous, on contourne la baraque par l'arrière et on entre en force.

– Cette tactique a le mérite de la simplicité. Mais si un voisin nous aperçoit ? s'inquiète Antoine.

– On s'arrache au moindre problème. Diane fera le guet dans la rue avec Chérubin.

Cette décision la prend par surprise.

– J'exige de vous accompagner ! proteste-t-elle.

– Pas question, trop dangereux. De toute façon, nous avons besoin d'une équipe pour sécuriser l'extérieur.

Bientôt, le pick-up passe devant le couvent, une maison ordinaire, coincée entre ses sœurs jumelles. Aucun signe religieux n'apparaît sur la façade en briques, pas même un petit crucifix, encore moins une colombe de la paix. Les véhicules se garent à bonne distance, à l'ombre du dôme de verre du Parlement européen. Puis le groupe se dirige à pied vers leur objectif et s'engage dans une rue perpendiculaire. Cinq ou six garages s'étalent entre deux immeubles.

Une courte échelle et un rétablissement exécutés prestement – Antoine doit cependant s’y reprendre à deux fois – et les assaillants se hissent sur le toit de ces constructions basses. Ils courent sur le faîte d’un mur qui sépare les jardins puis sautent sur la pelouse du refuge des religieuses. Abrité derrière un rhododendron, Faustin envoie un signal par texto à ses complices restés sur le trottoir. Quelques secondes plus tard, la sonnette retentit d’un bout à l’autre de la bâtisse. En bondissant par-dessus des plates-bandes peu soignées, la fine équipe se précipite vers le rez-de-chaussée. Un brutal coup de pied-de-biche démantibule avec fracas le cadre d’une porte. Séraphin sort un pétard en état moyen. Ça ressemble à un pistolet 7,65 mm de la Fabrique nationale de Herstal. Antoine s’agace.

– L’arme, c’est vraiment indispensable ?

– T’occupe pas, tranche Faustin en passant d’autorité au tutoiement.

Des bruits d’échauffourée éclatent à l’avant de la maison, accompagnés de criaillements stridents. Les deux jeunes entrés par la rue refluent dans la cuisine en agrippant fermement une sœur d’une soixantaine d’années, décoiffée, tremblante, une vilaine plaie au cuir chevelu. Elle saigne abondamment.

– Pourquoi vous l’avez frappée ? s’insurge Antoine. Enfin, vous avez vu son âge ?

Cette remarque irrite Faustin.

– Tu ne sais pas de quoi ces gens sont capables. Bon, à la fouille. Vous, dit-il aux deux qui tiennent leur proie, attachez-la. Et trouvez un chiffon pour arrêter le saignement.

Tout le monde s’égaille au rez-de-chaussée et aux étages. Antoine emprunte l’escalier. Où est la chambre de leur cible ? Chou blanc dans la première pièce, des jouets d’enfants, des vêtements, une couche parentale et un berceau. Le mobilier est pauvre, vétuste. Un deuxième local abrite le dortoir des sœurs. L’entassement des lits superposés trahit la promiscuité de la vie en communauté. Des cris d’excitation l’attirent dans le couloir. L’un des Tutsis brandit un fusil impressionnant. Antoine s’approche, le lui prend des mains et le soupèse, fasciné par son poids et sa taille, plus d’un mètre de long. Le vernis des parties en bois tire sur un méchant orange feu, très évocateur du mauvais goût de l’époque soviétique. Il le dépose sur un meuble et le photographie avec son téléphone portable puis envoie le fichier à Martial.

– Regarde ce que nous avons trouvé, lui dit-il quelques instants plus tard.

Son ami identifie l’arme immédiatement.

– C’est un Dragunov SVD, un fusil semi-automatique au dessin caractéristique avec sa crosse en bois ajourée et son garde-main

également en bois. Cet engin a été fabriqué dans les années soixante pour servir d'appui feu dans l'infanterie russe. Mais ses qualités exceptionnelles en ont fait une arme de sniper. Pour la portée, il faut compter près d'un millier de mètres. Une distance raisonnable. Un sacré flingue.

– Tes connaissances encyclopédiques m'étonneront toujours.

– Merci. Mais où l'as-tu déniché ?

– Je t'expliquerai, je n'ai pas le temps maintenant. Je garde l'arme.

On la refile à Loutrel, conclut Antoine.

– C'est hors de question, s'interpose Séraphin. Donne-la-moi !

– Attention, la détention en est strictement prohibée. Si les flics te tombent dessus, tu risques de gros ennuis...

– Je m'en fous, c'est une prise de guerre.

Antoine dépose le Dragunov dans sa valise de transport. Deux boîtes de munitions y sont rangées, de même que deux chargeurs et une lunette de visée. Il se résout à remettre l'ensemble à Séraphin puis fouille la piaule, très probablement l'abri provisoire du fugitif repéré par la bande tutsi. Le supposé génocidaire devait se sentir en sécurité pour avoir laissé ses possessions sans autre gardienne qu'une religieuse. Sous le lit, un sac de voyage. Des vêtements, une trousse de toilette. Rien de spécial dans les poches du bagage. Un dossier cependant se dissimule sous une paire de pantalons, avec un nom qui s'étale en lettres soigneusement tracées au marqueur rouge : Forgibel. Antoine pousse un juron. La forge est bien plongée jusqu'à la gueule dans le merdier rwandais. Il n'a pas le temps de commencer à lire ces notes, Faustin l'appelle à grands cris de l'étage inférieur. Il glisse le dossier sous sa veste, s'empare d'un répertoire qui traînait sur la table de nuit et descend. Dans un bureau, Faustin lui désigne des photos affichées au mur. On y voit des officiels de l'armée rwandaise, des barrages avec des hommes portant des machettes, pas de cadavres à l'horizon, mais une joie évidente, malsaine, transparaît sur tous ces visages. Les photos sont de bonne qualité. Certaines sont agrandies. L'un des clichés de format vingt par trente montre deux officiers supérieurs, des civils et un capitaine en uniforme. Antoine s'en empare.

Dans une séquence rapide, une détonation, puis une seconde et une troisième retentissent dans la rue. Des hurlements, un moteur s'emballe, des pneus brûlent l'asphalte. Une clameur encore, dans laquelle le désespoir prend le pas sur la surprise. Le cadre toujours à la main, Antoine se précipite à l'extérieur. Des badauds se sont concentrés à une dizaine de mètres en contrebas. Il pique un sprint, se fraie un chemin à travers la foule, l'attroupement est déjà dense. Un corps est étendu par terre, Chérubin. Son sweat-shirt est

tirebouchonné sur un bras recroquevillé sous le dos, l'autre comme jeté le plus loin possible derrière la tête. Et, surtout, sa poitrine est tachée, une ombre ton sur ton, quelque chose comme du carmin sur le bordeaux de l'étoffe. Autour de son visage, un à-plat vermillon s'épanche vers le caniveau, jurant violemment avec le vêtement. Après avoir fracassé le côté droit du crâne, une balle est ressortie par la partie supérieure, arrachant un fragment de l'os pariétal. La quantité de sang et l'affreuse matière blanchâtre qui maculent le tissu et le bitume ne laissent aucun espoir.

Merde ! Diane est invisible. Affolé, Antoine s'extrait de l'attroupement et fonce à sa recherche. Il la repère, adossée à une camionnette. Son bras gauche saigne. Il dégage délicatement la manche de sa veste. Ouf ! une coupure, une estafilade, pas d'orifice d'entrée ou de sortie. Seul le gras du biceps est atteint. Une particule de verre ou de métal propulsée par un projectile. La vitre d'une maison a volé en éclats. Probablement ça... Impressionnant, mais bénin.

– Tu es capable de marcher ?

– Oui... C'est horrible, il lui a tiré dans la poitrine et dans la tête, comme ça, sans prévenir...

– Juste une chose, tu reconnais quelqu'un sur cette photo ? interroge Antoine en lui présentant le cadre.

– Je crois, le type à droite, c'est peut-être le tireur. Enfin, il m'a paru plus vieux.

– Tu me raconteras le reste quand on t'aura soignée.

Le commando des Tutsis se rassemble autour d'Antoine et de la blessée.

– Faut pas traîner ! crie Faustin.

– On n'attend pas les flics ?

– Surtout pas.

– Mais Diane a besoin de soins.

– On s'en occupe, foutons le camp.

Avec douceur, Séraphin embarque la jeune femme dans la deuxième voiture. Faustin démarre en trombe au volant du Toyota, Antoine à son côté.

– Tu as une idée de ce qui s'est passé ? demande-t-il, encore secoué par la vision de Chérubin et par la blessure de son amie.

– Je n'ai pas de détails, Chérubin semble avoir aperçu un Black répondant au signalement de Bagaragaza dans une bagnole. Il a voulu l'intercepter et s'est avancé pour le stopper. L'autre a baissé sa vitre et lui a tiré dessus à bout portant. Puis le tueur s'est barré.

– Bagaragaza, donc ?

– On peut l'envisager. Il sera revenu dans sa planque et se sera affolé en nous voyant.

Pour soulager sa tension nerveuse, pour éviter de se poser des questions sur les événements et leurs conséquences, Antoine consulte en diagonale le répertoire confisqué dans la chambre. Les coordonnées privées de Sermeuze y sont renseignées. Ces deux-là sont unis par une relation indubitable. Mais pour faire quoi ? Puis il se plonge dans la lecture du dossier, qui se résume à quelques feuillets. Malaise. Un rapport de filature, c'est évident. Dont le point de départ est la forge. Et les sujets de la surveillance ? Tiens, Dutoit d'abord. Gilles aussi. C'était lui, la cible. Bordel ! Bagaragaza l'a assassiné. Bouffée de rage. Le crime est signé. Antoine envoie son poing dans le tableau de bord avec une force et une violence qui n'assouvissent pas sa colère. Surpris par le choc, Faustin manque d'emplafonner une voiture en stationnement.

– Non mais, t'es pas con ?

– Ce salaud l'a tué. Et Sermeuze est forcément dans le coup ! Nom de Dieu ! Je vais me les payer.

Antoine ne voit plus rien. Si ce n'est le visage de Gilles derrière la vitre, alors que la vie continue à s'écouler pacifiquement dans la rue, un visage affectueux, souriant même, comme un encouragement à la vengeance.

Dissimulé sous une couverture grise, Antoine est allongé le long d'une haie, dans un quartier résidentiel de Rhode-Saint-Genèse, banlieue bourgeoise de Bruxelles. La présence massive des hêtres de la forêt de Soignes, à une cinquantaine de mètres devant lui, projette une ombre dense sur la villa qui lui apparaît dans le viseur du Dragunov. La clarté exceptionnelle de l'optique lui dévoile le salon dans ses moindres détails. Canapé et fauteuils écrus en tissu. Écran plat géant, installation hi-fi coûteuse aux baffles façonnés en bois précieux. Une longue bibliothèque en aluminium étale des livres aux reliures luisantes, vraisemblablement livrés au mètre. Aux murs, des tableaux abstraits semblent avoir été achetés pour décorer, pas par amour de l'art. D'ailleurs, ces toiles sont à gerber. Diane aurait certainement un avis encore plus tranché. Diane dont la blessure, même superficielle, le préoccupe, là, dans son poste de guet.

Quelques heures auparavant, Antoine est revenu du couvent des sœurs hutues avec Faustin. La lumière laiteuse qui baignait Bruxelles depuis l'aube prenait alors des couleurs de catacombes. Antoine pensait par intermittence à Chérubin et à l'horrible flaque dans laquelle il s'abîmait, obsédé surtout par les traces, sanglantes elles aussi, retrouvées sur le châssis de la machine de Dutoit.

Le Tutsi l'a conduit dans son repaire, un appartement anonyme niché au vingtième étage d'une tour de Saint-Josse. Lui, toujours avide de vues panoramiques de Bruxelles, n'a pas jeté un œil par la fenêtre. Dans un living transformé en bureau de fortune, il est resté debout, tenaillé par la rage née d'une conviction absolue : Bagaragaza a manigancé le meurtre de Gilles, forcément avec la complicité de Sermeuze. Le rapport de filature trouvé chez les sœurs ne laissait aucun doute, même si leurs motivations demeuraient fumeuses, perdues dans le brouillard pourpre de la colère. Un scrupule le retenait encore, fragile lien entre une réflexion rationnelle et le fantasme nourri par la frustration. Avait-il raison, lui, l'ancien journaliste, de tirer des conclusions définitives sur des bases aussi ténues ? Une réminiscence de sa profession d'autrefois l'a poussé à tendre à Faustin la photo encadrée dérobée chez les nonnes. Au moins, obtenir confirmation de l'identité du locataire du couvent.

Le jeune homme a examiné le cliché, d'excellente qualité, agrandi mais avec peu de grain.

– Que veux-tu savoir ?

– Le nom de ces gens.

Faustin a reposé la photo sur la table.

– Tu n'as pas l'intention de me répondre ? s'est énervé Antoine, impatient de laisser libre cours à sa fureur.

– Ce n'est pas la question. Je me demande comment tu vas utiliser cette information.

– Cela ne te regarde pas.

– Je craignais d'entendre cette réponse. Crois-tu au pouvoir libérateur de la vengeance ?

Pris au dépourvu, Antoine a marmonné un acquiescement plus ou moins catégorique.

– Ce pouvoir remonte à la nuit des temps, a repris Faustin, et n'est pas sans rapport avec les sacrifices rituels. Transcendée par le rite, la loi du talion restaure l'ordre dans la communauté. « Œil pour œil, dent pour dent. » La vengeance nous différencie de l'animal, de la nature. Dans la savane, les gazelles ne se vengent pas du meurtre de l'une des leurs par le lion.

Antoine a gardé le silence, désarçonné par ces références à un continent méconnu de lui, les mythes de la vendetta du bassin méditerranéen lui étant plus familiers.

– J'abandonne le couplet africain, a dit Faustin. En revanche, je connais une histoire plus éloquente pour toi. À cause de ta grand-mère.

Ma grand-mère, a pensé Antoine, où veut-il en venir ?

– Après la guerre, dans l'Allemagne occupée par les Alliés, des centaines de comparses de la machine nazie ont été liquidés. Pendus, revolverisés, poignardés. Secrètement. Sans autre forme de procès.

L'esprit embrouillé par la fureur, Antoine s'est assis pour mieux écouter Faustin. L'allusion à sa grand-mère s'éclairait, cette grand-mère juive qui s'était jetée sur le pavé bruxellois pour se soustraire aux sbires de l'occupant venus l'arrêter. Elle avait enjambé une fenêtre de la maison qui lui servait de cache et qui, plus tard, allait devenir l'*Alexandrie*. Antoine ne comprenait cependant pas comment Faustin était au courant de son existence.

– Ces crimes n'ont jamais été élucidés. Aucune enquête sérieuse n'a d'ailleurs été effectuée. L'hypothèse la plus vraisemblable ? Un groupe de juifs, des militaires probablement, qui avaient accès aux fichiers des organismes de dénazification. Ils sélectionnaient ceux qui échappaient aux juges. Des fugitifs, des sources protégées par les services secrets, du menu gibier indigne des tribunaux militaires. Ces justiciers les traquaient, les débusquaient et les exécutaient. Eux

croyaient au pouvoir libérateur de la vengeance, à l'ordre qu'elle restaure dans la communauté. Eux refusaient l'impunité accordée trop souvent aux bourreaux, par paresse, par lâcheté ou simplement par lassitude.

Antoine a pressenti alors que Faustin décrivait indirectement sa propre organisation, le modèle historique d'où provenait peut-être son inspiration. Était-il resté au stade de l'intention ? Son commando de bourreaux avait-il une existence concrète ? Un palmarès, déjà ?

– Toi, quel ordre penses-tu restaurer ? a repris le jeune homme après un silence. L'ordre de ta communauté ? Mais à quelle communauté appartiens-tu ? Où sont tes frères ?

De nouveau, Antoine est demeuré sans voix.

– Es-tu prêt à armer ta main pour délivrer ta colère ? Sans craindre d'être frappé en retour ?

– Je n'ai pas peur, s'est entendu répondre Antoine.

Faustin a récupéré la photo.

– Nous avons devant nous un aréopage de l'Akazu, le cercle secret des criminels, peu avant le début des événements, vers la mi-mars sans doute. Les hibiscus sur le côté sont déjà en bouton. La femme au centre, c'est l'épouse du président Habyarimana, l'égérie des massacres. À sa gauche, on aperçoit trois gouverneurs de province, celles où le taux de survivants a été le plus faible. Il s'agit des régions de Ruhengeri, de Gisenyi, de Butare. On y voit encore l'un des financiers du génocide, et deux hauts responsables de l'armée. Et puis, un peu à droite, un autre militaire. Celui qui mérite qu'on lui rende crâne pour crâne, sang pour sang. Le capitaine François-Marie Bagaragaza.

L'évidence démontrée. Le visage de l'ancien associé de Sermeuze et du génocidaire. Celui du meurtrier de Chérubin, reconnu par Diane sur la même photo, mais, surtout, de Gilles et de Bertillon. La question du mobile avait beau demeurer floue, rien n'aurait pu ébranler cette certitude.

Faustin lui a tendu des clés.

– Une vieille Alfa 155 noire, garée au pied de l'immeuble.

La mallette du fusil était restée sur la table, Antoine s'en est emparé. Faustin l'a contemplé avec un sérieux implacable et lui a donné une couverture grise soigneusement pliée.

Couché contre la haie, Antoine sent maintenant l'humidité lui glacer le ventre. Toujours aucun mouvement dans la villa malgré les lumières allumées. Il respire doucement pour chasser l'énervement.

Après avoir mis l'arme dans le coffre, il s'est assis au volant de l'Alfa. Sans la faire démarrer, il a réfléchi. L'espèce de mission sacrée dont Faustin l'a chargé à demi-mot lui paraissait nettement moins

réalisable. Depuis la fouille de la planque et la fusillade, un retour de l'ancien capitaine était improbable. Le génocidaire avait dû s'évaporer dans la nature. Pourtant, sa rage réclamait un exutoire immédiat. Il s'est alors raccroché à une évidence. Sermeuze, comme l'établissaient les notes de filature, portait la responsabilité de la mort de Gilles, en était l'instigateur, le commanditaire certainement.

Antoine a roulé en direction de la périphérie de Bruxelles, vers l'adresse du patron de Forgibel, trouvée dans le répertoire de Bagaragaza. Bref arrêt dans une supérette pour acheter un Coca, un sandwich et des gants fins. Les seuls en rayon étaient des accessoires destinés à la vaisselle, d'un rose peu discret. Dans la voiture, les morceaux de Gilles et quelques extraits de *Brussels Affair*, des Stones, ont tourné à pleine puissance dans le lecteur de CD. Arrivé à destination, Antoine est passé dans la rue de Sermeuze puis s'est garé dans la forêt, à bonne distance. Il a marché dans l'obscurité, sa progression rendue pénible par l'état du sous-bois, laissé en friche et peuplé de ronces, de buissons et d'arbrisseaux aux tiges raides. Enfin, il a traversé plusieurs jardins pour gagner l'arrière de la villa et s'est planqué le long de la haie, le fusil contre la joue, ses mains protégées par les gants roses.

La gazelle ne se venge pas du lion. L'idée ancestrale de la restauration d'un ordre social pour légitimer un acte foncièrement humain, donc non naturel. La pureté tragique, si humaine justement, de ces justiciers juifs qui s'étaient juré d'infliger le mal pour punir le mal. Gilles, le crâne fracassé, comme celui de Sermeuze bientôt. Bertillon, sa tête disparue. Antoine y songe en observant ce salon élégant. Le froid de la terre a beau lui mordre l'estomac, il se sent bien. Apaisé. Comme dans son rêve. Son viseur lui révèle un mouvement. L'ombre se transforme en silhouette, Antoine ajuste sa mire sur le visage. Un coup de zoom. Sermeuze. Plein cadre.

La cible va et vient dans la pièce, se sert un whisky, ressort du champ, réapparaît avec son verre rempli de glaçons. Sermeuze s'assied dans le canapé, perpendiculairement à Antoine, qui distingue dans son objectif au moins trois points de visée. L'oreille gauche pour atteindre le cerveau et l'éclater. La nuque pour détruire la colonne. La poitrine pour percer le cœur. Le fusil est armé, une balle engagée dans la culasse. Bloquer sa respiration, assurer sa prise, exercer une légère pression de l'index. La gazelle tue le lion. Le juif supprime son tortionnaire. Gilles flingue son assassin. C'est fait.

Une détonation puissante assourdit Antoine. La vitre du salon n'a pas frémie, transpercée proprement par le projectile. Pourtant, Sermeuze est vivant et rampe sur la moquette vers le salut. Antoine n'est pas étonné. Il a aligné sa cible correctement, l'arme est

d'excellente facture, le trou dans le verre est là pour démontrer la réalité de son tir. Mais au dernier moment, à l'ultime fraction de seconde, une voix, celle de Gilles à n'en pas douter, lui a soufflé que l'acte qu'il s'apprête à commettre est odieux. La libération provoquée par la restauration de l'ordre communautaire, l'harmonie retrouvée dans son âme par la grâce de l'homicide, Gilles lui a chuchoté de ne pas y croire. Au contraire, cet acte l'enchaînerait à sa victime pour la vie, sans délivrance possible, et cette victime s'interposerait éternellement entre eux deux. Alors il a légèrement détourné le canon du fusil, visant l'un des affreux tableaux abstraits, une espèce de Vasarely dégueulasse. Et son seul plaisir a été de voir la croûte jubilairement perforée, irrémédiablement endommagée.

Bouleversé par l'écho de la voix de son ami, écrasé par l'énormité de son projet, Antoine demeure en position le long de la haie. Il finit par s'apercevoir d'un changement dans l'ambiance si calme de cet environnement cossu. Une nouvelle lueur en face de lui, sur sa droite. Le propriétaire de la maison mitoyenne s'est réveillé et scrute son territoire. En même temps, une sirène retentit déjà. Antoine recule vers le fond du jardin. Une autre sirène signale l'arrivée d'une deuxième patrouilleuse. Il emporte le fusil et la couverture et fonce à l'arrière des propriétés, escaladant en catastrophe des clôtures. À trois cents mètres du lieu de son forfait, il rejoint la route, la traverse plié en deux et cavale dans la forêt. Le terrain est très inconfortable, il ralentit l'allure. Le Dragunov pèse dans ses bras. Un quart d'heure plus tard, Antoine s'approche prudemment de l'Alfa. Aucune présence humaine, pas trace de danger. Il range l'arme dans le coffre, se promettant de s'en débarrasser rapidement, puis démarre en douceur pour se réfugier chez lui.

Face à la fenêtre de l'appartement de Diane, au quatrième étage, Antoine sirote un côtes-du-rhône rouge, puissant, nerveux. Son poste d'observation, perché au flanc du Coudenberg, la colline où les maîtres anciens de Bruxelles avaient posé leur résidence, lui ouvre un dégagement vers le centre historique de la cité. Cette percée sur le jardin du Mont-des-Arts dévoile la vaste cuvette dans laquelle se niche la Grand-Place. Sur la gauche, au premier plan, le Palais des congrès aligne ses colonnes rectilignes, sans fioriture, une scansion de verticales de marbre mussoliniennes. Au fond de la dépression, on aperçoit la flèche de l'Hôtel de Ville, masquée dans sa partie inférieure par des pignons de la Renaissance flamande. Encore plus loin, là où remonte le coteau, les cuivres ternis de la coupole de la basilique de Koekelberg verdoient faiblement dans la lumière de l'aube. Et plus près, trônant au bas du Mont-des-Arts, le cul du cheval en bronze du roi Albert 1^{er} étale un fessier formidable, celui d'un brabançon capable de labourer une tranchée d'un seul élan.

Nu, Antoine sent sur sa peau l'odeur de la sueur de Diane. Cette nuit, en regagnant Saint-Josse après le tir raté contre Sermeuze, il s'est surpris à l'appeler malgré l'heure tardive. D'abord pour l'informer de l'identification définitive de Bagaragaza par Faustin. Puis l'envie de rejoindre la dessinatrice s'est emparée de lui. Au téléphone, elle lui a simplement dit de se dépêcher. Les événements se sont emballés dès son arrivée. Par l'une de ces voies mystérieuses qu'emprunte le désir, tombant par inadvertance sur les mortels, les soumettant impérieusement à sa loi, les deux futurs amants ont compris immédiatement qu'ils allaient s'unir, sans attendre, là, sur le palier, si les choses devaient traîner. Une fois la porte refermée, leurs vêtements ont volé, légers comme les pétales qui ondoyaient sur le cercueil de Gilles. Ils se sont précipités dans la chambre, Antoine manquant de se casser la figure dans son pantalon dont une jambe lui restait prise à la cheville. La suite a été enflammée, rapide. Le visage de Sonia, celui de la jeune femme derrière sa vitrine en 1984 ou celui, apaisé, de la quadragénaire qui se dévouait dans les territoires occupés, ne lui était pas apparu en pénétrant Diane. Sa langue ne s'était pas souvenue non plus de la saveur douce-amère de son sexe en goûtant celui de sa

nouvelle amante. Mais, après la jouissance, la douleur de la séparation est revenue l'obséder. Antoine a quitté le lit sans s'attarder aux voluptés paresseuses d'après l'amour et s'est empressé de gagner la cuisine pour déboucher la bouteille de côtes-du-rhône.

– J'attendais ce moment depuis notre rencontre aux funérailles de Gilles, glisse Diane en s'asseyant sur l'appui de fenêtre, vêtue d'un simple tee-shirt.

– J'avais la tête ailleurs, s'excuse Antoine. J'aurais pu m'en apercevoir plus tôt. Je le regrette.

– Et tu regrettes de m'avoir sautée ?

– J'y pensais. Je veux dire, je repensais à Sonia. Et ça me mettait un peu mal à l'aise. Je lui étais toujours resté fidèle. Enfin, ça n'a plus d'importance maintenant. Donc, non, bien sûr, je ne regrette pas.

Instant de gêne. Antoine s'éloigne pour récupérer son caleçon, il finit par le dénicher à l'entrée de la chambre. Au mur, un dessin encadré attire l'œil. Des jeunes filles à l'air rigolotes, très colorées.

– Ce sont tes personnages ?

– Oui, trois ados en folie, à qui arrivent tous les problèmes de cet âge. Ce n'est pas d'une originalité effarante, mais ça m'amuse et ça amuse les autres.

– C'est beau, en tout cas. J'aime bien.

Diane apprécie le compliment.

– Ton bras va mieux ?

Elle lui montre son biceps recouvert d'un large pansement propre.

– J'ai eu besoin de quelques points de suture, c'est tout. La plaie est nickel, aucune complication en perspective.

– Tu as mal ?

– Non, j'ai pris des comprimés.

– Heureusement, c'est tombé sur le gauche, c'est moins gênant pour le dessin.

– Ça va aller, je t'assure.

Antoine avale une gorgée de vin, ne sachant pas comment interpréter leur intermède érotique. Le phénomène est sans doute classique, la rage de célébrer la vie après avoir frôlé la mort. Gilles, l'assassinat de Bertillon, Chérubin, Sermeuze dans son viseur. Il voudrait aussi se sentir soulagé parce que cet épisode signale son retour dans le monde des vivants. Marque le premier vrai jalon sur le chemin de la séparation avec Sonia. Il souhaiterait le dire à Diane mais reste sans voix devant la fenêtre, la flèche de l'Hôtel de Ville dans sa perspective. Alors, pour se détourner de ces réflexions stériles, il lui raconte les événements récents.

– Cette nuit, j'ai fait une connerie. J'aurais pu tuer un homme de sang-froid.

– Bagaragaza ? Tu l'as retrouvé ?

Antoine perçoit dans sa question une note d'espoir trop appuyée, dérangeante dans ce qu'elle révèle d'appétit homicide.

– Je parlais de Sermeuze. Chez les nonnes, j'ai trouvé un rapport de filature concernant Gilles, rédigé par Bagaragaza, justement. Imagine : ces salauds l'ont suivi, espionné, pour préparer sa mort. J'ai déjanté. Je voulais le venger en abattant celui qui m'apparaissait comme le commanditaire de son meurtre, le patron de la forge. Je me suis planqué dans son jardin avec un fusil à lunette. J'ai tiré mais j'ai raté ma cible. Volontairement.

Diane l'a écouté en fermant les yeux.

– Gilles, répète-t-elle simplement.

Mal à l'aise, Antoine comprend aussitôt qu'il l'a blessée. Cet acte aussi grave, aussi catégorique, il ne s'apprêtait pas à le commettre pour elle, encore moins pour son père.

– Que va-t-on faire, maintenant ?

Sa question s'applique évidemment à leur relation si neuve et déjà vacillante. Antoine hésite à l'affronter sur ce terrain, les mots justes ne lui viennent pas. Il devrait être sincère, lui dire de ne pas se tromper sur lui, englué dans ses chagrins. Il préfère louvoyer.

– Pour Gilles, je ne sais pas. J'ai le sentiment d'arriver dans un cul-de-sac. J'en reste persuadé, son décès n'est pas le fruit d'un hasard malencontreux mais je ne parviens pas à le prouver. Ni même, au fond, à en imputer la responsabilité à des gens comme Bagaragaza ou Sermeuze.

La tête encombrée de doutes, Antoine se lève, récupère ses vêtements et regarde une dernière fois le panorama d'une Bruxelles idyllique. Pas tant que ça, remarque-t-il. De l'autre côté de la rue, sous le porche d'une entrée condamnée du Palais des congrès, trois sans-abri se bagarrent. Les chiens aboient, un clochard se fait mordre et prend la fuite. Les deux vainqueurs lui jettent ses maigres possessions avant de réintégrer leur tanière. C'est comme si le contenu d'un sac-poubelle se déversait sur le pavé. Cet accès de violence lui rappelle la fureur du batteur rencontré près de la Grand-Place.

– Le parcours de Gilles conserve trop de zones d'ombre, spécialement en RDA. Je voudrais continuer à chercher dans cette direction.

– Nous n'avons pas d'autres priorités ?

– C'est-à-dire ?

– Tu laisses tomber ? Tu n'as pas envie de savoir si Bagaragaza n'est pas l'assassin de mon père ?

Antoine la saisit doucement par le bras.

– À ce stade, nous n'y pouvons pas grand-chose. Attendons le

résultat des investigations de Loutrel.

Diane se dégage brusquement.

– J'en étais certaine ! Forgibel, papa, au fond, tu t'en fiches ! Toi et ton Gilles ! Tu ferais bien d'apprendre à vivre avec les vivants !

Antoine ne relève pas ce reproche qui lui semble paradoxal. Après tout, son irascibilité le prouve, elle subit pareillement le poids du deuil.

– Ne compte pas sur moi pour faire confiance à ces foutus flics. Emmène-moi chez le prof de l'ULB. Je veux tout comprendre de cette histoire de poudres métalliques. Dans les moindres détails !

L'extrémité du tee-shirt battant furieusement contre ses fesses, Diane fonce dans sa chambre pour se rhabiller.

– Rien ne colle, chef.

– Je ne sais pas, Bart, faut voir, répond Loutrel, d'humeur ronchonnoise depuis ce matin.

Installés sur la place Saint-Jean, petit quartier aux allures parisiennes au-dessus de la Grand-Place, les deux policiers profitent d'un soleil de mai encore chiche. Autour d'eux, la terrasse est bondée. Et Loutrel s'irrite une nouvelle fois du changement enduré par sa ville en un quart de siècle. Les autres consommateurs parlent des langues absconses, sauf pour un linguiste, allant de rugosités rocailleuses (du polonais ? du finlandais ?) aux suavités de l'italien, plus familières à des oreilles belges, et aux accents banals de l'anglais. Mais ici, pas de touristes comme on en croise dans les quartiers piétonniers du centre. Ces néo-Bruxellois vivent à l'année dans la capitale de l'Europe, s'approprient la cité et en bouleversent le paysage sonore, autrefois flamand et francophone exclusivement. Loutrel se reproche aussitôt cet accès de xénophobie, sans pour autant rester insensible à la pointe de nostalgie qui lui vrille le ventre.

– Je vous le répète, rien ne colle, reprend Bart, agacé par la léthargie de son patron.

Découragé par l'absence de progrès dans son enquête, Loutrel a décidé que s'imposait une nouvelle séance de cogitation paresseuse avec son adjoint. Après tout, ils ont beaucoup couru depuis l'autopsie avant-hier pour interroger Diane de nouveau, passer au crible le *curriculum vitae* des salariés de Forgibel, questionner les voisins de Bertillon, cavalier derrière Sermeuze demeuré insaisissable. Avec pour seul résultat la confirmation que leur sujet était une personnalité chaleureuse, dévouée, un travailleur acharné dont la vie se consacrait tout entière à son entreprise. Un ingénieur doué, aussi. Grâce à l'un de ses précieux informateurs, Bart a découvert qu'il est le père d'une invention présentée comme révolutionnaire. Une histoire de poudres métalliques dont Loutrel n'a pas compris le fin mot.

– Merde ! rien ne colle, insiste Bart. On a des combines rwandaises vieilles de vingt ans, un décapité au bord du ring adulé par son entourage, un ouvrier victime d'un fou furieux de la cambriole, un procédé dernier cri pour fabriquer des pièces en métal. Et maintenant une tentative de meurtre contre le patron de l'usine.

De fait, deux heures plus tôt, l'officier de permanence de la brigade les a prévenus du tir qui a failli atteindre Olivier Sermeuze. En plus de se livrer à cet exercice de réflexion plutôt indolent, Loutrel attend donc l'autorisation du substitut de se mêler de cette affaire. En bonne logique, les dossiers de Bertillon et de l'incident visant Sermeuze devraient être joints.

– Le proc pourrait nous appeler, râle Bart, agacé par la perte de ce premier jour du week-end qu'il aurait préféré consacrer à sa progéniture. Et puis, c'est quoi cet idiot qui défouraille à travers une vitre ? Vous avez noté la munition ? D'après l'expert en balistique, c'est du rare. Le 7,62 x 54 mm R est un calibre d'origine russe, réservée aux fusils de sniper, exact ?

– Je connais, soupire Loutrel. Ce machin est un peu belge. Ça remonte à la fin des années 1880. Une invention due au tandem belgo-russe Nagant et Mossine. On l'utilise également dans des mitrailleuses.

– Une sulfateuse ? Vous n'exagérez pas ? Une seule balle a été tirée...

– Fusil de précision ou mitrailleuse, le ratage reste difficilement compréhensible.

– Mais pourquoi viser Sermeuze ?

– Je n'en sais rien. On lui demandera quand on mettra la main dessus.

– Ce mec me paraît de plus en plus bizarre. Il nous file entre les pattes comme un pickpocket dans le métro. Et ce juge d'instruction qui n'a toujours pas signé son apostille pour le convoquer... Je vous le disais, rien ne colle !

Son acolyte pose le doigt sur la plaie. Mais Loutrel répugne désormais à se laisser déborder par l'exaspération et profite du soleil pour se réchauffer. Il ferme les yeux, le goût d'une trappiste flamande en bouche. Après tout, cette matinée de printemps a du bon. Alors que Bart continue à vitupérer contre Sermeuze, devenu pour lui le pivot de l'enquête, Loutrel sent son téléphone vibrer dans sa poche. Son supérieur, le patron de la section criminelle. Au poste lui aussi un samedi. Emmerdes en perspective.

– Alors, Loutrel, qu'est-ce que vous foutez ?

La voix du commissaire principal est rogue, confirmant son pressentiment.

– J'attends l'apostille du juge pour agraffer Sermeuze. Et l'autorisation du parquet pour m'occuper de la tentative de meurtre dont il se prétend victime.

– Eh bien, n'attendez plus, vous avez quartier libre !

– Je ne pige pas.

– C'est clair, non ? Rentrez chez vous, interdiction d'approcher

Sermeuze, vous êtes dessaisi de l'affaire. Une autre équipe reprend les choses en main dès lundi matin.

– Vous n'allez pas me débarquer ? Pas maintenant ?

– C'est une décision du parquet. Vous suivez des pistes fumeuses et vous traitez Sermeuze comme un malfaiteur. Un mandat d'amener pour l'interroger, vous franchissez toutes les bornes ! Cet industriel est une personnalité honorable et s'apprête à révolutionner la métallurgie.

– Vous voulez parler de ces poudres métalliques ?

– Vous êtes au courant, parfait. Vous le comprendrez d'autant mieux, les enjeux vous dépassent largement.

– Autrement dit, vous stoppez une enquête pour protéger des intérêts privés ?

– Je n'arrête rien du tout. Simplement, je préfère m'appuyer sur quelqu'un de plus compétent. Je le répète, et c'est un ordre, foutez la paix à Sermeuze. Ah ! dernière mission pour vous : bouclez-moi Dutoit, le juge veut le cuisiner le plus vite possible. Vous avez complètement négligé ce volet de l'affaire. Il s'est tout de même battu avec un délégué syndical et a proféré des menaces publiques contre la victime. Et, lundi matin, passez me voir pour votre future affectation.

Le soleil, si réparateur tout à l'heure, a disparu sous une couche de nuages grisâtres. Un vent du nord-ouest s'est levé, la température devient déplaisante. Le sermon du commissaire marque la fin de la récréation.

– Cette forge m'exaspère, grogne Loutrel.

Il a du mal à s'extraire de sa chaise. Bart s'apprête à lui tendre la main, le flic la rejette dans un mouvement d'humeur.

– Ça va, je ne suis pas obèse, merde !

– On est jetés comme des malpropres ? demande Bart.

– Oui. Officiellement, pas avant lundi matin. Nous avons un peu de temps devant nous. Viens, on retourne chez Forgibel.

– Forgibel ? Pour quoi faire ?

– M'imprégner de l'ambiance. Tout part de cette foutue usine. Et puis on doit arrêter Dutoit. Notre bien-aimé commissaire lâche ses chiens dans une autre direction, le plus loin possible de Sermeuze.

– Ils bossent le samedi dans cette thurne ?

– Faut croire.

En se garant dans le parking de la forge, Bart fait crisser les pneus de la vieille Passat. Un geste puéril, mais Loutrel y voit le signe que leur colère à tous les deux est au diapason. Il leur reste trente-six heures environ pour débroussailler cette histoire et il compte bien s'y employer. Ordre du commissaire ou pas. Sans s'annoncer, Loutrel entraîne son auxiliaire jusqu'au bureau de Bertillon. Il déchire les scellés et s'assied à la place de l'ancien maître des lieux. Bart se pose

sur un coin de la table, l'air renfrogné. Parmi d'autres, une photo de Gilles est accrochée à la seule cloison aveugle de l'endroit. Tout a commencé par cet ouvrier.

– On est toujours d'accord, réfléchit Loutrel, la mort de ce type, on s'en tient à la thèse du vol avec violence ?

– C'est vous qui l'avez dit, aucun indice ne laisse penser le contraire.

– Ce n'est pas l'opinion de Daillez.

– On ne va tout de même pas gober les divagations de cet illuminé.

– Non, tu as sans doute raison.

Et Loutrel se tait, s'abîmant dans la contemplation des installations. De ce point de vue surélevé, avec ces fenêtres qui surplombent l'atelier sur trois côtés, il a le sentiment ingrat d'être le garde-chiourme d'un navire sans capitaine, cargo en panne sur une mer étale, benne d'acier liquide en train de refroidir. Pourtant, la production n'est pas à l'arrêt, mais le personnel traîne les pieds, les machines sont actionnées à contrecœur. Une langueur dépressive donne aux gestes une balourdise inhabituelle. Loutrel ressent la présence de l'usine, être à la dérive, monstre d'acier, de fer et de brique sans direction, rendu fragile par la rupture de son gouvernail. Devant ce spectacle, son père aurait probablement imaginé les canalisations s'obstruer, les pompes se gripper, les circuits électriques griller les uns après les autres, les cerveaux électroniques patiner dans des boucles informatiques sans issue. Lui, il en a marre tout à coup de patiner.

– Déniche-moi Sermeuze. Et ramène-le-moi *illico*. J'emmerde le parquet, je vais l'interroger sur ce tir dans sa villa. Sur le reste aussi.

– Avec joie ! s'exclame Bart.

Mais il réapparaît quelques minutes plus tard, encore plus furibond.

– Notre directeur continue à jouer les filles de l'air. Il s'est fait porter pâle.

– Si on l'affronte directement chez lui, il va rameuter du monde, engueulade garantie. Bon, que peut-on faire ?

– Attendez, chef. Je repense à Daillez.

– Ah non ! Ne viens pas me le rajouter à la liste de nos suspects. J'en ai déjà plein les pattes avec Sermeuze et sa forge !

– Rassurez-vous, ce n'est pas mon intention. Je me disais, cet illuminé ne l'est peut-être pas tant que ça. Je me demande s'il n'a pas une longueur d'avance sur nous.

– Quoi, tu reviens sur la mort de ce Gilles ?

– Vrai ou pas, Daillez croit dur comme fer que son pote a été assassiné délibérément. Dans ce cas, les deux homicides seraient liés, avec la forge au milieu de ce méli-mélo. Et s'il avait déniché quelque

chose d'accablant contre Sermeuze ? C'est pas un mobile pour balancer la purée contre lui ?

– Doucement, Bart. Je ne l'imaginai pas en sabreur, alors en tireur d'élite...

– On peut toujours lui poser la question, non ?

– Au point où on en est... Reste à le choper. J'appelle Chaidron, il saura sans doute où le trouver.

– De mon côté, je lance un avis de recherche, dit Bart en allumant son ordinateur. Avec un peu de chance, il tombera sur un contrôle. Et on nous l'amènera sur un plateau.

– D'accord. Puis nous irons arrêter ce pauvre Dutoit. Je le vois marnier derrière son robot.

À cette idée, Loutrel sent sa mauvaise humeur s'aggraver à cause de l'outrage à l'intelligence infligé par la couardise de son commissaire à l'égard des cercles supérieurs du pouvoir.

La fenêtre de la cuisine de Martial Chaidron s'ouvre sur la façade de briques d'une moutarderie faillie depuis longtemps, souvenir de l'une des nombreuses manufactures qui prospéraient dans les alentours. Grâce au canal, le quartier connaissait une activité trépidante sous le règne du charbon et de l'acier. Depuis, à l'exception d'une poignée d'entrepôts et de quelques grossistes en matériel de plomberie ou d'électricité, toute l'industrie locale a été repoussée vers les frontières de la ville, au-delà du boulevard Léopold-II. À l'endroit où, précisément, Forgibel tente de survivre. Les cicatrices du passé meurtrissent encore la zone : rues pavées de guingois, portails en fer perforés par la rouille cachant d'anciens ateliers, maisons ouvrières décrépies, quelques cheminées, toujours froides, projetant leur colonne roussâtre haut dans le ciel. Mais la rénovation urbaine grignote ces vestiges. De vieux hangars sont transformés en lofts, les logements neufs champignonnent et l'asphalte se propage de proche en proche. Même l'antique brasserie qui avait les pieds dans l'eau pour faciliter l'expédition de ses fûts a été reconvertie en hôtel.

Antoine se détourne de la façade de la moutarderie sur laquelle est venu s'imprimer subrepticement le regard enflammé de Gilles, celui du rockeur de l'affiche du concert en RDA. Deux heures plus tôt, il a conduit Diane chez le professeur Vargas. Dans l'Alfa, sur le chemin du quartier Nord, l'ambiance était morose, comme au lever quand deux inconnus qui se sont séduits la veille se découvrent sans plus d'attirance, un peu dépités même par l'odeur de l'autre, son visage chiffonné, son corps avachi par le sommeil et le sexe. Après avoir déposé la dessinatrice, Antoine a rejoint Martial à Molenbeek-Saint-Jean, en bordure du canal. Il voulait échanger quelques réflexions avec ce vieux routier de l'enquête criminelle. Profiter d'une oreille amicale aussi, car les aventures est-allemandes de Gilles continuaient à le turlupiner. À commencer par cette dénonciation de Vermeulen. Relâché par la Sûreté, oui, mais parce que son innocence avait été établie ou uniquement par manque de preuves ? Moralement, un non-lieu équivaut à un acquittement, insistait l'ancien de la PJ. Antoine lui a renvoyé ses propres doutes, étayés par cette apparente quête de rédemption. Or, pas de rédemption sans faute. Ébranlé, Martial a encore marmonné des paroles lénifiantes, creuses comme ces

considérations confusément teintées d'espoir que l'on glisse, sans y croire, aux endeuillés. Lui aussi était à deux doigts de le penser : Gilles, par ambition, par soif de gloire, par peur d'abandonner ses avantages, peut-être par cousinage idéologique avec le régime, avait probablement entretenu des rapports coupables avec la terrible police politique. Mais ces raisons triviales auraient-elles pu suffire à le transformer en indic de la Stasi ? Pouvait-on imaginer d'autres motivations ? Les beaux yeux de sa Birgit, par exemple ? La chose s'était présentée, une trahison pour un grand amour, ça excuserait beaucoup. Antoine a balayé l'argument d'un revers de la main. Lui n'aurait pas toléré qu'une femme l'entraîne dans une spirale si calamiteuse.

– Même pour Sonia, jamais !

En prononçant ces paroles définitives, Antoine a dû s'avouer qu'il mentait. Pour la retrouver aujourd'hui, bien à lui, c'est certain, il se lancerait à corps perdu dans toutes les bassesses, toutes les traîtrises.

– Oublions cette chienlit, dit Martial. Gilles est parti et nous aurons beau remuer la boue, sa vérité continuera à nous échapper. Allez, je t'offre un excellent meursault, réservé aux occasions spéciales. On n'a rien à fêter mais, un chardonnay de cette qualité, ça ne peut pas nous faire de mal.

– Je n'en ai franchement pas le cœur.

– Tu m'inquiètes de nouveau, mon vieux.

Martial débouche la bouteille, emplit deux verres et goûte le sien, l'air ravi. Puis il se compose une mine plus grave.

– Revenons-en à la mort de Gilles. Cambriolage ou pas cambriolage ? Tu as des précisions ?

– J'ai le sentiment de tourner en rond. Après la découverte du rapport de filature, je croyais à l'implication de Sermeuze et de son acolyte. Quelque chose en rapport avec le Rwanda. Mais ça ne tient pas la route. Je n'ai même pas la moindre indication qu'il connaissait l'existence de Bagaragaza. Restent les poudres métalliques. Là non plus, il ne semble pas avoir été au courant du projet.

– Un meurtre sans mobile apparent, alors. L'hypothèse du braqueur homicide reprend du poil de la bête ?

– Ouais, comme je le disais, on tourne en rond.

Les meubles de la cuisine paraissent se resserrer autour des deux hommes. Dehors, le ciel s'est couvert. Martial profite de la pénombre pour déguster son vin en fuyant ce regard qui le déprime. Il écoute sonner le téléphone de son ami avec soulagement, espérant une diversion. C'est Diane, et Antoine ne manifeste aucune intention de répondre. Le souvenir de la matinée, ce lever embarrassé après leur étreinte de la nuit lui reviennent, remords et gêne mêlés. Un peu

d'exaspération aussi à cause de cette mission sacrée qu'elle s'est donnée, celle de retrouver à tout prix l'assassin de son père. Le répondeur se déclenche. Quelques secondes plus tard, la sonnerie se fait de nouveau entendre. Antoine soupire et prend l'appel. La voix surexcitée de la jeune femme accroît son agacement.

– Ah, tu décroches enfin ! Dis donc, tu m'as parlé d'un journaliste qui bosse dans un quotidien économique ?

– Oui, Yves Demeulemeester.

– Je dois le rencontrer le plus vite possible, j'ai absolument besoin de ses lumières.

– À quel sujet ?

– Vargas m'a mise sur la piste d'un truc bizarre. Je vous expliquerai de vive voix.

– Bon, si ça urge, je suis chez Martial. Le plus simple, c'est de nous rejoindre.

– Je fonce. Et toi, convoque ton copain.

Antoine obéit à la demande pressante de Diane, même si son objet demeure fumeux, et appelle Yves.

– Tu parles d'une coïncidence, j'allais composer ton numéro à l'instant, lui annonce le reporter.

– Écoute, c'est Diane, la fille de l'ingénieur, elle a des choses à dire.

– Moi aussi, figure-toi ! Pour commencer, tu peux oublier les investisseurs luxembourgeois. Tu devines qui se dissimule derrière Metal Invest, le partenaire de Forgibel dans Poudrométal, tu sais, cette entreprise chargée d'industrialiser l'invention de Bertillon ?

– J'en ai marre des charades...

– Sermeuze, mon vieux. En personne !

– Comment tu le sais ?

– J'ai fait le siège du greffe du tribunal de commerce de Luxembourg, là où ton ingénieur s'était adressé pour avoir des infos sur cette boîte. En réalité, Metal Invest appartient à un holding suisse. Quelques recherches plus tard, pas des plus aisées, crois-moi, et j'ai fini par décrocher la timbale. Ce holding est la propriété de Sermeuze à cent pour cent !

Antoine a du mal à comprendre les implications de cette information. Sermeuze s'est associé en sous-main à Forgibel pour exploiter le brevet des poudres, d'accord. Mais dans quelle intention ? Se faire du fric sur le dos de la bête ? Et Bertillon, dans ce micmac ?

– Dis à Martial de garder du café au chaud, j'arrive.

Diane est la première à débarquer en roulant des épaules. Elle s'est changée depuis tout à l'heure et porte un jean, un tee-shirt blanc et un blouson en cuir qui lui donne une carrure de mauvais garçon. Un peu gauche, Antoine l'embrasse sur la joue, sous l'œil de Martial,

malicieux comme s'il avait deviné la nature de leurs relations. Yves se pointe quelques minutes plus tard, excité par la perspective imminente d'étaler sa science et de ramasser de nouvelles infos pour étoffer son scoop. Les présentations se font rapidement dans la cuisine, dont l'espace semble avoir encore rétréci sous l'affluence.

Yves ouvre son ordinateur, Martial débouche une deuxième bouteille de meursault et en verse de généreuses rasades, sans s'oublier au passage.

- Alors, pourquoi cette précipitation ? s'impatiente le journaliste.

- Vous auriez dû voir ça, commence Diane, Vargas était effondré. Sermeuze venait de lui annoncer la fin de son contrat de recherche. Terminées les poudres, au rancart les rêves du scientifique d'un avenir industriel pour Bruxelles... Et ses ambitions de révolutionner la métallurgie.

- Quoi, Sermeuze l'a viré comme un vulgaire stagiaire ?

- Pas exactement, mais la révolution se fera sans lui, ça, c'est sûr.

- Explique-toi.

- Forgibel a jeté l'éponge. Écrasée par des difficultés de trésorerie, la forge ne peut pas souscrire une augmentation de capital prévue ces jours-ci. Du coup, elle a dû revendre à l'un de ses partenaires ses parts dans Poudrométal.

Antoine et Yves échangent un regard entendu.

- Ce partenaire ne s'appellerait pas Metal Invest, par hasard ?

- Si, c'est précisément la société à propos de laquelle mon père cherchait des renseignements. Mais pourquoi vous faites cette tête-là ?

Yves a cessé de taper en plein milieu d'une phrase. Quant à Antoine, il avale son verre cul sec.

- Où est le problème ? demande Martial.

- Yves vient de me l'apprendre : en réalité, Metal Invest appartient à Sermeuze, par le biais d'une société-écran suisse.

Blanche, lèvres pincées, Diane serre les poings.

- Sermeuze ! C'est donc lui qui a racheté le brevet des poudres ! Vous devinez les conclusions qu'on peut en tirer ?

- Oui, répond Yves. Voilà un excellent mobile pour justifier un assassinat ou je m'y connais pas !

- Et c'est probablement son complice rwandais qui s'est chargé de la sinistre besogne, ajoute Antoine. Sa capacité de violence ne fait aucun doute.

Yves réfléchit.

- Sermeuze a joué drôlement serré. Parvenir à convaincre les actionnaires de Forgibel de vendre la poule aux œufs d'or, ce type a du génie !

- On en revient à Gilles. Il avait raison de soupçonner des manœuvres chez Forgibel. Des manœuvres concoctées par Sermeuze

pour couler la boîte, la plonger dans une situation si grave que ses actionnaires devenaient obligés de se défaire du brevet pour trouver du cash. Donc, Gilles approchait de la vérité, même s'il n'avait pas eu vent de l'histoire des poudres. Et Sermeuze l'a aussi éliminé pour avoir le champ libre.

Martial incline son verre et observe la couleur jaune paille du vin avec intérêt.

– Quand j'étais flic, je n'aimais pas les enquêtes financières à cause de leur complexité. Ici, tout paraît évident. Trop, à mon avis. Vous ne croyez pas que nous brûlons les étapes ?

– Tu as besoin de quoi d'autre ? s'emporte Diane. Ses empreintes sur l'arme du crime ?

– Tout ça se tient, constate Antoine.

– Je ne sais pas, reprend Martial. Quelle menace Gilles représentait-il ? Tu l'as dit toi-même, il soupçonnait une délocalisation. Avoue qu'on en est très loin... Ces mecs ont peut-être une conception brutale des relations sociales, mais ce n'est pas une raison suffisante pour se débarrasser d'un syndicaliste, même fouineur.

– Gilles n'est pas le problème, insiste Diane. C'est de mon père dont on parle.

– Justement, une pièce du puzzle nous échappe. Bertillon a cherché à se renseigner sur Metal Invest, d'accord. Mais *a priori*, sans rien trouver, il n'en a pas eu le temps. Alors, pourquoi le tuer ?

Diane s'énervé.

– J'ignore les détails, mais il a dû faire peur à Sermeuze.

– On a un canevas, c'est sûr, soupire Yves. Mais on manque de biscuits. Je ne me vois pas écrire un article sur des bases aussi floues.

– La meilleure chose à faire est de prévenir Loutrel, dit Martial. À lui de jouer. Il a d'autres moyens que nous pour creuser cette affaire.

– Fais comme tu veux, lui répond Antoine. Diane et moi, nous retournons chez Vargus. Il en a trop dit ou pas assez.

– Moi, je rentre au journal. Surtout, n'oubliez pas de me rappeler si vous avez du neuf !

Le couple s'installe dans l'Alfa de Faustin. Bientôt, elle emprunte l'enfilade de tunnels de la petite ceinture pour rejoindre la gare du Nord. Antoine se concentre sur la conduite, la circulation est chargée. Pour se détendre, il pousse sur l'accélérateur. Le vieux 1 600 cm³ réagit gentiment. Il double une camionnette par la droite, se replace sur la bande de gauche. Par hasard, il aperçoit une voiture effectuer le même manège derrière lui. Un autre gêneur se présente, Antoine se prend au jeu du moteur italien, appel de phares, le gêneur se rabat. La bagnole suit toujours, une Peugeot 308, une version sportive. Bagaragaza ? Il se reproche aussitôt cette montée gratuite de parano.

Comment les aurait-il retrouvés ? Pourtant, le fruit de leurs récentes cogitations tendrait à commander la prudence. Antoine lance l'Alfa dans un slalom au milieu du trafic de ce samedi après-midi. Il regrette immédiatement de ne plus avoir sa moto. La BMW aurait fait des miracles ainsi qu'il l'avait expérimenté peu après avoir appris la mort de Gilles, huit jours plus tôt déjà. En dessous de quatre mille tours, les quatre cylindres peinent à sortir une puissance suffisante. Jouer du changement de vitesse pour maintenir un régime outrancier. Un vrombissement aigu envahit l'habitacle. L'Alfa se faufile entre deux voitures, s'attire des coups de klaxon, mais la Peugeot colle fidèlement, sans perdre un centimètre.

– Quel est le problème ? demande Diane sans paraître effrayée.

Elle affiche même un sourire satisfait, comme si l'audace de son voisin la rassurait sur sa capacité à enfin se secouer.

– Nous sommes filés. Une Peugeot grise, tu la vois ?

Diane se retourne et l'aperçoit, trois ou quatre véhicules derrière eux.

– C'est qui ces mecs ?

– Je n'ai pas le temps de regarder, dit Antoine en rasant la jambe du conducteur d'une moto.

– Si tu restes dans le tunnel, tu ne les sèmeras pas. Prends la prochaine sortie.

Antoine repère le dégagement qui mène au boulevard de surface et, de là, à des rues dont l'étroitesse devrait lui rendre l'avantage. Sans clignotant, sans ralentir, au contraire, il repasse en troisième pour gagner le maximum de tours, il insère l'Alfa entre un camion et un break, et manque de peu une autre voiture qui pile sèchement. Un puis deux véhicules s'encastrent dans cet obstacle imprévu et obstruent les voies de circulation. Mais Antoine est devant. La Peugeot aussi. Avec une aile amochée : elle a dû pousser l'un des véhicules accidentés pour forcer le passage.

Antoine brûle un feu rouge, fonce tout droit. Un coup de frein à main et l'Alfa vire sur place dans une ruelle qui descend vers la gare du Luxembourg. En pleine accélération, il lui faut freiner de toute urgence. Deux patrouilleuses de la zone de police de Bruxelles-Ixelles lui coupent la route, feux bleus, sirènes hurlantes. L'absence d'ABS le contraint à y aller mollo sur la pédale pour ne pas bloquer les roues. Derrière, la Peugeot bute contre son pare-chocs.

Trois flics en uniforme s'approchent, arme au poing, le quatrième reste en arrière et pointe un pistolet-mitrailleur sur l'habitacle. Les portières sont ouvertes à la volée, Antoine et Diane sont arrachés de leur siège et projetés sur le bitume. Un genou dans le dos pour l'une comme pour l'autre, puis des menottes se referment sur leurs poignets. Ils sont relevés et courbés brutalement sur le capot de l'Alfa.

– C'est pas bientôt fini, votre cirque ? hurle Diane.

– Silence ! rugit en flamand l'un des policiers en procédant à une rapide palpation de la jeune femme, dont la colère monte encore d'un cran.

De son côté, Antoine s'abandonne à ces mains envahissantes, pas fier d'avoir accumulé les risques pour échapper aux forces de l'ordre. Des piétons s'agglutinent pour profiter du spectacle. Et, dans le quartier, les voitures s'entassent les unes contre les autres, bloquées par l'intervention policière. Toujours couché sur le capot, alors que Diane continue à s'agiter sous la poigne d'un agent, Antoine entend une voix, celle de Loutrel.

– Ça va, relâchez-les, ces deux loustics sont avec moi.

– Bande de brutes ! crie Diane aux policiers bruxellois qui la libèrent à contrecœur. Et vous, dit-elle en s'adressant à Loutrel, vous pouviez téléphoner ! Lancer votre piétaille à nos trousses, franchement ! vous débloquez !

– Arrêtez votre parano, je n'ai déclenché aucune chasse à l'homme. Votre bagnole appelait le contrôle comme un marlou de la gare du Nord devant le palais royal. Mais le hasard fait bien les choses, je voulais justement vous parler. Venez, dégageons le terrain.

Bousculant la troupe de flics furieux de voir les fauteurs de troubles leur échapper, l'inspecteur les entraîne vers sa Passat déglinguée.

– Et mon Alfa ?

– Vous rigolez, Daillez ! Sans moi, vous étiez bon pour le ballon. Plaques contrefaites, conduite dangereuse, innombrables infractions au Code de la route, utilisation d'un véhicule volé et non assuré... Votre chignole file tout droit à la fourrière !

Antoine n'insiste pas, se doutant bien que la voiture de Faustin ne sort pas d'une concession officielle, facture en règle et contrôle technique en ordre.

– De toute façon, votre rodéo ne restera pas sans suite, menace Bart Vandekasteel, déjà installé au volant.

Diane monte à l'avant et Loutrel se case derrière, au côté d'Antoine. La Passat démarre, la jeune femme tempête toujours.

– Nous sommes en état d'arrestation ? Et l'assassin de mon père, vous comptez vous en occuper un jour ?

– Dites donc, ma petite dame, si vous ne la bouclez pas, je vais vous trouver un moyen de la fermer, votre belle gueule.

Antoine voit la nuque de Diane rougir de colère. Elle avait cette nuance écarlate tout à l'heure dans son lit, alors qu'il observait le long chemin voluptueux naissant au bas de son dos pour onduler vers la racine de ses cheveux.

– Bart, laisse mademoiselle tranquille. Quant à vous, ne vous inquiétez pas, nous allons bavarder au calme. Sans visiter les culs-de-basse-fosse de la PJ, promis.

– Ce n'est pourtant pas l'envie qui me manque de vous y coller, râle Vandekasteel.

Après une quinzaine de minutes, chacun s'enfermant dans un silence renfrogné, la Passat se gare dans un espace réservé aux livraisons, à une courte distance de la Grand-Place. Loutrel s'extirpe de son siège.

– Je vous offre une gueuze, dit-il en indiquant l'enseigne de la *Mort Subite*.

L'inspecteur embarque son monde au fond de la salle, dans un coin isolé du café. Avec ses grands miroirs sur les murs, ses colonnes en fonte laquée et ses enfilades de tables en bois verni, la *Mort Subite* figure dans tous les guides touristiques. Les authentiques Bruxellois, eux, ont migré depuis longtemps vers d'autres buvettes plus discrètes, hors de portée des voyageurs à l'imagination paresseuse et de leurs cohortes de disciples serviles.

– Quatre gueuzes, commande Loutrel à un garçon en tablier noir.

– Ajoutez-y deux tartines de fromage blanc, Diane et moi n'avons rien avalé depuis ce matin.

Loutrel se lève pour donner un coup de fil à l'écart. Il revient, la mine satisfaite.

– J'ai convoqué Chaidron. Deux ou trois explications à lui demander sur ce merdier.

– Ce n'était pas la peine, dit Antoine. Honnêtement, il n'a rien à se reprocher.

– Parce que c'est votre cas ? Bon, on verra plus tard... En attendant, régalez-vous.

Les deux affamés se jettent sur le plat traditionnel de l'endroit, tranches de pain gris, fromage blanc local, égoutté dans de la toile. L'accompagnement est rustique : jeunes oignons crus et ramonache, ce radis noir bruxellois de la famille du raifort. Impatient, l'inspecteur ne peut s'empêcher d'attaquer alors que ses convives ont encore la bouche pleine.

– Sérieusement, qu'est-ce que vous fichiez dans une voiture volée ? Vous l'avez dénichée où ?

– Et vous, au lieu de vous intéresser à des détails, ça vous ferait mal de bosser sur la mort de mon père ?

Loutrel saisit le bras de Bart, à deux doigts de commettre un acte de violence indigne d'un officier de police judiciaire, dont le moindre, son chef le pressent, serait d'envoyer la chope de gueuze, verre compris, à la tête de la jeune femme.

– On éclaircira plus tard les circonstances de vos tribulations motorisées. Comme je vous l'ai dit, je voulais discuter avec vous, Daillez. Vous vous êtes mis en tête d'enquêter sur Forgibel, je me trompe ?

– Une enquête... Je préfère parler de curiosité personnelle, répond

Antoine prudemment. Mais c'est vrai, j'ai découvert deux ou trois éléments intéressants. En particulier une invention industrielle conçue par Bertillon qui pourrait expliquer bien des choses.

– Les poudres métalliques, c'est ça ?

– Vous êtes au courant ?

– Ne m'en parlez pas, soupire Loutrel en jetant un coup d'œil démoralisé à son acolyte. Mais vous, vous en savez quoi réellement ?

Antoine présente rapidement le procédé puis précise que Forgibel a vendu ses parts dans Poudrométal pour le plus grand bénéfice de Sermeuze, seul propriétaire désormais de l'invention de Bertillon.

– Le voilà votre mobile, nous vous l'offrons sur un plateau, ajoute Diane, triomphante. C'est clair, Sermeuze a commandité l'assassinat de papa. Pas besoin d'avoir fait des études de flic pour le comprendre.

Loutrel reste dubitatif.

– En quoi ça l'avancait, de le faire disparaître ?

– Pour avoir les coudées franches, tiens. Pour profiter de son arnaque sans être gêné par lui.

– Mouais... Un incident vient brouiller les cartes. Le patron de votre forge a été victime d'une tentative de meurtre, vous le saviez ? Qui s'en est pris à lui ? Et pourquoi ?

Antoine plonge le nez dans sa bière. Diane le toise avec dédain, comme quand il lui a avoué s'être dégonflé à la dernière seconde.

– Un petit malin s'est amusé à le rater de très peu. Bien dommage, si vous voulez mon avis, dit Bart.

– Vraiment dommage, renchérit Diane.

Loutrel a un geste d'apaisement.

– Je ne vous suivrai pas dans vos commentaires douteux, mais ce tir soulève tout de même quelques interrogations. Avec l'arme qu'alimente ordinairement ce genre de munitions, impossible de ne pas mettre dans le mille. De plus, le flingueur n'était pas à quinze mètres, nos collègues ont localisé l'endroit où il s'était dissimulé contre une haie dans le jardin.

Antoine avale une longue gorgée de gueuze trop précipitamment et manque de s'étrangler.

– Et si on en revenait plutôt à la cible de votre tireur maladroit, intervient-il pour masquer son embarras. C'est lui, le commanditaire, je ne vois pas d'autre solution, même si la question du mobile demeure floue. Reste à connaître l'identité du tueur. Et là, j'ai quelques idées. Dans toute cette histoire, on croise un personnage trouble. Un certain François-Marie Bagaragaza. Il est poursuivi par la justice internationale pour crimes de génocide au Rwanda.

– Le Rwanda ? Oui, nous étions informés des relations étranges de Forgibel avec ce pays. En quoi ça nous avance ? Quel est le rapport avec la balle plantée dans le salon de Sermeuze ?

Antoine s'embarlificote dans son argumentation en parlant du rôle d'intermédiaire joué par l'actuel patron de la forge dans la vente des machettes puis en tentant de démontrer à quel point le contexte rwandais entache l'affaire. Il reste prudent et glisse sous silence l'expédition chez les sœurs hutues et l'exécution de Chérubin, ignorant les conséquences judiciaires que pourrait lui valoir une complicité, même indirecte, dans ces multiples infractions.

– Faudrait savoir, vous choisissez quoi ? Les poudres métalliques ou ce bordel africain ? s'agace Bart.

– On s'en fout, tranche Diane, sans évoquer non plus l'intermède sanglant des nonnes. C'est lui l'assassin de mon père, j'en mets ma main à couper.

– Vous avez trouvé ça toute seule ? Uniquement parce que ce bonhomme a participé à des massacres dans sa jeunesse ? Votre conclusion est un peu rapide, non ?

– L'assassin de ton père... et peut-être celui de Gilles, hasarde Antoine.

Diane lève les yeux au ciel.

– Toi et ton Gilles !

– Mademoiselle n'a pas tort, dit Loutrel. Nous avons réétudié le dossier de votre ami et rien ne contredit l'hypothèse du rôdeur.

– Attendez, se défend Antoine, Gilles dénonçait les coulages grâce auxquels Sermeuze a contraint Forgibel à lui vendre Poudrométal.

– Oui mais, vous le disiez vous-même, il ne savait rien du fond de l'affaire. Tout de même, ce Bagaragaza, drôle de blaze. Bart, tu vérifies ?

Ce dernier ouvre son ordinateur portable et se connecte sur le site de la police judiciaire fédérale. Quelques manipulations lui confirment qu'effectivement un certain François-Marie Bagaragaza est recherché par Interpol dans le cadre des tueries du printemps 1994.

Un mouvement de foule vient bousculer leur table : des Japonais dont le temps imparti au rafraîchissement est écoulé rejoignent au pas de course leur car, garé en double file. Entre les vacanciers nippons, tous vêtus du même imperméable en plastique transparent, se faufile Martial Chaidron.

– Mes respects, monsieur l'inspecteur émérite, l'accueille Loutrel en souriant. Alors, disposé à nous éclairer de tes lumières ?

Martial pique une chaise à un touriste parti aux toilettes sans se préoccuper des plaintes de ses camarades de transhumance, plaintes exprimées dans une langue exotique. Puis il réclame une trappiste en attrapant un garçon par son tablier.

– Vous me faites marrer tous les deux. Avoir besoin de moi pour résoudre votre affaire... Et si vous m'expliquiez pourquoi vous vous

noyez dans la gueuze ?

Loutrel soupire. Antoine sent chez lui un drôle de mélange d'épuisement, de dégoût et d'abandon. Comme si la présence de son ex-patron avait fait tomber ses défenses et que, de chef, il redevenait simple stagiaire dégagé de toute responsabilité.

– Ne rigole pas, nous avons la tête dans le sac.

– Vous baissez les bras ?

Martial est étonné, son ancien subordonné a la réputation d'être plus combatif.

– Nous sommes coincés par notre hiérarchie. Raconte-leur, Bart, ça me déprime.

– Des ordres venus d'en haut, difficile de les contourner. On s'est fait taper sur les doigts quand on a voulu interroger Sermeuze. Nous avons demandé au juge d'instruction de signer une apostille pour l'obliger à répondre à nos questions. Tout ce qu'on a récolté, c'est une interdiction de l'approcher. Le dossier nous est retiré, une autre équipe prend le relais lundi matin.

– À cause de cette histoire de poudres métalliques ?

– C'est le problème. Cette invention mirifique les affole tous en haut lieu. D'ailleurs, comme pour mieux brouiller les pistes, nous avons dû arrêter Dutoit.

– Dutoit ? s'exclame Antoine. Il est incapable de faire du mal à une mouche.

Loutrel passe sa main sur son ventre, comme si une douleur venait de transpercer ses entrailles.

– Mais qui est derrière ces blocages ? demande Martial.

– Quelle importance ! Le gouvernement régional ? L'État fédéral ? Ce bidouillage semble si miraculeux qu'il en va du prestige et de la prospérité de la Belgique, ricane Bart.

– Donc, ces salauds s'apprêtent à s'en tirer ? rage Diane.

Le silence dure entre les cinq convives alors que, dans le reste de l'établissement, le brouhaha s'amplifie avec l'irruption d'un nouveau contingent de voyageurs débarqués pour une brève halte. Avant les canaux de Bruges tout à l'heure, ou ceux d'Amsterdam.

Loutrel commande une tournée de gueuzes et une trappiste, avant de reprendre.

– D'accord, on a peut-être un mobile et un suspect, deux avec votre Bagaragaza. Mais ça nous avance à quoi ? Sans être commissionné par le parquet ou par le juge, je ne peux strictement rien faire.

Loutrel, Bart et Martial se lancent alors dans une conversation animée d'où il ressort une certitude : Sermeuze doit être soumis à une investigation approfondie. « Jusqu'au dernier poil de cul », comme le précise Bart. Mais le trio ne parvient pas à s'accorder sur la manière de procéder. Antoine voit Diane se refermer devant cet étalage

d'impuissance.

– À vous entendre, ce n'est pas aujourd'hui que l'assassin de mon père dormira en taule, dit-elle sombrement. Moi, je vous laisse à vos palabres. J'ai rendez-vous avec Sermeuze et, croyez-moi, il la crachera sa vérité !

– Hein ? Tu vas le rencontrer, mais où ça ? s'alarme Antoine.

– Dans l'usine de Poudrométal, à 21 heures.

Loutrel intervient, retrouvant sa mine de flic buté.

– Arrêtez de déconner. Si votre raisonnement est juste, ça pourrait très mal tourner.

– Tu ne peux pas t'y rendre toute seule, confirme Antoine. Je t'accompagne. Et vous, vous n'aboutirez à rien en restant ici à comploter dans le vide. Vous n'avez qu'à nous suivre en couverture. Si nous découvrons quelque chose, nous vous envoyons un signal et vous débarquez.

Bart hausse les épaules.

– Colossalement foireux, comme plan.

– Je viens avec toi, dit Martial. J'apporterai de quoi t'appuyer question artillerie.

– On n'en arrivera pas à cette extrémité, tempère Antoine. Nous procéderons en douceur.

L'inspecteur principal tripote son verre de gueuze, encore à moitié rempli, le repousse sur le côté. Il fait signe au garçon.

– Tournée générale de flotte ! Gazeuse ou plate, je m'en fous.

– En quel honneur, cette opération de désalcoolisation ? rigole Martial.

– J'ai envie d'accepter la proposition de tes amis. Marre de ce bordel ! Un solide coup de pied dans la fourmilière, ça me plaît ! Mais je mets des conditions.

– C'est toi l'officier en charge.

– Nous allons lancer un mandat d'amener contre vous, explique-t-il à Antoine. Après votre interpellation à Saint-Josse, vous nous échapperez sur le chemin de la PJ. Nous nous sommes dit que vous auriez peut-être l'audace de traîner du côté de Poudrométal compte tenu de votre enquête sur votre ami. Par ailleurs, Martial, toi, tu resteras à l'arrière-garde, je ne veux pas d'un civil avec un pétard à la main.

– D'accord, patron, acquiesce Bart. Comme ça, nous sommes plus ou moins couverts. On ne pourra rien nous reprocher puisque nous serons en service commandé. Évidemment, nous aurons l'air ridicule de ne pas avoir réussi à conserver sous notre garde un type comme Daillez, mais enfin... Si cette opération nous permet de recueillir des preuves pour arrêter Sermeuze... Allez, je m'occupe d'envoyer un avis

de recherche sur le réseau.

Depuis qu'Antoine a proposé de l'accompagner chez Poudrométal, le regard de Diane est moins réprobateur. Appréciateur, même.

– L'assassin de mon père, on va se le payer !

– Je vous fais confiance, dit Bart, soudainement radouci. Vous ne manquez pas de culot, ma petite dame. Vous vous en tirerez comme un chef !

– Nous avons deux heures devant nous, tout juste le temps de nous organiser, conclut Loutrel.

Assise à droite de Martial qui roule sur les grands boulevards vers la zone industrielle d'Evere, Diane, le coude à la portière, se rêve en amazone, en vengeresse impitoyable, janissaire parmi les mamelouks, éventrant ses ennemis au sabre. Lui viennent d'épouvantables images d'officiers japonais décapitant à tour de bras lors du sac de Nankin, même si elle doute que ces escadrons ultramachistes eussent accepté une guerrière en leurs rangs. L'idée d'une machette l'effleure, sans pousser la visualisation trop loin, les victimes innocentes, femmes, vieillards et enfants, sont remplacées par les bourreaux eux-mêmes, jeunes efflanqués, hâves, enivrés, dont les membres décharnés voleraient sous l'impact furieux de sa lame. En repassant chez Martial après la *Mort Subite*, Diane lui a réclamé une arme avec insistance, n'importe quoi qui puisse balancer même de la chevrotine, une canardière à poudre noire éventuellement. Rigolard, Martial l'a traitée de pétroleuse en lui refusant catégoriquement d'emporter ne fût-ce qu'un couteau suisse.

– Un coup de pied dans la fourmilière, comme dit Loutrel, je veux bien. Provoquer un massacre, c'est non.

Enragée, Diane a filé à la salle de bains pour prendre une rapide douche. Il y en allait comme d'une sorte de rituel, celui de la lustration, de la purification avant le combat. Encore la geste japonaise alimentée par une lecture immodérée des mangas. Et dans la voiture, alors qu'Antoine, à l'arrière, semble ruminer, angoissé peut-être par la perspective de l'ultime affrontement, Diane laisse sa colère enfler. Bientôt, elle sera face à l'assassin de son père. Du moins, le commanditaire de son exécution. Olivier Sermeuze.

À l'heure convenue, peu après 20 heures, Martial se gare à côté d'une usine de composants électroniques, à une centaine de mètres des installations de Poudrométal. Au loin, le siège de l'OTAN est illuminé par des projecteurs dont la lumière brutale transperce la brume tombée en début de soirée. Rangé sous les arbres, le long d'une voie de desserte, le véhicule est invisible. Diane s'agite dans son fauteuil. Antoine se penche et lui caresse l'épaule. L'orpheline se dégage nerveusement et repense à la nuit passée, à leur séance récréative sous les draps. Elle n'en éprouve aucune gêne rétrospective mais se demande pourquoi elle a succombé à l'élan qui la poussait vers cet

homme, survivant écartelé entre ses amitiés et ses amours mortes. Et incapable de passer à l'acte quand l'occasion s'était présentée, belle comme la tête de Sermeuze sur un plateau.

– Voilà Bart et Loutrel, annonce Martial en ouvrant sa portière.

Camouflés jusqu'alors par le rideau d'arbres, les deux inspecteurs s'avancent vers la voiture.

– Toujours partants ?

– Et comment ! répond Diane.

– Vous vous souvenez du signal ?

– Oui, dit Antoine. J'ai programmé une touche rapide dans mon téléphone. J'appuie et vous rappliquez.

– Comptez-y ! On débarquera comme la cavalerie. Souhaitons simplement que votre expédition se déroule en douceur.

– Je n'ai pas peur de Sermeuze, j'en fais mon affaire.

– Vous ne manquez pas de culot, mademoiselle. Mais soyez prudente tout de même.

– On verra, rétorque la demoiselle d'un air buté.

Loutrel a un moment d'hésitation. Si ça se savait, envoyer deux civils dans la gueule du loup lui vaudrait les foudres de sa hiérarchie. De plus, quel résultat peuvent-ils espérer en fin de compte ? Il jette un coup d'œil à Martial, plus très sûr lui non plus de la pertinence de l'opération, observe Bart extraire et réengager le chargeur de son pistolet, puis actionner la culasse et contrôler la sécurité. L'inspecteur principal se résout à donner le signal du départ.

Le groupe se sépare. Loutrel, Bart et Martial s'enfoncent dans l'obscurité pour rejoindre leur poste dans les environs immédiats de l'usine. Diane prend le volant et démarre. Une minute plus tard, elle distingue un parallélépipède en parpaings et acier, revêtu d'un bardage en tôle ondulée crème. Un panneau annonce discrètement l'identité de la société. Les deux flics de la PJ ont effectué plusieurs passages sans relever la présence d'aucune voiture suspecte, d'aucun guetteur plongé dans un examen insistant des lieux. En se garant, elle vérifie l'exactitude de leurs observations : personne aux alentours. Sur le parking, un véhicule seulement, une Audi, sans doute la bagnole de fonction de Sermeuze.

La porte d'entrée n'est pas verrouillée. Le cœur battant, Diane entraîne Antoine dans le bâtiment. Un couloir sobre mène à l'espace de production, éclairé par de pâles veilleuses. Avec ses murs garnis de carrelage blanc et son plafond en inox, le local, d'une quinzaine de mètres sur vingt, s'apparente à un laboratoire plutôt qu'à un atelier où l'on travaille le fer dans la fournaise des creusets et le fracas des marteaux pneumatiques. Quelques machines sont alignées dans un ordre militaire. Brillantes, revêtues d'aluminium brossé, elles

ressemblent à de l'outillage médical ou à du gros électroménager de luxe. De vastes armoires reliées à des flexibles métalliques qui s'enfoncent dans le plafond sont pourvues de portes-hublots, des fours probablement. Un tunnel arrondi, recouvert de plastique ivoire, long de huit mètres et haut de deux mètres, se déploie dans le fond, avec son convoyeur au tapis en caoutchouc et un appareillage électrique imposant. Et partout, pour contrôler ces instruments, des écrans d'ordinateur posés sur des lutrins. Éteints. Aucune activité humaine récente n'est perceptible. Même pas une tasse de café qui traînerait près d'un PC.

– Impressionnantes, cette blancheur, cette propreté. Quel contraste avec Forgibel, dit Antoine.

Pâle, les poings serrés, Diane s'est immobilisée à côté de bidons empilés sur une palette en plastique.

– Toute la vie de mon père est ici. Les salauds !

Antoine lui prend le bras d'un geste consolateur.

– Ils ne l'emporteront pas au paradis, je te le promets. Continuons, je passe devant.

Il s'avance dans le hall quand les plafonniers inondent d'une lumière crue l'inox et les surfaces immaculées. Simultanément, une porte s'ouvre au fond, à la volée, et un type énorme bondit dans leur direction. Au moins cent kilos, mais peu de graisse comme en témoignent la souplesse et la rapidité de sa démarche. À part peut-être un léger renflement à la ceinture, dû à l'âge. Dans sa main, un pistolet dont les chromes démultiplient les reflets de l'usine laboratoire.

– Vous deux, amenez-vous par ici, et pas de blague.

– Vous êtes qui ? demande Diane avec agressivité.

– Je te présente François-Marie Bagaragaza.

Antoine l'a reconnu avec des sueurs froides, se souvenant de la photo trouvée chez les nonnes. Son gabarit est inchangé, sauf cet embonpoint naissant qui n'adoucit en rien sa silhouette intimidante.

– Bien vu ! Maintenant, virez à gauche au bout du couloir.

Diane se figure pouvoir surprendre ce militaire aguerri dans la fraction de seconde pendant laquelle il la perdra des yeux en tournant le coin. Son compagnon perçoit son intention et lui saisit le poignet.

– Trop dangereux, lui murmure-t-il.

– Vos gueules ! coupe Bagaragaza. Là, on y est. Poussez la porte.

Antoine s'exécute et découvre une salle de réunion impersonnelle, aux cloisons jaunâtres. Les fenêtres sont masquées par des stores, l'éclairage est livide. Sermeuze trône à une table, des dossiers autour de lui.

– Tiens, nos tourtereaux ! Pile à l'heure. Prenez place, je vous en prie.

– Je ne devrais pas les attacher ? demande l'ancien capitaine.

- Pas la peine, ils vont se tenir tranquilles, n'est-ce pas ?
 - Me tenir tranquille ? Vous rigolez ! Jamais devant les assassins de mon père !
 - Fais-les asseoir, François-Marie. Ces deux comiques me fatiguent.
- Le Rwandais se contente d'exhiber son pistolet, rendant très concrète la charge mortelle de ces quelques centaines de grammes de métal, dont certaines parties ont peut-être déjà été fabriquées à partir des fameuses poudres ou par quelque procédé analogue. Négligeant toute prudence, Diane amorce un mouvement rapide vers Sermeuze, son intention de le frapper est évidente. Bagaragaza la prend de vitesse, lui tord le bras et la pousse violemment sur une chaise.
- Bas les pattes, sale con !
 - Sois polie, pose tes fesses et ne bouge plus ou je deviens vraiment méchant.

Antoine suit avec une inquiétude croissante cet accès de brutalité.

– Vous ne pourriez pas calmer votre gorille ? Je croyais que vous aviez invité Diane à une réunion un peu plus civilisée...

– Je les fais taire ? dit Bagaragaza en agitant un poing dont la masse paraît encore plus potentiellement mortifère que son arme.

– Laisse tomber, ces gugusses n'ont pas l'ombre d'une preuve.

– C'est là que vous vous trompez, bluffe Antoine. Des preuves, nous n'en manquons pas. À commencer par celles de votre implication dans la mort de Gilles.

– Quand bien même serais-je responsable de la disparition de cet emmerdeur... Ça changerait quoi ?

Goguenard, le patron de Forgibel s'écarte de la table et étend ses jambes devant lui. Sa cravate est légèrement desserrée.

– En tout cas, je possède un document qui démontre que vous l'avez soumis à une surveillance étroite. J'appelle ça des repérages pour préparer un assassinat.

– Ne soyez pas naïf, monsieur Daillez. Un syndicaliste, nous contrôlions ce qu'il mijotait, rien de plus normal.

– Et votre associé, là, il ne l'aurait pas un peu poussé dans l'usine ?

– Merde ! Olivier, je ne lui ai rien fait à ce Gilles.

– Je le sais, mais cette bourrique semble persuadée du contraire. En réalité, cela n'a aucune importance.

– Aucune importance ? explose Diane. Et mon père ? Où avez-vous planqué sa tête, bande d'assassins ?

Sermeuze se précipite sur la jeune femme et lui balance une gifle. Sous le choc, elle tombe de sa chaise, Antoine veut se lever pour lui porter secours mais Bagaragaza veille au grain et le rembarre sèchement.

– Toi, la salope, tu me parles sur un autre ton, crache Sermeuze.

Puis, après avoir bu quelques gorgées d'eau au goulot d'une bouteille, il retrouve son air affable.

– Ramassez-la, dit-il à Antoine. Et pardonnez-moi cet accès de colère, mais votre amie est exaspérante. Elle est calmée, maintenant.

Diane se rassied mais Sermeuze est bien optimiste de la considérer comme domptée, ses yeux jettent des éclairs capables de transpercer le métal le plus dur jamais produit par Forgi-bel.

– Où en étais-je ? reprend le manager tranquillement.

– Pourquoi avez-vous assassiné mon père ?

– Allez-y, remettez-en une couche. Vous cherchez vraiment les ennuis ? Je vous le répète, je n'ai tué personne, mademoiselle. Pour ce genre d'accusations, adressez-vous à mon associé.

– Ce n'est pas drôle, Olivier, souffle Bagaragaza. J'en ai assez de toutes ces conneries.

– Ah ! mon vieux camarade n'a pas envie qu'on lui rappelle son passé glorieux.

– Vous parlez du Rwanda ? intervient Antoine. Vous n'êtes pas blanc-bleu non plus, vous, avec cette histoire de machettes pour armer les milices...

– Du matériel agricole, mon cher, rigole Sermeuze. Grâce à des appuis bienveillants, nous avons donné à cette légende la valeur d'une vérité officielle. Pardi, faut pas toucher à l'emploi ! Bref, la Commission sénatoriale a rendu un verdict d'acquittement sur toute la ligne. Vous voyez à quoi servent les relations ?

Antoine s'agite sur sa chaise. La situation s'envenime et il voudrait envoyer à Loutrel le signal convenu. Mais comment y parvenir, avec Bagaragaza planté à quelques centimètres derrière lui ? Une seule idée lui vient, gagner du temps et faire parler Sermeuze.

– C'est à l'occasion de la vente des machettes que vous vous êtes rencontrés tous les deux ?

– Nous nous connaissons depuis beaucoup plus longtemps, depuis notre passage dans une école de commerce bruxelloise, à la fin des années quatre-vingt. J'ai trouvé en mon ami des qualités entrepreneuriales qui m'ont séduit. Dans les affaires, figurez-vous, une once de brutalité fait des miracles. Et puis j'ai découvert son pays grâce à lui et, je l'avoue, j'en suis tombé sous le charme.

– Mais ces poudres métalliques, alors ? insiste Antoine. Quel est le fin mot de l'histoire ?

– Tu vois, François-Marie, tu avais tort de t'inquiéter. Ils ne savent rien.

– De toute façon, tu fais comme tu veux, mais, pour moi, hors de question de laisser des témoins dans mon dos.

– On réglera ça plus tard. Revenons-en à Poudrométal.

– Comment avez-vous fini par mettre la main sur les parts de Forgibel ?

– Ah ! vous avez fait quelques recherches...

– Vous avez sciemment orchestré ses difficultés ?

– Exact. J'ai réussi à dégrader ses comptes au point de forcer ses actionnaires à accepter ma proposition. Grâce à une gestion, disons, inventive, la forge s'est retrouvée avec un besoin désespéré de trésorerie.

– Les soupçons de Gilles étaient donc fondés.

– Sans me vanter, je ne me suis pas mal débrouillé.

Et, sur un ton badin, Sermeuze explique sa martingale. Le financement miraculeux trouvé chez de mystérieux investisseurs, un paravent pour le dissimuler, lui. Rien de plus simple à monter dans des pays comme la Suisse et le Luxembourg. Et puis, en plus des actions dans Poudrométal qu'il détenait à l'origine, racheter à vil prix celles de Forgibel. Pour entrer en possession exclusive du procédé de Bertillon.

– Vous aviez prémédité l'assassinat de mon père !

– C'est une idée fixe chez vous, rigole Sermeuze. Dites, vous n'essayez pas de nous jouer un vilain tour ? François-Marie, vérifie qu'ils ont pas de micro.

Bagaragaza procède à une rapide palpation d'Antoine, qui voit avec horreur son précieux téléphone atterrir sur la moquette. Diane se débat mais une habile clé de bras l'immobilise. La fouille est brutale, son blouson vole par terre.

– Rien à signaler, Olivier.

– Bon, maintenant que nous sommes certains d'être entre nous... C'est exact, la mort de votre malheureux père tombait à pic. Cette tête de mule s'était piquée de fureter dans les affaires de Metal Invest, mon paravent luxembourgeois... Je lui ai offert un dédommagement, histoire de détourner les yeux de mon projet. Ça n'a pas eu l'air de lui plaire. L'œuvre de sa vie ! Jamais elle n'aboutirait entre de mauvaises mains ! Pas très malin de sa part, je le lui ai précisé en toute amitié. Je lui ai fait une proposition plus généreuse et je n'ai plus entendu parler de lui. Comme vous le savez, il a été victime peu après de cet odieux attentat, le hasard arrange parfois bien les choses.

– Voilà un aveu ou je ne m'y connais pas, jubile Diane. Vous êtes foutu, Sermeuze.

– Libre à vous de spéculer, mademoiselle. Je n'ai rien reconnu du tout. Je veux bien vous dire autre chose, à titre purement informatif. Imaginez-vous que votre père a croisé François-Marie un soir, sortant de chez moi. Il l'a immédiatement identifié évidemment, à cause du contrat des machettes et de bien d'autres commandes confiées à Forgibel.

– Ça explique son coup de fil à Faustin.
– Faustin ? C'est qui, ce type ? Un de vos copains ?
– Vous occupez pas, répond Antoine, dont le ton assuré dissimule mal une angoisse croissante.

Pourvu que Martial et Loutrel finissent par comprendre la gravité de la situation. De son côté, Diane paraît étrangement confiante, comme si la colère l'aveuglait au point d'étouffer toute inquiétude.

– Votre Faustin, je m'en fous. J'ai le plaisir de vous l'annoncer, je viens de vendre Poudrométal à des industriels suisses. François-Marie et moi, nous avons rendez-vous demain midi à Lausanne pour finaliser le contrat. Vous savez le plus beau ? Tout ceci est parfaitement légal.

Sourire aux lèvres, et dans la tête sans doute des visions de plage, de palmiers ou d'autres attributs du folklore africain, Sermeuze continue en expliquant que leurs valises sont prêtes. Les deux compères vont quitter l'Europe pour se perdre dans les profondeurs du continent noir.

– Nous pourrons alors jouir de nos royalties sur chaque pièce fabriquée selon le procédé de notre génial inventeur.

– Vous êtes vraiment une ordure ! dit Antoine.

– Je vous trouve bien moralisateur tout d'un coup. Je ne la ramènerais pas trop si j'étais à votre place. J'ai été contraint de donner votre nom à la police de Rhode-Saint-Genève, hier soir. Ils étaient fort tourmentés par cette balle qui m'a manqué de peu. Fort tourmentés et fort décidés à mener l'enquête jusqu'au bout.

– Vous en avez profité pour leur parler de Chérubin ? Vous savez, le Tutsi flingué par votre camarade à Saint-Josse ?

– Inconnu au bataillon. Bien, avant de vous quitter, je dois encore finaliser certains documents pour nos amis lausannois. Puis je vous laisserai aux bons soins de François-Marie. Que votre main gauche ignore ce que fait la droite, disait l'autre.

Pour Antoine, c'est la dernière chance d'appeler la cavalerie. Il va tenter un mouvement désespéré pour s'emparer de son téléphone, à trois mètres de lui à peine, quand la porte de la salle de réunion s'ouvre avec fracas. Trois jeunes types font irruption, en baskets, en jean et en sweat-shirt, capuche sur le crâne et le visage dissimulé par des masques de carnaval. L'homme de pointe est muni d'un fusil de chasse raccourci et, sans attendre, décharge ses deux canons en l'air. Des morceaux du plafond, une sorte d'aggloméré de plâtre et de fibres cartonneuses, dégringolent sans bruit. Le plafonnier, réduit en une bouillie de plastique et de verre par les projectiles, éjecte des débris aux alentours. Un fragment frappe la joue de Sermeuze, lui infligeant une estafilade impressionnante dont le sang gicle immédiatement à flots.

– Bagaragaza ! Lâche ton flingue !

L'acolyte de Sermeuze calcule ses chances mais les deux autres envahisseurs alignent leurs armes sur lui, une pétoire de la FN et un *riot gun* fatigué. Celui qui a vidé son fusil se précipite sur l'ancien capitaine. Dans un mouvement très fluide, très rapide, inconsidéré cependant puisque Bagaragaza tient toujours son pistolet. Mais il le prend de court et le cogne brutalement de sa crosse tronquée. Le choc fait vaciller le vieux soldat. Avant d'avoir le temps de se mettre en garde, il est bousculé, chute et reçoit plusieurs coups de pied rageurs dont un lui démonte la mâchoire.

Au cours de cette débauche de violence, Antoine et Diane sont restés sidérés, sans même penser à se protéger. Sermeuze, lui, a sorti un mouchoir et le presse contre sa joue. Les assaillants agissent à la hâte. Bagaragaza est ficelé puis traîné en dehors de la pièce. Le dernier membre du trio s'attarde quelques secondes dans le couloir pour couvrir leur fuite puis file en fermant la porte à clé. La scène n'a pas duré une minute.

Le déguisement n'a pas trompé Antoine, qui a identifié Faustin. Son premier réflexe est de prendre son téléphone pour appeler Loutrel. Diane lui saisit le bras.

– Laisse-leur quelques minutes, dit-elle avec l'expression d'une joie sauvage sur le visage. Bagaragaza a bien mérité son rendez-vous avec l'enfer.

La dernière scène du kaléidoscope imaginaire de Gil prenait les couleurs d'une carte postale intimiste de la Grande-Bretagne de la fin des années soixante-dix. Une banlieue londonienne noyée par la pluie. Hatfield, quelque part au nord de la capitale. Des pavillons tous semblables, alignés à l'infini, aux fenêtres découpées en menus carreaux, presque des vitraux. Dans la cheminée de l'un de ces pavillons, un faux foyer lance ses lueurs rougeâtres sans réchauffer l'atmosphère. Le gaz chuinte doucement, sifflement couvert sans peine par les échos d'un match de foot à la télévision. Avec son bulbe exorbité, la caisse en imitation bois renvoie des images criardes. Le gazon du terrain en attrape la teinte des petits pois abandonnés dans les assiettes encore sur la table. Et les maillots d'Arsenal exhibent une vilaine coloration, celle des carottes qui côtoyaient ces mêmes petits pois.

À ce stade de ses rêveries, Gil avait besoin de retrouver son Mick dans une ambiance privée, de gratter au cœur de sa vie intime, loin des foules, loin des scènes, loin des groupies. Il s'obstinait à tenter, sans y croire, de découvrir des points de convergence, des parallèles dans leurs trajectoires qui l'auraient aidé à justifier ses propres échecs. En tout cas, à mieux les comprendre en les plaçant dans la perspective de l'itinéraire de son héros, parsemé lui aussi de déconvenues. Surtout en cette fin des années soixante-dix.

Sur le manteau de la cheminée de ce pavillon ordinaire, pas étonnant donc que Gil voulût apercevoir une photo encadrée. Mick Taylor vers 1971, guitare en bandoulière, les doigts torturant les cordes, ses longs cheveux blonds cascadeant sur les épaules, le visage tordu par le plaisir, ou par la hantise de rater l'enchaînement des notes. À son côté, Mick Jagger se déhanche dans un trémoussement impudique, celui d'un amant à l'instant du coup de reins ultime. Gil distribuait un peu partout dans la pièce d'autres photos du fils de la maison et d'innombrables coupures de presse sous verre. Autant de trophées pour afficher la fierté de parents jamais revenus de voir leur progéniture officier au sein du plus grand groupe de rock de l'époque. Au lieu, comme tant de gamins du voisinage, de rejoindre les ateliers de Hawker Siddeley, l'usine aéronautique de la cité.

Gil se demandait alors si l'ancien guitariste des Stones regarde avec nostalgie ces souvenirs d'un passé glorieux. En prenant la décision de quitter le cirque de Jagger, Taylor s'était juré de ne jamais avoir de remords. Mais aujourd'hui, à trente et un ans, parvient-il à se persuader qu'il ne regrette pas la folie de ces années ? Ce dimanche, Gil en était sûr, rien ne lui manque. Ni le tourbillon destructeur d'une vie écartelée entre l'excès de travail et les dérives déjantées des stars du rock. Ni le mutisme obstiné de Charlie. Et surtout pas l'œil de pirate de Keith.

Très vite, cette tentative d'imaginer un Mick en famille lui paraissait futile. Il persistait cependant à se recréer ce dimanche après-midi. Ainsi, l'un de ses amis l'aurait accompagné chez ses parents. Jack Bruce, par exemple, le bassiste de Cream, compagnon de gloire d'Eric Clapton à la fin des années soixante. Vraisemblable : les deux musiciens s'étaient associés pour tourner ensemble en Europe au cours du printemps 1975. Une Mrs Taylor pouvait apparaître, tout en rondeurs, portant son tailleur rose chiné avec cette raideur propre à la classe moyenne britannique endimanchée. La mère verserait le thé après avoir déployé le service des grands jours, une porcelaine aristocratique décorée de scènes de chasse, cadeau – pourquoi pas ? – d'une lady admiratrice de son fils. Son père serait là évidemment, plongé dans la lecture du *Sunday Times*, suivant d'une oreille distraite la progression d'Arsenal, un verre de brandy posé sur un guéridon recouvert d'un napperon au crochet, œuvre de son épouse.

– Ton album n'est pas dans les *charts*, grommellerait Mr Taylor en effeuillant consciencieusement le supplément culturel de son journal.

Le disque de Mick. Son premier en solo. Sa musique. Gil l'écoutait toujours avec joie, les principaux morceaux passaient et repassaient dans sa tête quand il s'inventait ce dimanche de la fin des années soixante-dix. Une galette léchée, un lent travail de maturation. Pas une piste à reprendre, aucune seconde dont on aurait à rougir. Une fusion du blues et du rock, des accents jazzy. Et, surtout, une guitare parfaite, des solos à couper le souffle, avec une mention particulière pour sa maîtrise de la *slide*.

Gil savait également que cette perfection est très relative. D'accord, la guitare est inspirée, mais certaines compositions sont moyennes, trahissant une recherche malhabile de l'air du temps. Et sa voix, bon sang ! rien d'inoubliable. De toute façon, le succès commercial n'est pas au rendez-vous. Comme aurait pu le souligner son père sans diplomatie, son œuvre n'est jamais entrée dans le top cent.

Mais comment réagirait Mick ? Gil pensait qu'il se tairait pour ne pas raviver la polémique familiale née de sa démission, près de cinq ans plus tôt. Ses parents ont dû prendre cette fuite comme un affront

personnel, se voyant privés de leur qualité de géniteurs d'un membre des Stones. Au fond, ils commencent à se tourmenter pour lui, pour son avenir. Un sentiment neuf : sa carrière a débuté à l'adolescence avec John Mayall, et la guitare lui traçait une route sans histoire vers le firmament de la musique. Or, depuis son exil de la planète des Stones, son parcours est devenu erratique. La tournée avec Jack Bruce. Des travaux de mercenaire dans les studios. Des collaborations avec des groupes s'aventurant dans des genres complexes, comme le jazz-rock de Gong ou les compos planantes de Mike Oldfield.

En cet hypothétique dimanche, après avoir reposé sa tasse de thé, sa mère en rajouterait une couche.

– Ron Wood, au moins, a l'air de bien s'en sortir.

Ronnie. Le remplaçant de Mick au sein des Stones. Un baroudeur de la Gibson qui a su saisir sa chance et ne menace pas l'hégémonie de l'ombrageux Keith Richards. Un pote aussi, il a eu l'élégance d'inviter Mick lors de l'enregistrement de son album solo, *Gimme Some Neck*, publié en cette année 1979. Une trentaine d'années plus tard, Gil devait se l'avouer, Ron Wood continue à tirer son épingle du jeu.

La séquence aurait pu se poursuivre. Le père se serait désormais assoupi, la télé toujours allumée, le journal sur les genoux. À distance, on apercevrait le visage de Maggie Thatcher, la nouvelle Première ministre, grimaçante comme une gorgone.

Jack Bruce l'aurait vue.

– Fichues années, dirait le bassiste. Avec cette bique, on n'a pas fini d'en ramasser plein la gueule.

Mais Gil se lassait de ces fantasmes petits-bourgeois, on aurait même pu y ajouter une boîte de biscuits aux armes de la famille royale. À ce stade, il ne s'expliquait plus très bien où ses rêveries pouvaient le mener. Ces scènes réinventées lui paraissaient stériles, tout juste bonnes à raviver des nostalgies, nostalgie d'une autre vie, nostalgie d'un autre âge, nostalgie de la musique et des concerts. Alors, il quittait ce terrain irréel pour réfléchir.

Dans ces moments-là, Gil interrompait toute activité. Il sortait de la forge en refileant les commandes de son four à un collègue. Ou garait sa voiture sans attendre. Il pouvait s'installer, solitaire, à la table de sa cuisine. Parfois, il cessait de marcher en pleine rue, tournait brusquement les talons et allait s'asseoir sur un banc. Son visage s'enlaidissait, vieillissait d'une dizaine d'années, les coins tirés, le front plissé, les joues creusées, les yeux durs, les paupières à demi fermées.

Dans ces circonstances, Gil revenait sur la démission de Mick, cette porte claquée au nez des Stones. C'était là qu'avait basculé le sort de son héros. Et si ses rêveries avaient un sens, c'était pour tenter d'éclairer sa vie à la lumière de la sienne. Mais cet éclairage demeurerait

sourd, plus diffus que la lueur rougeâtre dispensée par quelque interstice de son four. Il dénombrerait les raisons objectives de ce départ, la lassitude de l'emprise de la paire Jagger-Richards, le dégoût de ressasser les mêmes morceaux, le désir de créer sa musique à lui, ses problèmes d'addiction dans le cirque effarant de ces années-là, sa fatigue physique. Mais aucune de ces motivations ne le satisfaisait parce qu'il n'en partageait pas une seule avec lui. Rien dans ces justifications ne ressemblait à celles qui l'avaient conduit à cesser de jouer pour un public.

Pourtant, Gil était convaincu d'une communion de destin entre eux. Quitte à triturer les faits, à amender la réalité, à inventer. L'un et l'autre avaient tout plaqué, dans une sorte de suicide professionnel, catégorique dans son cas, plutôt de l'ordre de la tentative pour Mick. À moins qu'il n'eût fallu parler d'échec ? Lui, c'était une évidence. Mais Mick aussi, en définitive, n'avait plus jamais approché le panthéon des dieux du rock. Dans les années quatre-vingt, il avait connu quelques instants à l'avant-scène, en accompagnant Alvin Lee, le guitariste de Ten Years After, ou même Bob Dylan. Mais son palmarès restait maigre et, par la suite, il n'officialiait plus que dans les bas-fonds confidentiels du blues. Gil ne s'en réjouissait pas, mais cette plongée dans les abysses de l'anonymat le confortait dans son intuition d'une symbiose de leurs vies.

Puis son introspection s'emparait du thème de la rédemption. Au moment de désertir, Mick aurait-il été tenaillé par la culpabilité d'être parvenu au sommet trop jeune, de ne pas avoir profité de cette condition enviable pour se transformer en homme meilleur, en musicien plus affûté, plus créatif, de s'être vautré dans la ouate luxueuse des Stones, d'avoir joui de leurs dérives orgiaques ? Il s'en voulait de le mettre ainsi en accusation mais son innocence juvénile devait le rendre accessible au remords, sa pureté aussi, incarnée par ce visage christique qui était le sien à l'époque, entouré d'une couronne de cheveux blonds, les yeux francs comme son jeu, lumineux comme son phrasé.

Tout finissait par se mélanger, sa quête devenait foireuse. Soudainement, Gil ne voyait plus de communion de destins entre eux, c'est sur lui-même que s'abîmaient ses méditations dévastatrices. Sans plus comparer leurs trajectoires. Le sentiment acide de s'être renié l'envahissait, si fort que, debout, il devait trouver un siège immédiatement et que, assis déjà, seule la position couchée lui offrait un soulagement. Comment vivre quand votre foi se fonde sur le mensonge ? Quand votre passion de la musique vous précipite dans les affres de la trahison ? La réponse, en 1989, Gil l'avait pressentie en une fraction de seconde : casser sa guitare. Une décision néanmoins

impossible à assumer dans sa dimension irrévocable. Du coup, s'il devait continuer à jouer, ce serait pour lui, plus jamais devant un public, plus jamais pour gagner sa vie. En même temps, fidèle à ses idéaux de jeunesse, il avait décidé d'entrer comme ouvrier dans une usine. Ce choix, Gil le regrettait tous les jours, encore plus vivement au moment de côtoyer Mick dans ses promenades méditatives. Car ce choix n'amenait aucune rédemption. Il était une punition pour un crime qu'il n'avait pas commis, tout au plus l'avait-il couvert par sa présence. Par son amour envers Birgit qui le transformait en complice.

Quand ses méditations ne parvenaient pas à le sortir de l'impasse, quand il se sentait rongé par l'acide de la trahison, Gil retournait à ses rêves, à ce dimanche de 1979, quelque part dans la banlieue nord de Londres, à Hatfield. Et Mick Taylor, face à ses parents, face à son ami Jack Bruce, se renfermerait dans ses propres rêves. Des jeunes se produiraient ce soir à Welwyn Garden City pour jouer du vrai blues teinté de rock. Mick aurait prévu d'y aller, démangé par l'envie de monter sur scène à leurs côtés, dans le théâtre de ses débuts avec John Mayall. Si ces jeunots acceptaient la présence d'un vétéran comme lui, sa Gibson les accompagnerait. Il improviserait un solo selon son humeur. Et peut-être réussirait-il à soulever le public, à le ramener vers les hauteurs qu'il tutoyait au temps des Stones, à le rendre meilleur l'instant de quelques notes. Gil l'admirait pour cela : sa vie ressemble à celle que lui aurait voulu vivre. Et, même si son destin vire à l'aigre, Mick n'est capable de rien d'autre. Rien sauf continuer à câliner ses cordes. Sur des planches, n'importe où on l'accueillera. Pour un billet de vingt livres, si nécessaire. Et Gil l'entendait dans son cœur. Et sa musique chassait ses regrets pour un temps.

Le banc délabré jure avec le décor fonctionnel des bureaux de la police judiciaire de Bruxelles, plantés au dernier étage du building occupé autrefois par une multinationale de l'informatique à Saint-Josse. La banquette est boîteuse, crevassée, maculée de taches qui ont pénétré les fibres jusqu'au cœur. Le sommet du confort accordé par la Justice aux suspects et aux témoins, preuve qu'ici les deuxièmes sont souvent considérés comme les premiers. Au bout du couloir, un flic en képi sommeille, gardien amorphe d'Antoine et de Diane, cloîtrée dans un silence obstiné. Il tente de lui prendre la main, elle se dégage vivement, sans agressivité mais avec fermeté. Antoine se lève pour se dégourdir les jambes, s'attirant le regard noir du cerbère. Pas d'autre choix que de se rasseoir et de respecter le mutisme ambiant. Pour tromper l'attente, Diane ne cesse de dessiner. Elle croque Sermeuze, un portrait très réaliste, pas une caricature, on y voit nettement l'empreinte du mal. C'est indéfinissable, une lueur dans les yeux, un pincement des lèvres, un plissement du front.

– Le vrai assassin de mon père, commente-t-elle avant de ranger ses crayons et son bloc dans son sac.

Antoine a un geste de consolation, d'approbation encore, même si le patron de Forgibel n'a jamais manié l'instrument fatal puisque Bagaragaza s'en est chargé.

Quelques heures plus tôt, dans la salle de réunion de Poudrométal, Antoine a obéi à la demande pressante de Diane de retarder l'arrivée de Loutrel. Dénoncer Faustin eût été comme livrer l'un de ces vengeurs juifs dont son groupe semble s'inspirer. En même temps, avec lui s'échappait la dernière chance de découvrir la vérité sur la mort de Gilles. L'inspecteur aurait pu déclencher l'alerte, intercepter les ravisseurs, récupérer Bagaragaza et, pourquoi pas ? lui arracher des aveux. Les réflexions d'Antoine ont pris un autre cours et l'idée s'est imposée naturellement. La joie malsaine de Diane, cet éclat sauvage dans ses prunelles lui ont fait comprendre qu'un phénomène pernicious était à l'œuvre, celui de représailles programmées et maintenant assouvies. L'irruption de Faustin ne devait rien au hasard. Ou à des recherches compliquées menées par lui à travers tout Bruxelles. Elle les avait avertis de son rendez-vous avec Sermeuze. Les

Tutsis n'imaginaient pas tomber sur l'ancien capitaine. De gré ou de force, le directeur de la forge leur aurait dévoilé sa cache. Au final, ils ont remporté le jackpot.

Antoine n'a pas parlé de ses soupçons – de sa certitude – à Diane. Assis sur le banc de la PJ, il pense une nouvelle fois à la vengeance, œil pour œil, une balle de sniper pour un kamikaze dans un souk, la tête de Sermeuze dans sa lunette pour effacer la mort de Gilles. Comme après son tir manqué, il ressent un peu de dégoût envers lui-même. Envers ces justiciers qui lui ont mis le fusil dans les mains. Envers Diane, aussi.

L'intermède a duré une quinzaine de minutes. Sermeuze a essayé de filer à l'anglaise mais a dû battre en retraite devant la détermination de Diane, qui bloquait la seule issue de la salle. Antoine l'a interrogé sur Gilles, s'attirant un regard vide pour toute réponse. Finalement, il a appelé la cavalerie. Le ventre en avant, bélier capable de culbuter n'importe quel adversaire, l'inspecteur principal a fait irruption dans la pièce, suivi par Bart, l'arme braquée à hauteur d'homme, et par Martial qui tenait son Colt d'une manière moins agressive, juste plaqué contre sa cuisse. Loutrel a découvert Diane, impassible, et Sermeuze, défait, plongé dans la contemplation du parking de l'usine, ressassant ses rêves perdus de villégiature dorée dans la chaleur africaine. Puis le flic a vu le plafond crevé, les gravats par terre, la chemise maculée de sang du manager, sa joue sur laquelle il continuait d'appuyer un tissu écarlate. L'odeur de poudre était immanquable.

– Mais c'est quoi ce bordel ! s'est-il écrié.

Bart s'est précipité sur Sermeuze pour le menotter sans ménagement. De son côté, Loutrel a rangé son pistolet dans son étui. Après un moment de flottement, il s'est assis à la table.

– Je répète, c'est quoi, ce bordel ?

– Nous avons eu quelques surprises.

Antoine lui a expliqué la succession d'événements, leur capture par Bagaragaza, la combine de Sermeuze, l'enlèvement du capitaine par de mystérieux agresseurs.

– Ces gaillards sont certainement déjà loin, a dit Loutrel avant d'ordonner à Bart de signaler le rapt puis de partir en reconnaissance dans le bâtiment pour comprendre comment les ravisseurs se sont introduits dans la place.

Son adjoint est revenu plusieurs minutes plus tard avec la clé de l'énigme : un passage découpé dans le grillage à l'arrière et une fenêtre forcée. L'équipe de permanence de la police judiciaire a été appelée en renfort. Encore des questions, beaucoup de conciliabules. Les constatations bouclées, Loutrel a embarqué Diane et Antoine. Et

là, au bout de deux heures, Martial sort enfin la tête dans le couloir de la PJ.

– Ah ! Quand même ! s'exclame Antoine.

Avec lassitude, Loutrel regarde le couple entrer dans l'ancre qu'il partage avec Bart. Deux bureaux de la dotation standard de l'administration, deux fauteuils à pivot pour les flics, quatre chaises pour leurs clients, des armoires métalliques fermées. Le décor est anonyme, sauf une affiche de film avec Gabin en Maigret, gloire incontestée des cénacles policiers belges. Toute cette affaire agace l'inspecteur. Il sait par expérience qu'une enquête judiciaire ne fait jamais qu'effleurer la vérité. Mais, ici, il se sent vraiment loin du compte. Du coup, son ventre gonfle de nouveau. D'autres auraient des aigreurs au pyllore, lui ballonne.

– Remis de vos émotions ?

– Oui mais, franchement, j'aspire à retrouver mon lit, dit Antoine.

– En définitive, notre opération ne se solde pas par un succès formidable. Mais vous l'avez échappé belle. Affronter Bagaragaza...

– Nous avons eu chaud, reconnaît Antoine alors que Diane hausse les épaules.

– L'arrivée providentielle de ces types vous a peut-être sauvé la vie. Ce soudard n'est pas à un cadavre près. Très providentielle, d'ailleurs, cette apparition.

Antoine acquiesce silencieusement. Diane se plonge dans la contemplation de la ville gagnée par le sommeil.

– Vous n'avez pas une idée de la manière dont vos sauveurs s'y sont pris pour débarquer au bon moment ?

La question tombe à plat.

– Pas de soupçons sur leur identité ?

– Non, ment Antoine.

Il se refuse à jouer l'arbitre entre victimes et bourreaux. Entre Tutsis vengeurs et Hutus génocidaires. Entre Diane et l'assassin de son père.

Loutrel se carre dans son siège. Seule une lampe posée sur son bureau éclaire les lieux. La lumière n'est pas orientée vers les yeux de ses interlocuteurs, il déteste ces petits trucs de flicard.

– Ils ne seraient pas rwandais, par hasard ? intervient Bart, assis à sa place, presque invisible dans l'obscurité.

– Des Africains, ça, c'est sûr, admet Antoine en regardant Diane, qui semble toujours aussi absente.

Comme si les événements ne pouvaient plus la toucher, le sort du principal protagoniste étant réglé.

– Entre nous, c'est vous qui les avez prévenus, ces kidnappeurs ?

– Allons, Marc, oublie cette histoire, dit Martial, debout contre un mur. Ça changerait quoi ? Quel chef d'inculpation voudrais-tu retenir

à leur égard ? Complicité d'enlèvement ? Tu n'as pas de témoin.

– D'accord, Sermeuze se tait et n'a pas intérêt à l'ouvrir. Mais si j'essayais de le secouer ?

– À toi de voir, ça sera dur de le contraindre à déposer.

– Revenons à Bagaragaza, soupire Loutrel. Que savons-nous de lui ?

– Incroyable, quand même ! ce type se planquait en Belgique sous votre nez, accuse Antoine. Interpol avait lancé un mandat d'arrêt, vous auriez dû mettre la main dessus, non ?

– Et puis quoi encore ! Ce n'est pas à moi de faire le ménage de la justice internationale. J'ai déjà assez de mal avec les magistrats de mon pays. De toute façon, on m'en a informé en haut lieu (Loutrel indique le plafond de façon inappropriée puisqu'ils sont au dernier étage), rien au radar pour la Belgique. Inconnu au bataillon, Bagaragaza ! Officiellement, il n'a jamais arpenté le territoire de notre beau royaume. Nos valeureux diplomates, cette histoire de rapt les emmerde. Avoir abrité un génocidaire, même à leur insu, ça leur fout les jetons. Le gouvernement rwandais ne plaisante pas avec ce genre de négligences.

– Alors, l'affaire passe à la trappe ?

– Vous ne pouvez mieux décrire la situation, monsieur Daillez. Pour ma part, j'imagine qu'on va le voir réapparaître prochainement, dans le canal de Bruxelles ou au fond du coffre d'une voiture. À moins qu'il n'émerge quelque part du côté d'Arusha. Chacun le sait, les criminels endurcis ont le don de se livrer spontanément à la justice des hommes !

Diane se penche vers Loutrel.

– Parlant de vos hypothèses, je préfère la première, celle où on le retrouve dans la flotte ou dans une bagnole.

– Ça ne me ferait ni chaud ni froid, intervient Bart avec vigueur.

– Donc, vous renoncez à vos investigations sur le meurtre de Bertillon ? insiste Antoine.

– Bagaragaza n'ayant jamais séjourné en Belgique dans un passé proche, j'ai le regret de vous avouer que l'enquête est dans un cul-de-sac. J'en suis désolé.

Martial hausse les épaules.

– Tu as quand même une idée du fin fond de l'histoire ?

Loutrel voit bien que Bart trépigne de colère et serait prêt à empoigner une arme de gros calibre pour tenter de dénicher les ravisseurs et leur arracher Bagaragaza lui-même. Pour l'abattre en prétextant la légitime défense. Il s'étonne du reste que le massacre des Tutsis soulève chez lui une telle fureur. Mais lui se relâche. Même imparfaitement, l'enquête est résolue dans ses grandes lignes. Alors, il consent à dévoiler ses cartes. À continuer sur le ton d'une

conversation badine l'exploration du dossier devant des civils.

– Voilà comment je vois les choses. Intrigué par cette société, Metal Invest, Bertillon était devenu soupçonneux. Il approchait dangereusement la vérité, la menace devait être éliminée. Le meurtre est signé, je vous l'accorde.

– En plus, mon père avait reconnu Bagaragaza.

– Ah bon ?

– Il l'a vu sortir de chez Sermeuze un soir. Il le connaissait du temps où ces deux-là travaillaient ensemble au Rwanda. Forgibel avait accepté des commandes pour eux.

– Un autre point qui s'éclaircit. Donc, l'ancien militaire est l'exécutant et notre manager, le commanditaire. Aucun doute. Mais en l'absence de l'auteur direct des faits, dur de le démontrer. Croyez-moi, le parquet ne sera pas séduit par un procès aussi aléatoire. Et même si le ministre de la Justice crevait d'envie de renvoyer Sermeuze devant un tribunal, son collègue des Affaires étrangères s'emploierait à modérer sa vindicte pour éviter les ennuis avec Kigali.

– Bref, coupe Diane, il échappe à toute poursuite ?

– Je vous le confirme, répond Loutrel avec, dans la voix, l'indice d'une certaine frustration malgré tout. Enfin, la brigade financière épiluchera son arnaque mais, à première vue, tout paraît légal. On le coïncera éventuellement pour tentative de fraude fiscale, si ce délit existe.

– Le fric, tout ça pour le fric, comme d'habitude, tranche Bart.

– Vous avez pu reconstituer les derniers moments de mon père ? continue Diane.

– Là, on est dans le domaine des spéculations. Bagaragaza semble l'avoir abordé près de sa camionnette. Où ? Dans le parking de Forgibel ? Peu vraisemblable. Ailleurs alors, peut-être au moment de faire un plein, ou à l'occasion d'une course quelconque. Bref, il a maîtrisé la victime puis l'a ligotée et chargée à l'arrière du véhicule. On a retrouvé des traces de liens sur le corps. Bagaragaza s'est rendu quelque part pour accomplir son forfait. Encore un endroit non identifié, entre parenthèses. Après, il l'a balancé sur le ring avant de garer la camionnette où nous l'avons trouvée. Pardonnez-moi, mademoiselle, de vous livrer ce détail, mais nous n'avons toujours pas récupéré sa tête...

Silence dans la pièce. Loutrel voit Antoine chercher la main de Diane, elle l'esquive.

– Ce n'est pas fréquent que je me fasse souffler sous le nez un suspect par un gang de vengeurs masqués... Mais quoi, un ingénieur tué chez nous ne fait pas le poids par rapport aux quelques milliers de cadavres que ce type a sur la conscience d'après les ronds-de-cuir des Affaires étrangères.

– Donc, le meurtre de Bertillon, on n'en connaîtra jamais le fin mot, regrette Antoine. Et celui de Gilles, on n'en parle même plus.

– N'en rajoutez pas avec votre Gilles, on a vérifié et revérifié, ça m'a tout l'air d'être un accident. Je veux dire, l'œuvre d'un cambrioleur qui a paniqué. D'où la bousculade et la chute fatale.

– Et le rapport de filature rédigé par Bagaragaza ? intervient Martial.

– Ça ne prouve rien. Sauf que ces mecs avaient une conception musclée des relations sociales dans leur boîte.

– Tout est fini, alors ?

– Terminé, classé, clos. J'ai d'ailleurs pris la liberté de renvoyer ce pauvre Dutoit dans ses foyers. Et vous, vous pouvez partir. Vu le côté bizarre de l'affaire, vous n'avez rien à signer. Au panier, les procès-verbaux ! Mais j'ai quelques questions à vous poser, monsieur Daillez. En particulier.

– Attendez-moi dans le couloir, dit Antoine à Martial et à Diane qui quittent le bureau.

– J'ai encore deux ou trois mystères sur les bras, reprend Loutrel. Vous vous en doutez, je suis devenu une sorte de spécialiste du Rwanda depuis quelques heures. On ne cesse de me signaler des incidents mêlant des ressortissants de ce pays. L'un de mes collègues bruxellois s'occupe d'un règlement de comptes à Ixelles. Un Tutsi flingué en rue. Ça vous évoque quelque chose ?

– Désolé, je n'en ai aucune idée.

Antoine se refuse toujours à dévoiler son rôle dans ces événements, même si le ton persuasif du policier et l'heure avancée l'encourageraient à glisser vers les confidences.

– Bagaragaza ?

– Comment le saurais-je ?

L'inspecteur remue quelques-uns des papiers étalés sur son bureau.

– Autre mystère, une attaque dans une communauté religieuse hutue à peu près au moment du meurtre dans la rue. On aurait aperçu de jeunes Noirs accompagnés d'un Blanc.

– Je ne peux pas vous aider.

– Hmm... Le Blanc, son signalement vous ressemble beaucoup. Un quinquagénaire... On l'a vu courir sur le faîte d'un mur dans les jardins... À cet âge, s'amuser à ce genre de jeux, pas très sérieux, non ?

Antoine se tait.

– À propos, Sermeuze n'arrête pas de nous chauffer les oreilles avec la tentative de meurtre dont il a été victime.

– Ah ?

– Cette ordure vous accuse formellement. Moi, je n'ai aucun

élément, même pas le flingue. Dommage, j'y aurais peut-être détecté des traces intéressantes, de l'ADN ou des empreintes, si vous voyez ce que je veux dire...

Antoine écoute avec la curiosité apparente d'un amateur de roman policier heureux d'entendre un enquêteur lui exposer une véritable histoire criminelle sans rapport avec lui.

Loutrel s'affaisse sur son siège, l'air crevé tout à coup.

– Pour moi, on pourrait tout aussi bien mettre ces infractions sur le dos du grand absent. Et vlan ! un nouveau méfait du capitaine génocidaire ! Bon, un délit de rien du tout au regard de son palmarès. L'équivalent d'un PV de stationnement... Voilà donc une autre affaire à classer *illico*.

Et l'inspecteur lance dans sa corbeille à papier un dossier portant le nom d'Antoine, suivi de la mention « tentative d'assassinat ».

– Quant à vous, je vous demande une faveur : foutez le camp et ne revenez pas m'emmerder avant mon départ à la retraite. D'ailleurs, pour m'en assurer, je vais finalement conserver ceci.

Et il retire le dossier de la poubelle pour le ranger dans un tiroir.

– Barrez-vous, répète le flic.

Le jour se lève sur la flèche de l'hôtel de ville de la Grand-Place, éclairée par une lumière rasante, déjà vive, pas un nuage à l'horizon. Même à cette distance, les festons de pierre se détachent sur le ciel bleuissant et prennent des teintes orangées. Trop bas pour être caressé par les premiers rayons du soleil, le cul de bronze du cheval d'Albert 1^{er} conserve une carnation noirâtre, on distingue à peine les chiures de pigeon sur sa croupe. En bas de l'immeuble, dans un renfoncement du Palais des congrès, les sans-abri pioncent derrière leurs cartons. Un amas de canettes tétées jusqu'à la dernière goutte donne une idée sans équivoque de la nature des loisirs qui ont présidé à leur samedi soir.

Vêtue d'une culotte et d'un tee-shirt blancs, Diane est appuyée contre la fenêtre de son appartement. Rentrée une heure plus tôt de la PJ avec Antoine, elle n'a pas encore dormi, lui non plus. Le couple s'est essayé au cérémonial de l'amour. Sans résultat probant. Trop de fatigue, trop d'émotions. Trop peu de désir, aussi. Ce matin, leur relation lui semble déjà condamnée. À cause de la différence d'âge ? Pas sûr. Serait-ce une simple erreur d'aiguillage, une affaire de circonstance, l'occasion faisant la larronne en attendant de trouver une proie vraiment à son goût ? Peut-être pas non plus, Antoine lui plairait plutôt. Exception faite de la fêlure provoquée par la disparition tragique de son ami. Insupportable, cette recherche obsessionnelle d'un hypothétique assassin. Diane se reproche aussitôt sa mauvaise foi. La mort de son père est loin de l'avoir laissée indifférente. Même celle des Flamands et des Wallons dans les tranchées ne devait pas glisser sur le cuir du roi Albert sans l'atteindre, chef sensible au sort de ses hommes.

La tête d'Antoine. Sa tête quand il avait deviné son secret, ce coup de fil balancé à Faustin pour le prévenir de son rendez-vous chez Poudrométal. Un masque de réprobation, d'où sourdait une certaine répugnance à son égard, du dégoût même. Ce dégoût l'a blessée. Ce dégoût explique ce désir fuyant entre eux, cette jouissance réfractaire. Ce dégoût justifie sa décision de cesser cette relation naissante qui aurait pu, éventuellement, durer.

En regardant le dos du Roi Chevalier, Diane fulmine. Là où elle rêvait de vengeance, la préparant méthodiquement, s'échinant à

trouver les moyens de lui donner un tour concret, lui s'abîmait dans des considérations oiseuses sur la loi du talion, se félicitait de s'être dégonflé, d'avoir raté volontairement son tir chez Sermeuze. Au moins, de son point de vue, l'histoire est close : Bagaragaza doit être enterré discrètement quelque part, coulé dans le béton, dissous dans l'acide, démembré le cas échéant, les morceaux de son cadavre répandus à tous les vents, et sa tête, si bien cachée qu'on ne la retrouvera jamais, dévorée par les insectes et les animaux nécrophages. Cette préméditation homicide, Diane l'a lue dans l'œil de Faustin quand ses comparses ont embarqué l'ancien capitaine. Ils ont échangé un regard, comme si le jeune homme quêtait son approbation, en réalité, non, comme s'il la prévenait : « J'accomplirai mon devoir, si cette exécution te fait horreur, tant pis pour toi. » Avec une rage identiquement homicide, l'orpheline lui a renvoyé un message clair : « Fonce, rien ne me mettrait mieux en joie. »

Lui aussi en caleçon et en tee-shirt, Antoine revient de la cuisine en apportant une cafetière et deux tasses. Il en tend une à Diane, qui la prend puis s'écarte.

– C'est dégueulasse, dit-il. Si l'on en croit Loutrel, Sermeuze va s'en sortir.

Ce misérable a pourtant été à deux doigts de ne pas se tirer d'affaire, songe-t-elle.

– Le plus dur, c'est son silence, qui m'empêche d'avoir une idée des circonstances exactes de la mort de papa. Impossible d'imaginer ses derniers moments...

Elle a un frisson.

– Si ton père avait été plus explicite quand je l'ai rencontré quelques heures avant son assassinat... Si j'avais été perspicace, peut-être aurions-nous pu éviter le drame.

– Tu n'as rien à te reprocher. Il représentait une menace, ces salauds l'ont éliminé. Sans état d'âme.

– Tu n'as pas tort. Bon, et Faustin, c'est toi qui l'as averti ?

– Tu t'en doutes, non ?

– Mais comment savais-tu qu'on tomberait sur Bagaragaza ?

– Je l'ignorais. Mais c'était une éventualité. Si papa s'intéressait à lui, c'est qu'il devait le connaître pour l'avoir croisé au temps du contrat des machettes. Donc, Sermeuze et lui devaient être en relation d'une manière ou d'une autre.

– Et tu ne t'es pas souciée de son sort ? Aucun tribunal ne l'attend, hein ?

Diane s'éloigne de la fenêtre et, les poings fermés contre ses hanches, le regarde dans les yeux.

– Tu ne vas pas plaindre cette ordure ? Je te rappelle qu'il a tué

mon père. Et quelques autres en 1994.

– Ce n'est pas une raison.

– Nous y voilà, les grands sentiments, la justice charitable, cette illumination bien-pensante grâce à laquelle tu as épargné Sermeuze au dernier instant...

Antoine se renfrogne.

– Tu ne comprends pas, tant pis.

– Je comprends une chose : ce salaud est mort, mort comme mon père.

Les bruits de la circulation s'intensifient dans la ville et comblent le silence qui s'enracine entre les deux amants. Antoine sirote son café, le regard vague. Au cours de l'échange, lui aussi s'est insensiblement déplacé, déjà réfugié presque au milieu de la pièce. Diane se retourne et pose le front contre la vitre. De façon incongrue, elle se sent excitée en se rendant compte qu'il profite d'une vue imparable sur ses fesses, qui tendent le coton. Puis une gêne soudaine la pousse dans sa chambre, pour chercher un jean et un pull. En enfilaient ses vêtements, elle se souvient de la rage avec laquelle ils se sont désapés la première fois, moins de vingt heures plus tôt. Ce souvenir la fait sourire. C'est plus détendue qu'elle revient dans le salon. Antoine s'est rhabillé et paraît également de meilleure composition. Son ton s'adoucit en lui demandant si Loutrel lui a fourni des informations sur les funérailles de son père.

– Oui, le juge a libéré le corps, le permis d'inhumer est accordé. Je m'en occuperai tout à l'heure.

Diane se ressert du café.

– Papa me manque, tu sais. Enfin, cette douleur de l'absence ne t'est pas étrangère.

Un silence, puis elle reprend.

– Gilles te hante encore ?

– Certains détails persistent à me turlupiner. D'un côté, je suis tenté d'accepter la culpabilité de Bagaragaza. De l'autre, j'ai des doutes. Je n'ai pas l'impression qu'il en savait tant. Donc, le malheureux ne constituait pas une menace très sérieuse...

– Je ne parlais pas du côté policier de l'histoire. Je me demandais si tu vas continuer à t'enfermer dans ton passé, celui de ta jeunesse, de tes années heureuses avec ton ex-épouse. À t'enfermer dans la mort, en fait.

– Je ne vois pas les choses comme ça.

Antoine a répondu abruptement puis boit un peu de café, froid maintenant. Il se dirige vers la chaîne hi-fi et découvre le dernier CD écouté par Diane, le boîtier est ouvert.

– Tiens, du Mick Taylor, *Laurel Canyon*, dit-il en insérant le disque

dans l'appareil.

– Tu m'en as tellement rebattu les oreilles... Du coup, j'en ai acheté un au hasard.

Taylor lâche comme à regret ses premières notes, la voix de Mayall se place délicatement par-dessus le thème élégant, raffiné, du guitariste.

– Prisonnier, reprend Antoine. Oui, c'est sans doute mon état aujourd'hui. Mais j'ai encore du mal à me représenter mon avenir sans Sonia. De toute façon, je n'ai pas le choix, je suis bien obligé de m'y habituer.

– Et moi, je m'y habituerai ?

– Je ne saisis pas.

– Tu parlais d'avenir... Je ne sais pas si, nous, nous en avons un ensemble... Si cela devait être le cas, je ne pourrais pas vivre en compagnie de deux fantômes.

Diane s'assied derrière sa planche à dessin. Elle attrape un crayon, gribouille distraitemment.

– Tu préfères que je m'en aille ?

– Je ne veux pas que tu restes. Du moins, pas comme ça.

– Tu ne peux être jalouse ni de Sonia ni de Gilles... Tu l'as dit toi-même, ils sont loin de moi désormais.

– Mais les as-tu vraiment laissés partir ?

Antoine enfille sa veste sans répondre, lui touche le bras d'un geste tendre, une caresse légère, quitte le salon sur la pointe des pieds et referme la porte sans faire de bruit. Diane ne le regarde pas et écoute ses pas le conduire tout doucement hors de sa vie.

Antoine n'a pas le temps de descendre du taxi qui le ramène chez lui après avoir pris congé de Diane : Yves ouvre la portière et l'arrache presque de ses gonds. C'est tout juste s'il ne l'extraît pas de force de l'habitable. Pas mieux rasé, pas plus frais non plus, le journaliste danse une gigue coléreuse sur le trottoir. Au bout de son bras, le sac de son ordinateur exécute de dangereux moulinets.

– Espèce de salaud ! Tu m'as complètement planté !

– Désolé, je n'ai pas pu faire autrement, les dernières heures ont été vraiment chaotiques.

– Nom de Dieu ! Tu devais m'appeler ! Et mon scoop ? Sermeuze est en taule, non ? Raconte, merde !

– Viens, soupire Antoine, qui voudrait ne pas ressasser cette nuit épuisante.

Mais à voir la mine furibonde de son ami, impossible d'y couper.

En entrant dans son appartement, Yves sur les talons, une odeur de renfermé exacerbée par deux journées d'absence lui tire une grimace. Il était parti de chez lui pour rencontrer l'ancien producteur de Gilles. Par la suite, une cascade de péripéties s'était déchaînée, Faustin et ses miliciens, Chérubin abattu en rue, Sermeuze dans sa mire... Antoine arrête là cette énumération, sa tête lui fait un mal de chien. Après avoir ouvert une fenêtre, il prépare du café dans la cuisine.

– Bon, je t'écoute ! dit Yves en s'asseyant, son portable déjà allumé.

Pendant que le café coule, Antoine se résout à entamer le récit des derniers événements, son interpellation par Loutrel, l'exploration des installations de Poudrométal, la morgue de Sermeuze, Bagaragaza, son enlèvement, puis les heures passées à la PJ. Yves tape consciencieusement. Il se relit et réfléchit quelques secondes.

– Bagaragaza, tu as une idée de l'endroit où ces mecs l'ont embarqué ?

– Aucune.

– Et leur identité, tu as un soupçon ?

– Pas le moindre.

– L'association tutsie dont tu m'as parlé ?

– Possible, mais je ne comprends pas comment ces types auraient pu être avertis, ment Antoine.

Comme devant Loutrel, il refuse de s'appesantir sur cette milice

vengeresse rassemblée autour de Faustin. Pas question de révéler le rôle joué par Diane, c'est déjà assez compliqué. Pas envie non plus de soulever le problème de ses propres phantasmes homicides. Pas maintenant, mais un jour, peut-être.

– Autre chose. Quel est le motif d'inculpation de Sermeuze ?

– On nage dans le flou à cause d'un micmac diplomatique avec le Rwanda. Loutrel prétend d'ailleurs n'avoir rien à se mettre sous la dent. Pas de preuve, pas de témoin, pas d'aveux. Ce salaud ne restera pas patron de Forgibel, c'est certain, mais les sanctions contre lui devraient s'arrêter là.

– Tu parles d'un flic ! Question incompetence, j'ai rarement vu pire !

– Tu crois ? demande Antoine, dont les yeux se fermentaient s'il ne se sentait obligé de participer à la conversation à cause d'un net sentiment de culpabilité envers son ami.

– En tout cas, Sermeuze a baisé tout le monde dans les grandes largeurs.

Les paupières d'Antoine tombent, le café parvient à peine à l'empêcher de s'effondrer sur place. Il n'entend plus Yves lui préciser sa pensée sur le déroulement de l'embrouille montée par les deux complices.

– Il a baisé Loutrel, mais le gouvernement bruxellois aussi en raflant des subventions allouées pour créer des emplois et réindustrialiser la ville. Du pognon versé directement dans la poche de cet escroc. Hé, tu me suis ?

Antoine sursaute.

– Oui, oui, continue.

– Un escroc, donc. Qui a plongé la forge dans le marasme le plus complet avant d'éliminer la menace représentée par Bertillon. Tout ça pour rafler le brevet des poudres à un prix dérisoire et le proposer au plus offrant.

À l'évocation du nom du père de Diane, Antoine sort de son engourdissement.

– Je sais, Sermeuze l'a fait descendre par Bagaragaza.

– Merci de me prêter une oreille attentive. Et maintenant, quelle est la suite des événements ? Je ne suis pas juriste mais Forgibel tentera d'obtenir l'annulation de la vente de Poudrométal. Même si elle y parvient, elle ne pourra probablement pas conserver la boîte. Dans sa situation de quasi-faillite, je ne lui vois pas d'autre choix. Impossible de lever les fonds pour exploiter l'idée géniale de Bertillon. À ce stade, l'affaire est bonne à ramasser par n'importe quel investisseur avisé. Chinois, américain ou français. De toute façon, la poule aux œufs d'or échappe à Bruxelles.

Ouais, pense Antoine, tout ça pour rien.

– Un dernier truc. Je brûle de te raconter le fruit de mon enquête sur les activités passées de Sermeuze, reprend Yves. Un type pas ordinaire, tu vas comprendre.

– Je suis crevé, on en parlera plus tard. Dans les prochains jours, si tu veux bien.

Le journaliste est un peu vexé mais, en l'observant attentivement, il se rend compte que son ami est au bord de l'épuisement.

– Mon vieux, juste pour te donner l'eau à la bouche, son histoire mérite un bouquin. Pour le titre, on a le choix, *Itinéraire d'un patron voyou*, *L'Arnaque économique en cinq leçons*, *Criminelles Entreprises...*

– Si tu le dis...

– Et d'ailleurs, j'ai une idée : tu ne m'aiderais pas à l'écrire ? On pourrait en profiter pour prendre des vacances au Rwanda...

– Peut-être. Pour le moment, j'ai envie de dormir.

– Allez, je file terminer mon papier mais je réserve le meilleur pour notre livre ! Promis !

– Comme tu veux, répond Antoine sans conviction.

Il en a soupé de Sermeuze et des poudres métalliques.

Yves enfin parti, Antoine ôte ses chaussures avec soulagement, décidé à s'écrouler d'une pièce sur son lit pour tout oublier le plus vite possible. Tout, cette maudite forge, Gilles, l'ouvrier et ses ambitions de rockeur, les affres du Rwanda, Diane dont la scène de rupture le marque davantage qu'il ne se l'avoue, une de plus après celle de Sonia. Antoine voudrait oublier aussi sa frustration de ne pas avoir respecté les dernières volontés de Gilles. Sauver son usine, c'est vraisemblablement râpé. Et son serment muet prononcé sur sa tombe reste un vœu pieux, les circonstances de sa mort demeurent mystérieuses. Une chose au moins le satisfait, son rêve du sniper ne viendra plus l'accompagner dans un sommeil traversé de rancœurs, de regrets et de chagrin. Il se demande avec curiosité quelles visions vont le remplacer. Des gerbes d'étincelles, fleurs éphémères qui éclosent dans les aciéries ? Ou les confettis de rose qui blanchissaient le cercueil de Gilles, visions plus douces, plus apaisantes ? Mais, lui, est-il réellement apaisé ?

À peine tombé de tout son long sur le lit, un coup de sonnette l'extirpe de l'inconscience réparatrice dans laquelle il s'apprêtait à basculer. Pieds nus, les cheveux ébouriffés, Antoine se relève en maudissant Yves, qui aura probablement oublié de lui communiquer une autre révélation capitale. Sur le palier, un adolescent roule des épaules, une quinzaine d'années, sweat-shirt à capuchon, jean, baskets. L'uniforme de la bande à Faustin. Antoine a un geste de recul et se prépare à claquer la porte. Ras-le-bol des manigances de ces fanatiques du talion ! Mais le jeune homme s'intercale dans le

chambranle et lui tend avec insistance une enveloppe matelassée, au format A4.

– Qui vous envoie ? demande Antoine.

– Tu pigeras en ouvrant le colis, se marre le coursier avant de tourner les talons pour dévaler l’escalier.

Antoine déchire le rabat et trouve une clé avec un mot : « Urgent. Consigne de la gare Centrale, casier n° 25, rangée B. » Une photo est jointe, celle de l’Akazu que Faustin avait commentée. Une tête est barrée d’une croix. François-Marie Bagaragaza.

En entrant dans le hall de la gare Centrale, Antoine se reproche de ne pas avoir appelé Loutrel pour lui abandonner ce qui s’annonce forcément comme une nouvelle source d’ennuis. Mais la curiosité est trop forte. Et irréprouvable l’envie d’arriver au bout de cette affaire incapable de le laisser en paix. Il se repère, descend une volée de marches et s’engage dans le recoin où est reléguée la consigne. Rangée B. Casier 25. Antoine regarde autour de lui, personne. Tant mieux, le spectacle pourrait ne pas convenir à un public non averti. Le casier renferme une boîte isotherme comme celles que l’on utilise pour les pique-niques. Il la dégage avec peine du coffre métallique, la pose sur le sol et entrebâille le couvercle. Ensermée dans des sachets de glaçons rosis par l’hémorragie, la tête de Bagaragaza apparaît, couchée sur la joue. Sa peau est devenue grise, les yeux ouverts lui donnent un air hagard, halluciné. Du sang coagulé venu d’une coupure au front empoisse ses cheveux. Sans prolonger la contemplation de ce trophée, Antoine a néanmoins le temps de saisir des amas sanguinolents, la blancheur d’un os au bout du crâne, le bleu verdâtre d’une grosse veine. Posé sur la tempe, un carton : « Œil pour œil, tête pour tête ».

Diane la tient, sa revanche, se dit-il en refermant le couvercle dans un mouvement de dégoût, le cœur au bord des lèvres. Il lutte contre la nausée, pense à autre chose pour y échapper, à la colère qui monte en lui. Colère contre Faustin, contre Diane, responsable directe de cette mort, instigatrice même, vengeresse allée au bout de sa vengeance. Colère contre la joie sauvage de Diane quand elle s’est repue du spectacle d’un Bagaragaza perdu, brutalement empoigné par Faustin et ses sbires.

Puis un sentiment de tristesse l’envahit. Pas pour l’ancien capitaine rwandais. Une tristesse profonde, qui puise sa source dans la disparition de Gilles et, dans une moindre mesure, de Bertillon. Une tristesse encore parce que l’exécution de Bagaragaza ne le concerne en rien. Aussi évidente que ce crâne exposé quelques secondes dans les couloirs de la gare, l’illumination lui vient, définitive, surgie d’un coin du cerveau où ne siège pas la raison mais où se perpétue l’héritage de l’intuition reptilienne : Bagaragaza n’est pas coupable de la mort de

Gilles.

Antoine referme soigneusement le casier avec des gestes lents, posés, pour tenter de contrôler ses tremblements. Puis il prend son téléphone.

– Martial ? Désolé, je vais t’embêter de nouveau. Tu ferais bien de demander à Loutrel de me rejoindre à la gare Centrale.

Dans la voiture de Martial, Antoine sombre dans un état de fatigue paradoxal qui le mène au-delà de l'envie de dormir. De toute façon, fermer les yeux l'exposerait à subir une nouvelle fois la vision de ce crâne offert comme un tribut, de ce regard uni désormais dans une même souffrance à tous ces corps martyrisés, là-bas, en Afrique, et, plus près, sur le ring de Bruxelles. Son esprit ne peut cependant éviter d'être parasité par les images de l'irruption des policiers bruxellois venus, en avant-garde, sécuriser la salle de la consigne. Leur suspicion immédiate à son égard le brûle encore d'un fort sentiment d'injustice. Comme s'il avait lui-même découpé ce trophée avant de se livrer à cette mise en scène grand-guignolesque ! Une puanteur aussi s'attarde dans ses narines. Pas celle de la charogne, les glaçons freinaient le processus de décomposition et l'horrible paquet se contentait de dégager des effluves frais et métalliques de boucherie. Mais son cerveau a été durablement impressionné par les relents des vomissements compulsifs de l'un des deux patrouilleurs, le plus néophyte, émis en gerbes drues quand son collègue a ôté le couvercle de la boîte isotherme. Quelques minutes plus tard, un officier de la police locale s'est pointé sans lui adresser la parole et l'a considéré avec la même méfiance. Puis Loutrel et Bart sont entrés dans la danse. Les yeux encore plus fous que ceux de feu Bagaragaza, l'inspecteur principal s'est précipité sur le casier et a ouvert le colis à son tour. Il a hurlé un blasphème en puisant l'air tout au fond de son ventre, comme on enseigne à le faire aux ténors. Cette insulte était tellement violente, le son de la voix si terrible, que le jeune flic a failli recommencer à dégueuler. Par la suite, la petite troupe s'est un peu calmée et Loutrel a attaqué Antoine sur les circonstances de sa trouvaille. Martial, débarqué lui aussi à la gare, l'a aidé à absorber le flot ininterrompu de questions. Il a répondu de bonne grâce, en maudissant tout bas Faustin et ses manigances meurtrières, franchement puériles. À son grand étonnement, il a persisté à dissimuler l'identité du coupable manifeste de l'assassinat de l'ancien capitaine rwandais. Malgré les doutes de l'inspecteur, exprimés d'un ton féroce accusateur, il a tenu bon. Sans bien s'expliquer ce silence. Après tout, ne pas le dénoncer, c'était, d'une certaine manière, approuver son acte vengeur, donner raison à la rage homicide de

Diane.

– Tiens, tu n’as pas parlé à Loutrel de ton groupe de Tutsis, ces humanitaires un peu étranges, dit Martial comme s’il lisait dans ses pensées. Pourtant, je les imagine bien occuper la première place dans la liste des suspects, non ?

– Je suis crevé, je te raconterai plus tard.

– Comme tu voudras.

Antoine se sent tout à coup heureux d’être à côté de son ami qui ne lui posera pas d’autres questions, c’est certain. En même temps, il se demande pourquoi cette histoire s’achève par des représailles aussi définitives. N’en serait-il pas finalement l’instigateur indirect ? L’épuisement creuse ce remords jusqu’à le rendre insupportable. Puis l’apaisement le gagne. Sa responsabilité n’est aucunement engagée. Diane s’est chargée toute seule d’actionner le couperet de la vengeance.

Au moment où Martial s’enfonce dans les tunnels de la petite ceinture, Antoine en revient à la conviction qui l’a heurté de plein fouet en contemplant la tête ensanglantée de Bagaragaza : ni lui ni Sermeuze ne sont mêlés à la disparition de Gilles. Réfléchir était impossible à envisager dans le tumulte des derniers jours. Le calme de ce voyage en voiture dans une Bruxelles dominicale, libre de toute circulation, remet de l’ordre dans son cerveau perturbé par un capharnaüm d’émotions antagonistes, ankylosé par le manque de sommeil.

Contrairement à Loutrel, contrairement à Martial, Antoine en reste persuadé. La mort de son ami n’était pas la résultante d’un malencontreux hasard, l’œuvre d’un maraudeur fantôme. Un truc lui échappe, un détail oublié, un acteur négligé. Quoi ? Bon, repartir de zéro. Éliminer définitivement la culpabilité de Sermeuze. S’avouer que le tir de l’autre nuit était une faute, d’accord, mais surtout une erreur de cible. Retourner sur la scène de crime. Ce crâne s’écrasant contre le châssis de la cage de l’aléseuse. Les cheveux encore collés à une cornière en métal. Une poussée établie sans contestation possible par les investigations de la police scientifique, un trébuchement navrant contre un obstacle laissé là. Pas vraiment l’indice d’une exécution préméditée. La preuve d’une rixe plutôt, d’une bagarre, d’une échauffourée impromptue. En revenir alors à la thèse du cambrioleur résolu à protéger son anonymat envers et contre tout ? Non, trop simple. Autant imaginer l’intervention d’une sorte de *deus ex machina*, agissant au nom de la fatalité, semant la mort sans but précis. Antoine se raccroche à une conviction inébranlable. Gilles n’a pas été tué à cause de ce qu’il savait des manœuvres de Sermeuze. Mais la musique ? Chercher le mobile dans sa décision de tourner le dos au

rock ? Se souvenir des imprécations du batteur irascible. De l'immense appétit de gloire du guitariste. Accepter toute la part de vérité dans les accusations de Vermeulen, ces compromissions avec la police d'un régime haïssable. Compromissions qu'on lui aurait fait payer sur le tard ?

Martial quitte les tunnels et s'engage dans les rues de Saint-Josse. Sur un abribus, une publicité vante les mérites du travail intérimaire. « Un métier dans l'industrie ? Vous travaillerez demain », promet l'annonceur. *Demain éventuellement, mais combien de temps ensuite ?* songe Antoine, dont les pensées s'égarent sur la précarité de ces salariés temporaires, leurs entrechats de mission en mission, leurs sauts de carpe pour ramasser des mouches, leur démotivation aussi. Jusqu'à les pousser à se montrer négligents. À laisser les pièces d'un moteur électrique s'égailler sur le sol d'une usine si propre au demeurant, si ordonnée. Comme s'en plaignait Bob Dutoit en parlant de ce supplétif barré des réserves de Forgibel. L'intérimaire était peut-être dans les parages peu avant le drame. Aurait-il vu quelque chose ? Ou quelqu'un ? Autant en avoir le cœur net.

Antoine demande à Martial de se garer à l'aplomb de l'église Sainte-Marie à Schaerbeek, un millefeuille géant de styles roman, gothique et byzantin, dont la restauration lambine. Des bâches bleues recouvrent depuis des années le dôme, en panne de sa toiture cuivrée. Il descend de la voiture et, non sans appréhension, appelle Loutrel, le mieux placé pour le renseigner.

– Vous ne me foutez donc jamais la paix ? s'exaspère l'inspecteur.

– Juste un détail. Après, promis, juré, je vous laisse tranquille. C'est à propos de Gilles.

– Ne venez pas m'inventer de nouvelles fariboles. Je vous l'ai dit, votre as de la cambriole, on finira par le choper. On recevra bien un tuyau un de ces quatre... Tous ces minables n'arrêtent pas de se balancer entre eux.

– Attendez, je pensais au type au moteur, l'intérimaire qui travaillait à la forge quand Gilles a été tué.

– Cet abruti avait quitté son poste plusieurs heures plus tôt. On l'a interrogé, rien de suspect dans ses réponses.

– Ah ! bon, se désole Antoine. Tout de même, vous avez son nom ?

– Vous voulez en faire quoi ? Pourrir la vie de ce malheureux ?

– Lui poser quelques questions, ça ne va pas l'esquinter, si ?

– J'ai votre promesse, après, vous disparaîsez ?

– Oui.

– Une seconde.

Des cliquetis de souris se font entendre à l'autre bout du fil.

– Voilà, Vermeulen. Jean-Baptiste Vermeulen.

Antoine sent un élancement lui pincer le crâne. Le foutu menteur !

L'ancien bassiste qui n'avait prétendument pas revu Gilles depuis des années s'est bien gardé de lui parler de son passage chez Forgibel. Impossible de ne pas l'avoir croisé au moment fatidique !

– Dites, vous êtes toujours là ? Vous ne voulez pas son adresse ?

– Pas la peine, je l'ai déjà.

Antoine raccroche sans donner d'explication et court vers la voiture.

– On change de direction.

– Où veux-tu aller ?

– Chez un musicien qui nous joue une drôle de partition.

Un quart d'heure plus tard, les hôtes du dernier carré de la prostitution en vitrine les accueillent à grand renfort de déhanchements lascifs. Après avoir monté les marches quatre à quatre, Antoine heurte violemment la porte de Vermeulen. Ses coups ressemblent à ceux qu'avait assénés l'acolyte de Loutrel quand les deux de la PJ étaient venus le prévenir de la mort de Gustave.

– Ah ! c'est vous, soupire l'ancien bassiste. Vous me voulez quoi encore ?

– La vérité, répond Antoine en forçant l'entrée.

– Les grands mots ne vous font pas peur, hein !

– Je n'ai pas envie de plaisanter. Où étiez-vous le 13 mai, il y a un peu moins de deux semaines ?

– Oui, le 13 mai, le jour de la mort de Gilles, insiste Martial.

– Les masques tombent... C'est ça, votre vérité ? Une vérité de flicards... Je dois vous présenter un alibi pour avoir le droit de vivre ? Vous allez fouiller mes poubelles, renifler mes draps ?

– Foutaises ! le coupe Martial. Tout ce que nous voulons, c'est une réponse.

En pénétrant dans la pièce, l'ancien flic remplit le petit espace de sa présence menaçante et retrouve ses vieux réflexes, s'imposer au suspect, le pousser dans ses derniers retranchements, physiquement dans un premier temps avant de l'acculer aux aveux par la grâce d'une maïeutique adroite.

Mais Vermeulen ne perd pas pied.

– Je pourrais moi aussi vous poser une question : en vertu de quel pouvoir vous venez m'emmerder ? Mais, tant pis, la mémoire du grand homme vaut sans doute un léger désagrément. Un coup de pinard ?

Dans son frigo, il prend le cubi de la dernière fois, ou son petit frère, et sert trois verres auxquels ni Martial ni Antoine ne touchent.

– Votre question, j'y répondrai peut-être tout à l'heure. Je vais d'abord vous raconter l'histoire, la vraie. Et ne comptez plus sur moi pour édulcorer cette vérité que vous aimez tant...

– Nous ne demandons rien d'autre, dit Antoine, observant avec

malaise la posture de défi de leur interlocuteur.

Ses cheveux rejetés en arrière, ses épaules raidies, il lui semble personnifier une expression vieillie. Leur hôte plastronne.

– Vous n’allez pas être déçu. Je vous ai parlé de ces jeunes contestataires, j’en étais très proche. On se voyait souvent. Pas pour changer le monde, ils n’avaient pas tant d’ambitions, mais rêvaient simplement d’un peu plus de liberté. Bien sûr, Gilles ne frayait pas avec nous. Son amoureuse, Birgit, l’en empêchait. La gardienne de l’orthodoxie marxiste condamnait ces débordements contre-révolutionnaires. Progressivement, certains, je ne les ai plus revus. L’État s’occupait discrètement de ses ennemis, ça, je vous l’ai dit.

Vermeulen vide son verre d’un trait. Une rougeur lui monte aux joues.

– On en arrive au plus moche. Vous vous souvenez du technicien mort au début de l’été 1989. Günther, un mec bien, un ami. Arrêt cardiaque, selon la vérité officielle. J’étais à son enterrement avec Gilles, qui versait des larmes de crocodile. Et, de nouveau, chacun connaissait le dessous des cartes. Une bavure de la Stasi, des coups à n’en plus finir, les suspensions par les pieds, la baignoire peut-être. Ces salauds faisaient ce genre de trucs...

– Pourquoi des larmes de crocodile ? Vous y croyez encore, à sa responsabilité ? Vous m’aviez pourtant dit que vous l’aviez accusé à tort.

– Bah ! j’ai toujours été convaincu qu’il était coupable. Rendez-moi cette justice, j’avais des scrupules à déboulonner votre idole. Mais puisque vous avez soif de vérité... Sachez d’abord qu’en 1992 je suis retourné en ex-RDA. J’ai retrouvé mes potes de l’époque. Oh ! ces idéalistes n’étaient pas farauds. Le mur était tombé mais ça changeait quoi, pour eux ? Pas grand-chose ! Tous au chômage. Impossible de se payer la Mercedes de leurs rêves. Bon, les mecs n’étaient pas ravis de me revoir... Car, la vérité, ils l’avaient découverte. Leur guitariste adoré, le saint Gilles, fricotait bien avec la Stasi.

– Facile d’accuser, s’impatiente Martial. Vous n’en avez pourtant jamais eu la preuve.

– C’est précisément ici que je me suis montré cachottier, ricane Vermeulen. En 1992, j’ai consulté une copie du dossier de sa garce, Birgit. Les archives s’ouvraient, la merde s’étalait au grand jour. Donc, la salope balançait. Günther, le technicien, les flics l’ont poissé à cause d’elle. Et beaucoup d’autres ont connu un sort à peine plus enviable. Le pire ? Gilles était au courant et n’a jamais levé le petit doigt. J’ai lu des transcriptions d’écoutes, la police politique espionnait même ses complices. Birgit lui parlait de tout. C’était dégueulasse, Gilles n’avait pas un mot de regret, pas une marque de pitié. La Stasi ne s’y était pas trompée : dans ces papelards, on le désignait comme la source la plus

fiable de sa putain.

Un épais silence s'abat comme après le dernier riff emphatique d'un concert de rock, quand le public reste abasourdi pendant quelques secondes. Le frigo en profite pour rugir d'une colère soudaine. Les jambes allongées devant lui, les épaules carrées contre le dossier de sa chaise, Vermeulen siffle son deuxième verre. L'air satisfait. Ce n'est pas son infect pinard qu'il savoure, se dit Antoine, mais une vengeance *a posteriori*, celle d'avoir fracassé une icône. En dépit de l'assurance du musicien estropié, il se sent pris en flagrant délit de trouver des excuses à son ami.

– Peut-être les faisait-on chanter à cause de leur relation amoureuse ?

Vermeulen éclate d'un rire mauvais en rejetant ses cheveux en arrière d'un mouvement de la tête.

– La flicaille communiste s'en tamponnait du sexe et des fleurs bleues. Ces cons n'étaient pas bégueules. Birgit était une opérationnelle de la Stasi, appointée, gradée et tout le bordel. Gilles n'en avait rien à cirer. Il était aveuglé par son succès et refusait de foutre en l'air sa carrière. Voilà l'explication !

– Vous auriez pu me le dire l'autre jour. Je ne comprends toujours pas pourquoi vous vous êtes tu.

– Ne cherche pas, Antoine, son silence se justifie par les événements du 13 mai. Je me trompe ?

– Le 13 mai... Vous croyez tout savoir, hein ?

– Nous savons que vous travailliez chez Forgibel ce jour-là.

Brusquement, l'ancien musicien s'avachit sur sa chaise, ses épaules, si arrogantes deux minutes plus tôt, se voûtent. Antoine se penche pour retrouver un rapport plus égal avec lui, garder les yeux au même niveau que les siens. Mais l'autre fuit son regard.

– Allez, mon vieux, c'est le moment de lâcher prise, glisse Martial.

La pénombre commence à envahir la pièce et donne aux deux interrogateurs une mine rébarbative, alors que leur adversaire se dissout dans l'obscurité. On distingue à peine ses traits, son visage se tourne vers le sol.

– Je traîne depuis vingt ans sans plus jouer de la basse. Avec une seule main, autant me taper du triangle. La musique, c'était ma vie à moi aussi, et, à cause de cette maudite RDA, c'est fini à tout jamais.

– C'est ce que vous avez dit à Gilles ce fameux jour ? risque Antoine.

Le murmure de Vermeulen devient presque inaudible, comme s'il se noyait.

– On m'avait recruté comme intérimaire pour la semaine à la forge. Vous vous imaginez ? Voilà mon destin, des petits boulots, des

remplacements à gauche, à droite. J'ignorais qu'il bossait là. Quand je l'ai reconnu, je lui ai donné rendez-vous après les heures de travail, l'usine était vide. Je l'ai supplié de me faire embaucher. Une paie régulière, je ne demandais rien de plus ! Pas question ! Des problèmes dans l'entreprise, d'après lui. J'en avais tellement marre... Alors, je lui ai balancé... Si je n'avais pas une place bien peinarde, je cracherais la vérité, Günther, Birgit, la Stasi. Je ne sais pas si je serais allé si loin, je voulais simplement l'inquiéter, faire pression sur lui.

– Et ensuite ?

– Gilles a refusé de céder. Je l'avais déjà dénoncé une fois, sans succès. Ça ne marcherait pas mieux aujourd'hui. Et puis il ne se sentait pas responsable de la mort de Günther. Il estimait avoir payé en tournant le dos au rock et en s'engageant comme ouvrier. Je lui ai parlé de sa trahison. Ce salaud a eu le culot de me rétorquer que lui aussi était victime de trahison, celle de Birgit, celle du régime et de ses promesses de justice, celle de la musique qui l'avait abandonné.

La confession du bassiste commence à incommoder Antoine. Il aimerait allumer une lumière mais une clarté trop crue risquerait de tarir le flot de paroles.

– C'est le contraire, je lui ai dit, c'est lui qui avait trahi ses idéaux, sa guitare, son public.

Antoine sait ce que l'autre va raconter. Il le sait depuis le coup de fil à Loutrel.

– Et tout a merdé. J'étais enragé. Je l'ai secoué, l'imbécile a voulu m'échapper. Un faux mouvement, il a trébuché sur une partie graisseuse du sol, ou sur le moteur que je démontais, j'ai oublié. Et sa tête s'est fracassée contre le châssis de la machine. Le sang s'épandait partout, c'était horrible... J'ai foutu le camp...

Vermeulen reste assis, les yeux dans le vague, à en faire presque pitié. Mais Antoine n'éprouve aucune compassion à son égard, aucun sentiment en réalité. Il aurait souhaité lui poser d'autres questions, approfondir cette affaire de Stasi, mieux comprendre les ressorts de Gilles, savoir aussi si la thèse défendue par Vermeulen représente la vérité ou s'il a maquillé les faits pour atténuer sa culpabilité, pour dissimuler peut-être une volonté homicide de sa part. Mais peu importe. Antoine voit surtout une mort banale, produit d'une rixe banale, aboutissement d'un destin particulier, exceptionnel dans certaines de ses dimensions, mais si ordinaire par les motivations prosaïques des uns et des autres qu'il révèle. Puis la fatigue, qui se tenait tapie jusque-là, reléguée par l'excitation d'arriver au bout de l'histoire, le cueille soudainement. Il regarde Martial.

– Foutons le camp, soupire l'ancien inspecteur.

– Oui, et laissons Loutrel en dehors de ça. J'en ai soupé de cette galère.

Sur le trottoir, les deux hommes se saluent sans se serrer la main, embarrassés par le poids de cet épilogue qu'au fond ils auraient préféré ne pas connaître.

– Je voudrais marcher un peu, dit Antoine, me nettoyer la tête.

– Je comprends.

– Désolé pour tout ça.

– Essaie de conserver le souvenir d'un Gilles comme tu le voyais.

Un guitariste formidable. Et merde pour le reste...

Antoine remonte à pied vers le jardin botanique, enclave de verdure entre deux autoroutes urbaines, un entrelacs de voies ferrées et une forêt de buildings. Il s'engage dans le parc aux allées soigneusement ratissées, à la végétation cultivée à l'extrême. On croirait des plantes en pots. D'ailleurs, certaines sont installées dans des bacs en bois pour les ranger à l'abri quand l'hiver avance. Tournant le dos aux gratte-ciel du quartier Nord, Antoine entend les bruits de circulation du boulevard qui le frôle et dont il est protégé par un écran végétal. Ses pas le mènent le long des serres. Dans quelques minutes, il atteindra une artère et se rapprochera de chez lui. Son tir raté, la tête de Bagaragaza ont épuisé ses envies de vengeance. Il est passé à l'action, a fini par découvrir la vérité sur la mort de Gilles et n'éprouve plus qu'un grand vide.

Antoine veut marcher. Marcher et rêver. D'après-midi consacrées à écouter de la musique. D'un ami qu'il aimait à seize ans. D'une jupe en portefeuille, aussi. Il rêve du destin qui aurait pu être le sien si cet imprudent ne s'était pas fourvoyé dans ce pacte avec le diable. Il rêve que le diable existe bien. Que la musique aurait pu, aurait dû, le sauver. Antoine rêve que Gilles joue une dernière fois pour lui...

Cette scène-là ne relève pas des rêveries auxquelles Gil se laissait aller au hasard de ses occupations quotidiennes, entre ses fours et ses courses au supermarché. Cette scène-là, c'est Antoine qui la ferait tourner dans sa tête en rentrant chez lui par les rues de Saint-Josse, le cœur maussade malgré la promesse tenue de découvrir la vérité sur la disparition de son ami, mais pour quel résultat ! Alors, comme quand il se rêvait dans la peau d'un sniper pour atténuer les frustrations nées de la séparation d'avec Sonia, en passant devant les étals des boutiquiers turcs dégorgeant de senteurs d'épices, de feta, de viande de mouton rance, il se verrait dans une salle de spectacle quelconque, à Bruxelles sans doute, debout au premier rang.

Mick Taylor serait sur les planches. À sa place, penserait Antoine. Là où ses démons le laissent en paix. Il se souviendrait des éléments biographiques glanés en explorant la vénération que lui vouait Gil. Le départ des Rolling Stones. La défection des dieux du show biz au fil des décennies. Antoine en serait vaguement chagriné. Taylor avait pourtant continué à frayer avec les stars de la musique populaire du xx^e siècle, rock et blues toujours, s'évadant parfois pour de brèves incursions dans le jazz. Mais, faute de chance, de persévérance peut-être, ou de stabilité, ou d'assurance, faute aussi de se complaire dans les mélodies aimées du plus grand nombre, d'édulcorer son blues d'un peu de pop, Taylor est resté ce que les Stones ont fait de lui. Un jalon dans l'histoire du rock. L'icône d'une époque révolue. Le témoignage vivant d'un passé où, par la grâce d'une poignée de jeunes Britanniques, la musique inspirée de celle des Noirs du Delta remplissait les stades, belle revanche, aux États-Unis. Une pièce de musée en somme. Et jamais une idole, Antoine en aurait la triste conviction. Même si le sujet ne le préoccuperait pas outre mesure.

Mick Taylor serait donc en scène. Sa Gibson Les Paul sang-de-bœuf branchée sur l'ampli. Ou une ES 335 acajou, reconnaissable à ses ouïes. Des chaussures sable fatiguées aux pieds, un veston informe à force d'avoir été porté, une chemise blanche floue. Son visage boursoufflé par les années contrasterait violemment avec la frimousse naïve du frêle adolescent qui se cachait sous ses cheveux pour échapper au regard enténébré de Keith Richards. Antoine l'entendrait jouer comme il l'a toujours fait depuis qu'il a trouvé son style de la

maturité, au milieu des années quatre-vingt. Un jeu sobre. Pas d'envolées dithyrambiques gratuites, et Antoine le regretterait peut-être, ayant encore dans l'oreille les bouffées incandescentes de l'album *Brussels Affair*. Ici, aucune astuce de guitariste pour donner une excitation facile à l'auditoire. L'émotion serait maîtrisée, effacée derrière la musique. En réalité, un solo de bout en bout, aux notes placées avec précision, coulées, extirpées des cordes avec une douceur d'ange. La rythmique, comme d'habitude, Taylor la laisserait à son deuxième guitariste. Il ne doit plus s'incliner sous la dictature des riffs, comme au temps des Stones. Si ce héros déchu du rock ne se produit plus devant les foules, il ne s'en arroe pas moins la première place sur la scène désormais. Et Antoine ne s'en plaindrait pas, emporté par ces phrases délicates, que viendraient durcir par moments des épisodes plus violents. Mick occuperait donc la première place, celle dévolue aux anciens. Le privilège de l'âge et de l'histoire. Les seuls instants où sa guitare s'effacerait, c'est quand il céderait le relais, dans la plus belle tradition du jazz, et même du rock, aux solos de ses confrères qui y auraient droit, tour à tour.

Après avoir terminé un morceau, *Sway*, du disque *Sticky Fingers*, par exemple, ou *Ventilator Blues*, encore un classique des Stones, Antoine verrait Taylor adresser un signe discret à l'éclairagiste. Il serait surpris par le noir total qui ôterait les musiciens à la vue du public. Il serait aussi surpris de sentir une main saisir la sienne, une main qu'il connaît par cœur avec ses reliefs sculptés par le temps, une peau douce mais devenue rêche par endroits à cause des tâches quotidiennes, une main qui a fait profession à une époque des gestes de l'amour puis en a tenu beaucoup d'autres dans une deuxième vie en prodiguant des caresses consolatrices. Antoine n'oserait pas se retourner de peur de rompre le charme, de se rendre compte qu'il ne s'agirait pas de celle dont le départ brutal le déchire. Une pression discrète l'enjoindrait de concentrer son attention vers la scène où, après quelques instants de silence, on entendrait les premières notes du riff d'introduction de *Can't You Hear Me Knocking*, toujours l'album *Sticky Fingers*. Aussitôt, le style apparaîtrait comme différent de celui de Taylor, moins velouté. Le son serait râpeux, gras, lourd, se dirait Antoine, mais lourd du poids que portait la jeunesse britannique au début des *sixties*, cherchant ses repères dans une période, l'interminable après-guerre, dont l'horizon se limitait à celui d'usines en voie de périlcliter. Ce son brut rendrait aussi justice au calvaire des récolteurs de coton, affranchis sur le papier seulement, qui avaient inventé cette musique de souffrance. Grâce à une pointe de modernité dans le doigté, il renverrait encore aux douleurs d'aujourd'hui, les délocalisations, le chômage, la dictature de la rentabilité à deux

chiffres, les crimes du capitalisme financier.

Quand les spots se rallumeraient, Antoine s'apercevrait qu'un nouveau guitariste aurait rejoint la formation. C'est lui qui exécuterait ce riff de *Sticky Fingers*, la création de Keith Richards. Pâle, transparent, l'artiste le recommencerait avant que Taylor n'embraie et reprenne cette introduction avec lui. Viendrait ensuite le long solo, les deux joueraient à l'unisson, dans une escalade de virtuosité, une double improvisation où l'un répondrait à l'autre. *Un duel !* s'enthousiasmerait Antoine, mais que l'estime mutuelle portée par chaque adversaire transformerait en une joute amicale, presque amoureuse, une compétition pour pousser son partenaire dans ses ultimes retranchements. Pas pour le vaincre, pour le contraindre à donner le meilleur de lui-même. Alors, le guitariste se décontracterait et oserait enfin affronter le regard de Mick Taylor, son modèle, son maître. Et ce dernier lui rendrait son regard, l'encouragerait comme Jagger l'avait fait à Hyde Park quand le frêle adolescent anglais se liquéfiait de panique devant des centaines de milliers de spectateurs. Et Antoine le verrait dans les yeux de Mick, l'ancien guitariste des Stones adouberait le musicien parmi les siens. Par la grâce de la profondeur de son jeu, de l'intensité de sa sincérité et de sa sûreté technique, Gil en serait devenu son égal.

À ce moment-là, Antoine sentirait la main qui tenait la sienne se retirer doucement, le lâcher, et il ne se retournerait toujours pas, et ce geste contiendrait une tendresse infinie, cette caresse à rebours serait aussi un adieu qu'il accepterait enfin, sans rancune, sans velléité de se raccrocher à cette main fuyante, de la retenir. Antoine ressortirait alors de la salle et, maintenant, il marche dans les rues de Saint-Josse, en évitant les caisses de légumes qui s'avancent sur le trottoir, en respirant à fond les odeurs de mouton rance, de cumin, de coriandre, de paprika. Et, tout en marchant dans les rues qui le ramènent chez lui, il croise une jeune femme portant un voile bigarré sur ses cheveux, ravissante dans son jean, d'une féminité extravagante, les yeux délicatement soulignés par un trait noir, les lèvres brillantes, d'un carmin qui évoque les velours de l'Orient, le pourpre des voiles de Shéhérazade. Et Antoine, le rouge aux joues, lui sourit. Il sourit à la vie. Une vie désormais sans Gilles. Ni Sonia.

LE CHAGRIN DES CORDES

SÉQUELLE

**PIÈCES DE L'ENQUÊTE MENÉE PAR YVES DEMEULEMEESTER ET
ANTOINE DAILLEZ POUR PRÉPARER LEUR BIOGRAPHIE
D'OLIVIER SERMEUZE, INTITULÉE *CRIMINELLES ENTREPRISES***

QUAND LE ROCK SE PIQUE DE SAUVER LE MONDE

PIÈCE 1 A

Photocopie d'un article du Petit Mercure, bulletin des élèves de l'École supérieure de commerce de Bruxelles, daté du 3 novembre 1985. Remise à Antoine Daillez par Michel B., ancien professeur de l'école, lors d'un entretien à son domicile.

TITRE : Le rock au secours des affamés

TEXTE : La rédaction du *Petit Mercure* a le plaisir d'épingler une initiative de deux condisciples de quatrième année, Olivier Sermeuze et François-Marie Bagaragaza. Vous le savez tous, notre passage dans cette chère école se conclut par un travail de fin d'études. Olivier et François-Marie ont décidé de renouveler le genre de cet exercice imposé. Ils sont partis d'une idée simple, qui a fait le tour de la planète depuis le Live Aid dont les flonflons se sont éteints, je ne vous apprends rien, le 13 juillet dernier. Cette idée, la voici : oui, le rock peut sauver le monde !

Ils ont donc proposé à leurs profs de créer une association dont le fonctionnement serait calqué sur celui d'une entreprise à but lucratif. À un détail près : ici, le profit ne sera pas redistribué aux actionnaires mais versé à l'organisation de Bob Geldof, l'homme qui a monté tout le bastringue à Philadelphie et à Wembley. Pour récolter des fonds, nos amis vont faire imprimer des tee-shirts portant la mention *Rock'n'Save the World*. Ils les écoulent dans tous les circuits que leur ingéniosité commerciale leur ouvrira. Attendez-vous à un concert au moins et à quelques soirées dansantes. Si le rock peut sauver le monde, ce sera en chanson bien sûr !

Émus par la générosité de l'initiative, nos responsables académiques ont entériné sportivement ce coup d'audace. Les objectifs pédagogiques de l'affaire sont très documentés.

Nos deux condisciples seront donc notés sur l'excellence de leur gestion de cette micro PME, sur le nombre de tee-shirts vendus et, surtout, sur l'argent qu'ils donneront aux bonnes œuvres de M. Geldof pour lutter contre la famine en Éthiopie.

PIÈCE 1 B

NOTE CONFIDENTIELLE DU DIRECTEUR DE MÉMOIRE D'OLIVIER SERMEUZE ET DE FRANÇOIS-MARIE BAGARAGAZA AU PRÉFET DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE DE BRUXELLES, DATÉE DU 13 JUIN 1986. PIÈCE FOURNIE PAR MICHEL B., AUTEUR DE LA NOTE.

Monsieur le préfet, mon cher Robert,

Je dois porter à ta connaissance les soupçons que je conçois sur la réalité de l'action *Rock'n'Save the World*, montée par deux étudiants de quatrième année, Olivier Sermeuze et François-Marie Bagaragaza. Nous leur avons permis de consacrer leur mémoire à l'organisation de cette opération, l'objectif étant de les évaluer sur la qualité de la gestion de leur projet. Une sorte d'exercice pratique donc, de nature à nous éloigner des considérations théoriques sur la sociologie des moyens de production dans une laiterie de Hesbaye et des thèses savantes sur la sous-capitalisation de la sidérurgie wallonne. J'ajoute une précision non dénuée d'importance : devant l'intérêt humanitaire de leurs intentions, nous les avons également autorisés à utiliser le nom de notre école.

Aujourd'hui, l'idée ne me paraît plus si judicieuse. L'examen de leur mémoire, qui comprend un bilan financier en bonne et due forme, a éveillé mon attention. Il en ressort en effet cette constatation troublante : les frais de fonctionnement de l'action se sont élevés à 115 500 francs belges sur une récolte totale de 120 000 francs. Je juge excessive la part des coûts de promotion, incluant de nombreuses factures de restaurants et de boîtes de nuit. Je ne sais si nous avons affaire à un cas de détournement flagrant ou à une coupable maladresse dans la conduite de cette opération.

Optimiste de nature (un comble pour un économiste, conviens-en), l'hypothèse de la fraude caractérisée me semble peu probable au vu des excellentes notes obtenues par ces deux élèves. Cependant, les conséquences potentielles de cet incident sur la réputation de notre école me paraissent suffisamment préoccupantes pour m'en

remettre à ta sagesse. Je sollicite donc ton aide et te recommande d'investiguer personnellement pour découvrir les mobiles véritables des deux étudiants concernés.

En te remerciant de l'intérêt que tu accorderas à ce problème contrariant, veuille croire, etc.

PIÈCE 1 C

RÉPONSE CONFIDENTIELLE DU PRÉFET DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE DE BRUXELLES AU PROFESSEUR CHARGÉ DE DIRIGER LE MÉMOIRE D'OLIVIER SERMEUZE ET DE FRANÇOIS-MARIE BAGARAGAZA. 23 JUIN 1986. SOURCE : MICHEL B.

Mon cher Michel,

Comme tu en as exprimé le souhait, j'ai convoqué les deux étudiants en question. Ils se sont défendus de toute intention malhonnête. La sagacité que tu me prêtes ne m'a pas permis de déceler la vérité dans leurs motivations. Cependant, ils m'ont promis de verser immédiatement 15 000 francs à la Croix-Rouge de Belgique et 10 000 francs au fonds social de notre école. Tu l'auras remarqué, nos deux potaches ont accepté de trouver eux-mêmes 20 500 francs pour parvenir à un niveau plus honorable d'affectation des fonds à des projets caritatifs. Ce résultat est sensiblement meilleur que les 4 500 francs de bénéfice dégagés dans un premier temps. Je ne suis pas dupe. Ils s'adresseront probablement au père de François-Marie Bagaragaza, attaché à l'ambassade du Rwanda, pour réunir cette somme.

Reste l'épineuse question de l'attitude pédagogique à adopter face à ces deux élèves. N'ayant pas réussi à les incriminer, ni à les innocenter d'ailleurs, j'inclinerais pour une solution médiane. Leurs notes tout au long de leur passage chez nous plaident en leur faveur. Concernant François-Marie Bagaragaza, j'ajouterais que la position de son père réclame de notre part une prudence toute diplomatique.

Pour ces considérations, et sans camoufler mon souhait d'éviter que le scandale n'entache la réputation de notre institution, je te propose de leur octroyer le diplôme sanctionnant la fin de leurs études. Nous pouvons cependant nous priver de leur accorder les félicitations du jury.

En te sachant gré d'avoir porté cette affaire à ma connaissance, je te prie d'accepter, etc.

2

LES PREMIERS FAITS D'ARMES DE LA KIGEX

PIÈCE 2 A

Note adressée à Marie-Luce Verbeelen, ancienne administratrice déléguée de Forgibel, par Marc Duval, délégué commercial, en date du 13 février 1991. Donné à Antoine et à Yves par Marc Duval lors de son interview.

Lors du récent salon du métal au Heysel, un certain Olivier Sermeuze s'est présenté à notre stand. Il m'a expliqué être né dans les Marolles, rue des Tanneurs. Son père a même travaillé dans notre usine dans les années soixante. Aujourd'hui, il vit au Rwanda et s'occupe de diverses activités marchandes. Il m'a proposé le contrat suivant : 7 500 poignards à 65 USD pièce, à livrer à l'armée rwandaise. Compte tenu de la marge que nous pouvons dégager, cette affaire semble intéressante.

Sermeuze possède une société établie à Kigali, la Kigex, et affirme entretenir des relations étroites avec les autorités du pays. Dès lors, il se fait fort de nous garantir l'exclusivité de la livraison. Cette commande exceptionnelle pourrait d'ailleurs être suivie par d'autres, notamment des lames pour de l'outillage agricole en grande quantité. Je vous demande donc votre accord pour procéder plus avant et vérifier la faisabilité de ce dossier.

PIÈCE 2 B

Rapport destiné à Marie-Luce Verbeelen, ancienne administratrice déléguée de Forgibel, rédigé par Jean-Pierre Martens, directeur financier, et daté du 2 mars 1991. Fait partie du dossier remis par Marc Duval.

Chère Marie-Luce,

J'ai pris la liberté d'inviter Olivier Sermeuze, compagnon très agréable au demeurant, dans ce restaurant de la Grand-Place de Bruxelles où nous nous attablons de temps en temps afin de commenter les comptes de ton entreprise. Pour parler finances, quoi de mieux que quelques coquilles Saint-Jacques arrosées, avec modération, d'un chablis grand cru choisi en hommage à ton goût pour ce vin. Comme toujours, les préparations de ce restaurateur ont le don de faire glisser sans douleur les chiffres qui sont notre lot quotidien. Et souvent un fardeau. Je passe sur le pigeon (et son aloxe-corton) pour en arriver, si j'ose dire, au plat de résistance.

Donc, ce cher Olivier nous propose de fournir des poignards à l'armée rwandaise. Matériel agressif mais, tu en conviendras, moins létal que les mitrailleuses savamment confectionnées par nos collègues liégeois de la Fabrique nationale. Le budget, maintenant. Bien sûr, Olivier n'est pas animé par des motifs uniquement charitables, en l'espèce, l'envie de procurer du travail à un employeur de sa ville natale. Alors, le prix de 65 USD s'entend livrable aux militaires. Nous devons cependant les vendre à la société d'Olivier au tarif de 58,50 USD. La différence, c'est sa commission. Logique, il nous apporte l'affaire. Pour ta gouverne, une partie de cette redevance atterrira dans des poches étrangères. Motus, nous n'en saurons pas plus sur les noms de ces heureux bénéficiaires. Ces intermédiaires devraient garantir la volonté du gouvernement rwandais de nous commander les poignards, à nous et à personne d'autre. La formule est de son cru. Il a le sens de la litote, notre Marollien d'origine. Petit détail, mais le contraire m'eût étonné, ces frais de courtage sont payables de façon anticipée. Libellé proposé par notre ami qui ne manque pas de ressources, ni sans doute d'expérience dans ce genre de manœuvre : « dépenses de prospection ».

Reste une question, essentielle à tes yeux et plus encore aux miens : cette opération demeure-t-elle rentable ? À la louche, on y va d'un chiffre d'affaires de 17 millions de francs belges moins le matabiche à verser aux Rwandais, soit 1,7 million de francs. J'ai refait les calculs trois fois, nous conservons une marge intéressante. Sans compter – et ce diable d'homme s'est montré très confiant à cet égard – que d'autres marchés nous seraient ouverts à l'avenir. Notamment un volume stupéfiant de machettes, simples à fabriquer et d'un excellent rapport.

Maintenant, notre avocat a du pain sur la planche. Nous allons recevoir un ordre d'achat de la société de Sermeuze, société mandatée pour ce faire par l'État du Rwanda. Je dois te l'avouer, après le bas-armagnac, le dossier me paraissait se présenter sous les meilleurs auspices. Au travail !

PIÈCE 2 C

Récapitulatif technique établi par Gustave Bertillon, chef de production de Forgibel. Document préparatoire à la mise en fabrication. Date : 17 avril 1991. Origine : Marc Duval.

Dimension des poignards : 27 cm en tout. Lame de 12,5 cm partiellement dentelée, acier inoxydable 12C27, finition mate de la lame, garde dans la même exécution. Manche ergonomique en nylon kaki moulé sur la semelle.

La partie métallique du produit est simple dans sa conception et dans sa mise en œuvre. L'acier utilisé est d'une qualité courante, aucune difficulté d'approvisionnement n'est à prévoir. Le façonnage de la matière ne présente pas de problème particulier. Les opérations de finition de la lame (polissage, etc.) seront réalisées par nos soins. Notre parc de machines y pourvoira. Note à l'atelier : le cahier des charges technique, les plans et les ordres de travail suivront dès la passation de la commande.

Pour la fabrication de la poignée en nylon, nous nous adresserons à notre sous-traitant habituel. Contact pris, il nous livrera les pièces dans un délai de trois semaines.

Particularités du marché : nous devons aussi fournir 100 poignards de parade. Il s'agit d'une variante du modèle de base avec poignée noire et dragonne en cuir blanc. Je dois encore vérifier si nous ne devons pas choisir une qualité d'acier supérieure. À moins qu'une opération de polissage supplémentaire ne suffise.

Enfin, nous devons prévoir la fourniture d'un couteau de cérémonie à lame en or (14 carats), non fonctionnel. Je cherche un artisan capable de le réaliser. Comme Jean-Marie Martens me l'a signalé, le prix sera calculé à part et revêt peu d'importance pour le client.

À partir du moment où le contrat sera signé, un délai de trois mois sera amplement suffisant pour la livraison.

PIÈCE 2 D

Transcription effectuée par l'ambassade de Belgique à Kigali d'un reportage du journal de la Radio Télévision rwandaise diffusé le 14 novembre 1991. Source anonyme du ministère des Affaires étrangères, traitée par Yves.

LANCEMENT DU JOURNALISTE EN PLATEAU : « Ce matin, sous l'œil du président Juvénal Habyarimana, les valeureuses panthères de la garde présidentielle ont eu la joie de prendre possession de leurs nouveaux poignards. François-Xavier Gasana nous fait le récit de cette cérémonie mémorable. »

SUJET DU JOURNALISTE FRANÇOIS-XAVIER GASANA : « Effectivement, en ce beau jour de novembre, notre valeureux président, Juvénal Habyarimana, a accepté, au nom de la Garde présidentielle, les nouveaux poignards qui feront partie de la dotation de ces soldats d'élite. Le chef de l'État a d'abord examiné un échantillon de ces armes fabriquées par une forge belge réputée. Puis François-Marie Bagaragaza, président-directeur général de la société Kigex, a remis à notre guide bien-aimé un poignard en or frappé à son blason pour le remercier de la commande que lui avait confiée le gouvernement. En échange, le président Habyarimana lui a tendu une pièce de monnaie en or. »

LE JOURNALISTE ARRÊTE ICI SON SUJET. BRÈVE PRISE DE PAROLE DU PRÉSIDENT : « Je vous donne cette offrande pour respecter une noble et ancienne tradition. Quand on offre un couteau à un ami, ce dernier vous tend une pièce pour éviter que ne se coupe le fil de l'amitié. Longue vie à votre entreprise. Longue vie à nos Panthères ! »

REPRISE DU SUJET : « Dans son discours, le président a tenu à remercier la forge belge pour sa contribution à notre lutte contre la lâche agression dont le pays est victime depuis un an. Puis il a exhorté la garde présidentielle à redoubler d'efforts dans sa difficile mission, celle de protéger notre patrie. Galvanisées par ces encouragements, nos valeureuses Panthères défilent maintenant devant lui, portant fièrement à leur côté une version de cérémonie de ces poignards. Ici, personne ne doute de leur détermination à bouter l'ennemi hors de nos frontières et à poursuivre intensément le combat contre les cancrelats de l'intérieur qui se sont acoquinés avec ces gangsters abjects. »

COURTE DESCRIPTION DES IMAGES : Les images diffusées sont conformes au commentaire du journaliste. On y voit le président Habyarimana recevoir un poignard en or et remettre une pièce en échange. Puis quelques troupes défilent. La séquence se termine par un gros plan sur le visage du chef de l'État.

ANALYSE DE L'ATTACHÉ D'AMBASSADE : La société Kigex, représentée par

son P.-D.G., François-Marie Bagaragaza, compte un second associé, de nationalité belge, Olivier Sermeuze. Par ailleurs, c'est une entreprise belge, Forgibel S.A., qui a fabriqué et livré ces poignards, avec l'autorisation du ministère des Affaires étrangères à Bruxelles, obtenue sans difficulté puisqu'il s'agit en l'espèce d'armes blanches d'une valeur offensive restreinte. Selon deux sources (codées sous les numéros ABK-895-Z-09 et ABK-421-P-08) dont la fiabilité est évaluée respectivement à 9 et à 8 sur 10, ce marché aurait été entaché de commissions clandestines versées à des proches de la présidence. Cet élément ne fera l'objet d'aucune dénonciation aux autorités judiciaires de notre pays en vertu de la politique du gouvernement, et plus particulièrement du ministre des Finances, visant à favoriser les transactions commerciales entre la Belgique et les États africains.

UNE BIÈRE POUR LES VALEUREUX PATRIOTES !

PIÈCE 3 A

Conférence de presse tenue à Kigali le 21 mai 1992 par François-Marie Bagaragaza et Olivier Sermeuze. Article paru le lendemain dans La Sentinelle de Butare, quotidien régional. Consultation des archives à la Bibliothèque nationale du Rwanda par Yves Demeulemeester.

Hier, à l'hôtel Concorde de Kigali, François-Marie Bagaragaza et son associé, le Belge Olivier Sermeuze, ont informé les journalistes de leurs projets brassicoles dans la région des Grands-Lacs. Ces deux entrepreneurs dynamiques possèdent la Brasserie patriotique, qui produit des breuvages d'excellente facture appréciés par de nombreux amateurs.

Ils ont longuement présenté leur nouvelle politique d'expansion par rachat et fusion dans notre beau pays et dans les contrées voisines. Les deux managers ont également annoncé la signature d'un contrat avec le gouvernement pour la fourniture de leur bière à des prix, ont-ils précisé, défiant toute concurrence. « Nous voulons aider nos vaillants soldats à se ressourcer après les durs combats qu'ils mènent contre nos ennemis, a expliqué François-Marie Bagaragaza, lui-même capitaine dans nos forces armées. Leur grande et noble tâche nous impose le respect. Nous avons le devoir de resserrer nos tarifs sans pour autant rogner sur la qualité. »

Quelques questions ont été posées à propos de l'emprise des Tutsis sur l'économie. François-Marie Bagaragaza a insisté sur l'excellent travail d'épuration dirigé par le gouvernement. « De notre côté, a-t-il dit, nous sommes prêts à prendre nos responsabilités pour restaurer la primauté de notre communauté dans la vie économique. » Voilà qui fait

plaisir à entendre.

PIÈCE 3 B

Note du rapporteur spécial auprès du président de la République pour les affaires économiques. 14 juillet 1992. Découverte par Yves Demeulemeester dans le Fonds pour la mémoire du Rwanda.

Je porte respectueusement à votre connaissance quelques informations sur l'avancement de l'assainissement du monde des affaires dans notre pays. Si vous vous référez à mon rapport précédent, daté du 30 juin courant, vous aurez constaté que plusieurs dossiers ont trouvé une conclusion heureuse ou sont en bonne voie.

Je tiens à vous faire part de notre succès le plus récent, la désinfection de la Brasserie de la Gazelle, dirigée par l'un des représentants les plus infâmes de la caste des blattes qui a prétendu longtemps mettre notre peuple en coupe réglée.

Cette entreprise a été expropriée dans les formes par la commission chargée de l'épuration économique. Les commissaires avaient relevé une illégalité dans les statuts de la société dont le conseil d'administration ne comprenait aucun délégué hutu. En vertu de la loi, cette irrégularité suffit à prononcer la mise sous séquestre sans indemnité.

La gestion de la structure a été confiée au capitaine François-Marie Bagaragaza, déjà propriétaire d'une brasserie et donc rompu à la fabrication et à la commercialisation de la bière. Il sera secondé dans sa tâche par son associé, Olivier Sermeuze. En conséquence, je suis fier de vous annoncer que les patriotes hutus pourront enfin déguster de la Gazelle sans redouter la moindre contamination. Sans craindre non plus d'enrichir le capital cafard.

Signature illisible.

PIÈCE 3 C

Conversation téléphonique entre le commissaire en chef de la brigade judiciaire de Kigali et le délégué de la présidence de la République chargé de l'ordre public. Enregistrée le 15 juillet 1992 et retranscrite par le secrétariat de la présidence de la République. Exhumée par Yves Demeulemeester lors de ses recherches au Fonds de la mémoire du Rwanda.

Après les salutations d'usage entre les deux interlocuteurs, la

conversation se déroule en français.

COMMISSAIRE : Vous avez reçu mon rapport ?

DÉLÉGUÉ : Oui, oui.

COMMISSAIRE : Vous êtes au courant de la mort de ce Dieudonné Sehene... L'une de nos patrouilles a retrouvé son cadavre dans un terrain vague, derrière l'église Saint-Sauveur.

DÉLÉGUÉ : Parfait, un cancrelat de moins !

COMMISSAIRE : Vivement que se lève le jour où nous serons purgés de ces rats !

Délégue : Patience. Mais quel est le sujet de votre appel ?

COMMISSAIRE : Ce Sehene avait une certaine renommée. Il était propriétaire d'une brasserie, son décès fait déjà des remous en ville.

DÉLÉGUÉ : Laissez dire.

COMMISSAIRE : Je fais cependant l'objet de pressions pour identifier ceux qui nous ont débarrassés de lui. Même des étrangers m'ont téléphoné.

DÉLÉGUÉ : Le lion affamé regarde passer l'orage.

COMMISSAIRE : J'en suis convaincu. D'ailleurs, notre police n'a-t-elle pas d'autres urgences ?

DÉLÉGUÉ : Vous avez parfaitement raison.

COMMISSAIRE : Je peux en conclure ceci : la loi me commande d'ouvrir une enquête, mais celle-ci ne devrait pas être considérée comme prioritaire...

DÉLÉGUÉ : Je vais être plus clair. Respectez les procédures habituelles puis oubliez l'affaire. Et classez-la dans quelques semaines.

COMMISSAIRE : Parfait. Et ceux qui m'importunent ?

DÉLÉGUÉ : Relevez leur nom et envoyez-moi la liste. Nous nous en chargerons.

COMMISSAIRE : Merci.

Formules de politesse. La conversation s'achève après quatre minutes et vingt-six secondes.

PIÈCE 3 D

Rapport de synthèse rédigé le 30 juillet 1992 par le responsable du service économique de l'ambassade de Belgique à Kigali, à la suite d'une entrevue avec l'informateur ABK-895-Z-09. Document adressé à l'ambassadeur qu'Yves Demeulemeester s'est procuré grâce à une source diplomatique.

L'un de nos informateurs, dûment identifié par la référence

ci-dessus, nous signale l'appropriation de la Brasserie de la Gazelle par le capitaine François-Marie Bagaragaza. Cette appropriation doit être placée dans le contexte de l'épuration qui frappe les élites économiques tutsies au profit de proches du régime. Ce renseignement aurait une valeur relative si un Belge du nom d'Olivier Sermeuze n'était impliqué dans l'opération. Ce Sermeuze est, comme nous le savons, l'associé dudit Bagaragaza.

À toutes fins utiles, je vous informe que l'ancien propriétaire de la Brasserie de la Gazelle a été retrouvé assassiné dans un terrain vague de Kigali. Selon notre informateur, aucune relation ne doit être recherchée entre les auteurs de ce meurtre et les bénéficiaires de l'expropriation de la Brasserie. L'homicide se situe en effet dans le cadre plus large des violences interethniques dues aux milices populaires contrôlées par certains éléments des forces armées. Même s'il n'est pas impossible qu'il ait été commandité par le capitaine Bagaragaza, une enquête sur cet homicide ne me paraît pas de nature à livrer des informations pertinentes. Dans ces conditions, je vous recommande de n'entreprendre aucune action particulière à cet égard. Je me limite à vous adresser le conseil de ne plus faire appel à la Brasserie de la Gazelle pour approvisionner l'ambassade en bières, ni pour ses réceptions ni pour son mess.

LA KIGEX AU CŒUR DES CONVULSIONS RWANDAISES

PIÈCE 4 A

Conversation informelle avec un caporal belge à la retraite, affecté à Kigali en mars et avril 1994 dans le cadre de la Minuar. Entretien enregistré par Antoine Daillez dans le café Aux Bérêts verts, siège de l'amicale des anciens commandos à Malonne.

– Le Rwanda ? Une sacrée merde, si vous voulez mon avis. Je ne l'ai toujours pas digéré. Vous savez, à notre retour, on était écoeurés. D'ailleurs, on me voit à la télé à notre descente d'avion, j'ai coupé en deux mon béret bleu devant les caméras. Jamais connu une mission pareille. On était sous-équipés, des armes légères, très peu de blindés. Nos Jeep Iltis, de vraies passoires, une blague ! On nous avait même ordonné de démonter nos Mag, nos mitrailleuses, pour ne pas effaroucher la population. Alors, quand le génocide a éclaté, nous nous sommes retrouvés à poil. Un peu plus tard, j'ai été versé dans l'opération Silver Back organisée en catastrophe pour évacuer nos ressortissants du pays. L'horreur. On récupérait les Belges et les Européens en laissant sur place les Noirs. Une fois, j'ai été obligé de tirer – en l'air, hein ! – pour nous dégager d'une foule promise à l'abattoir. Les milices attendaient derrière nous, on aurait pu exploser ces va-nu-pieds avec quelques rafales. On s'est barrés comme des lâches. Le pire, pour un militaire, c'est le déshonneur, même si on n'en meurt pas.

» Vous me montrez une photo et vous me demandez si je reconnais le type en uniforme de capitaine, sur la droite. Affirmatif. Je ne pourrais pas l'oublier. Vous connaissez l'histoire : le 7 avril, une section du peloton Mortier a tenté de protéger la Première ministre, Agathe Uwilingiyimana. Mission impossible : elle a été assassinée par des soldats de

la garde présidentielle. Arrêtés par des militaires, nos dix paras ont été conduits dans un camp pour y être sauvagement massacrés. Nous, on a tout suivi à la radio et on restait là, avec l'interdiction de leur porter secours. Le soir, j'ai escorté les infirmiers qui sont allés à la morgue pour récupérer les dépouilles de nos camarades. Votre mec, le capitaine de la photo, était présent. Il se marrait, le salopard. À tel point que j'ai failli lui rentrer dedans. Par la suite, je me suis renseigné sur lui. J'ai appris qu'il était dans le camp où nos dix paras avaient été lynchés. Il n'a pas pris part à la boucherie mais regardait le spectacle en buvant de la bière. Foutu salaud, bordel ! J'en ai parlé à ma hiérarchie, on m'a dit de laisser tomber. Putains de branleurs, ces gradés !

PIÈCE 4 B

Ancien membre de la Direction du renseignement militaire, les services secrets de l'armée française, l'adjudant S. (initiale modifiée) était en mission d'assistance technique au Rwanda au début de 1994 avant d'être exfiltré en République du Congo douze jours après le début des massacres. Interview recueillie par Yves Demeulemeester.

Yves : Quelle était votre fonction exacte ?

S. : Même vingt ans plus tard, ma mission reste confidentielle.

Yves : D'après le confrère français qui m'a renseigné votre nom, vous êtes pourtant prêt à témoigner ?

S. : Je veux bien vous donner certaines informations, mais rien qui concerne mes camarades, mes supérieurs ou mes contacts sur place.

Yves : Pas de problème pour moi. Alors, que pouvez-vous me dire ?

S. : J'étais dans la région de Butare quand l'avion du président Habyarimana a été abattu. Les massacres ont commencé la nuit même. Sauf à Butare justement, dont le préfet s'opposait aux ordres de Kigali. Finalement, le gouvernement a gagné son bras de fer contre lui et les tueries ont été déclenchées avec une dizaine de jours de retard. Avant d'être exfiltré, j'ai été témoin de choses...

Yves : Je n'ose pas imaginer.

S. : Vous ne le pourriez pas. C'était au-delà de l'entendement. Désolé, je n'ai pas envie d'en parler. Passons.

Yves : Je comprends. De toute façon, nous n'écrivons pas un livre sur le génocide mais sur un Belge, un certain Olivier Sermeuze. Vous le connaissez ?

S. : Oui, je l'ai rencontré à l'époque.

Yves : Dans quelles circonstances ?

S. : Dans mes fonctions, disons que j'apportais une aide technique aux autorités aéroportuaires. Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus. Sermeuze, lui, avait une société qui recourait au transport aérien de façon assez fréquente. Votre gars était basé à Kigali mais, dès le 10 ou le 11 avril, il a été très actif à Butare.

Yves : Que faisait-il ?

S. : Il réceptionnait des avions-cargos une ou deux fois par jour. Des appareils soviétiques assez anciens.

Yves : Il y avait quoi dedans ?

S. : Du matériel divers et des armes. Pour être précis, des fusils d'assaut, des grenades, des machettes neuves.

Yves : Donc, c'est lui qui s'occupait de ces transports. Quelle était sa fonction, intermédiaire, affréteur, agent ?

S. : Affréteur. Les feuilles de vol étaient au nom de son entreprise. Ce sont des militaires de la garde présidentielle qui déchargeaient les avions. Ils avaient un entrepôt dans l'aéroport. Par la suite, ces armes ont été distribuées aux milices populaires mais Sermeuze était parti à ce moment-là. Il avait été embarqué par les paras belges de l'opération Silver Back, ils ne lui ont pas laissé le choix.

Yves : Ces armes venaient d'où ? De France ? De Belgique ?

S. : Cela fait partie des informations que je ne peux pas vous donner. Sachez une chose : il ne s'agissait pas d'un transfert des stocks de Kigali. L'équipement provenait bien de l'étranger. Le plus cocasse, c'est que l'ONU avait décrété l'embargo complet le 8 avril.

Yves : Donc, ces importations étaient illégales ?

S. : Totalement. Bon, je vous en ai assez dit, à vous de tirer les conclusions.

PIÈCE 4 C

Deus K. a été enquêteur délégué par le gouvernement de la République du Rwanda au Tribunal pénal international pour le Rwanda à Arusha, entre 1995 et 1999. Interview à Nairobi où il vit depuis 2005. Requiert l'anonymat. Résumé envoyé par Yves Demeulemeester à Antoine Daillez par courriel.

Salut, mon vieux.

J'espère que tu survis dans ton gourbi de Saint-Josse. Ici, soleil à gogo, beaucoup de piscine (il fait vraiment chaud), et, quand même, un peu de boulot. J'ai vu Deus K. (je te divulguerais son nom de vive voix, je n'ai jamais fait confiance à l'étanchéité des nouvelles technologies). Rencontre captivante. Voilà un bref récapitulatif de mon entretien avec lui.

Ce type a travaillé sur le financement du génocide. Sans obtenir de succès spectaculaires : l'homme d'affaires responsable de ce programme un peu particulier est toujours en fuite malgré cinq millions de dollars de prime pour sa capture. Soit. Quand j'ai parlé de nos deux cocos, Deus était aux anges. Enfin quelqu'un s'intéressait à eux. Faut dire, la Kigex était dans son collimateur. Pour faire court, Sermeuze a rencontré Bagaragaza à l'université. Il a fait quelques voyages au Rwanda et est tombé sous le charme du pays puisqu'il s'y est installé avant de fonder cette Kigex en 1990. La combine était bonne : Bagaragaza était le fils d'un ambassadeur rwandais en Belgique et avait un carnet d'adresses plantureux.

Pendant plusieurs années, leur entreprise a eu des activités normales, souvent liées aux commandes du gouvernement. Un fromage juteux. Mais elle a dérapé, souviens-toi du coup des machettes de ta fameuse forge, avant de violer l'embargo des Nations unies après le déclenchement des tueries, cf. notre mystérieux agent secret français. Deus en est convaincu : la Kigex était une pièce importante du système génocidaire. L'un des intermédiaires précieux du Hutu Power pour se procurer des armes et du matériel à l'étranger. Venant de quel pays ? C'est une autre histoire que Deus regrette de n'avoir pu explorer à fond. Des pressions internationales ont contrarié ses investigations. Le génocide était une affaire entre Africains, pas question d'y mouiller des Blancs...

Bref, Bagaragaza n'a pas été inquiété pour ses crimes économiques, l'accusation se limitant, si j'ose dire, à sa participation au génocide. Quant à Sermeuze, il a échappé à toute poursuite, son nom est à peine connu chez les spécialistes du dossier, même pas une note de bas de page. Ce type a toujours réussi à passer sous le radar.

Allez, je te laisse à la drache bruxelloise. Moi, je vais piquer une tête.

PIÈCE 4 D

Procès-verbal de synthèse de l'interrogatoire d'Élizabeth R. dressé le 24 juin 1998 par l'office du procureur du Tribunal pénal international pour le Rwanda, dans la procédure à charge de François-Marie Bagaragaza. Obtenu par Yves Demeulemeester d'une source inconnue.

Le 27 avril 1994, une compagnie commandée par le capitaine Bagaragaza a pris position autour de M., bourgade de la province de B. où est située l'école technique Saint-François-de-Sales. Le témoin y était réfugié avec une centaine de familles. À l'aube du 28 avril, la compagnie a lancé l'attaque en procédant d'abord à des tirs de mortier. Les militaires ont ensuite investi les lieux, jetant des grenades et faisant usage de leurs fusils d'assaut. Après avoir sécurisé l'endroit, la compagnie a laissé la place aux miliciens. Le témoin affirme que le capitaine Bagaragaza a supervisé personnellement toute l'opération. Vêtu d'un uniforme impeccable et d'un béret noir, il donnait tous les ordres nécessaires, veillant lui-même à leur bonne exécution. On lui transmettait de quart d'heure en quart d'heure des rapports sur la progression des tueurs. Le témoin précise ne pas l'avoir vu porter la main sur une quelconque victime.

Le témoin rapporte encore une scène qui s'est déroulée à la fin des tueries. Une vingtaine de jeunes filles épargnées par les massacres ont été conduites devant le capitaine. Ce dernier a procédé à une sorte de sélection, reposant, selon toute vraisemblance, sur des critères esthétiques. Sous les quolibets des autres militaires présents, il commentait à haute voix leurs qualités physiques. Celles qui n'étaient pas retenues ont été emmenées à l'écart pour être abattues. Les autres ont été embarquées dans un camion vers une destination inconnue, probablement pour y être violées. De son côté, le témoin a également été soumis à cette épreuve. Elle a été « choisie » par le capitaine, qui en a fait sa servante personnelle. Au début du mois de juillet, l'homme s'est enfui dans la direction du Zaïre. Il l'a alors libérée sans attenter à ses jours.

DES MAQUIS DU KIVU AUX GEÔLES DE KABILA

*PIÈCE 5 A**COURRIEL D'YVES DEMEULEMEESTER ENVOYÉ À ANTOINE DAILLEZ.*

Je suis toujours coincé à Nairobi. Deus K., tu sais, l'ancien enquêteur du Tribunal pénal international d'Arusha, m'a recontacté pour me fournir d'autres infos. Rien de très gras, nous allons devoir creuser. Bon, il a retrouvé la trace de Sermeuze après son exfiltration par les paras belges en avril 1994. Le bougre est revenu dans les bagages de l'armée française en juin, lors de l'opération Turquoise. Dès le mois de juillet, il avait rejoint la cohorte des Hutus qui fuyaient vers le Zaïre de l'époque.

Son plan ? Ressusciter sa Kigex pour organiser des transports d'armes en faveur des maquis hutus. Tu t'en doutes, ses avions ne repartaient jamais à vide. Des trafiquants de coltan et de diamants les remplissaient au retour. Le produit de ces contrebandes alimentait les caisses des rebelles pour se payer des flingues.

Évidemment, Bagaragaza nageait en plein dans l'affaire. Il s'occupait des contacts avec les chefs de guerre, ses anciens collègues de l'armée d'Habyarimana et ses vieux potes des milices.

Mais Deus K. n'a jamais été chargé d'enquêter sur ces méfaits. Je n'ai donc pas d'infos plus précises. Comment notre paire de malfaisants a réagi quand les troupes de Kagame ont conquis le Zaïre pour renverser Mobutu ? Mystère...

On verra plus tard, moi, je replonge dans la piscine. Mon vol est prévu pour après-demain.

PIÈCE 5 B

Salut, mon vieux. Tu m'as l'air d'avancer doucement, même si ton crawl semble faire des progrès. De mon côté, j'ai vraiment du neuf ! Une coïncidence incroyable. Figure-toi que j'ai revu une consœur de Sonia. Cette dame a un fils adoptif âgé de près de 40 ans. Dans sa jeunesse, ce dingue, qui est originaire du Rwanda, s'est engagé dans les maquis hutus au Congo, vers 1996. Un peu comme ces jeunes qui filent aujourd'hui en Syrie. Je te passe les détails. Mais voici le plus beau : mon bonhomme a bossé pour Sermeuze à l'époque. T'imagines le coup de bol ? Dépêche-toi de rentrer, on va le soumettre à un interrogatoire serré, ce coco-là.

PIÈCE 5 C

TÉMOIGNAGE DE CYRILLE V. (PRÉNOM MODIFIÉ), RECUEILLI PAR ANTOINE DAILLEZ. ET YVES DEMEULEMEESTER, DANS L'APPARTEMENT DU PREMIER, À SAINT-JOSSE.

Je suis un enfant adopté. Certains y verraient l'explication de tout ce qui m'est arrivé... Mais c'est vrai, à 16 ans, j'étais déboussolé. Je me sentais profondément déraciné dans cette Belgique pluvieuse, désespérément plate. Alors, j'ai commencé à traîner dans la rue. J'avais un copain congolais et on passait des heures à Matonge, le quartier africain de Bruxelles. On restait tard le soir dans les cafés, on rapinait dans les magasins de luxe des grands boulevards tout à côté. Je découvrais la cuisine congolaise, la moambe, etc. Bref, ce monde était extraordinaire, plus fascinant que l'école. J'avais le sentiment de retrouver ma famille.

Dans ces bars, ces petits restos, les gens finissaient par se regrouper selon leurs origines. Progressivement, je me suis détaché de mon pote zaïrois et j'ai fréquenté la communauté rwandaise. Des Hutus exclusivement, qui avaient fui le nouveau régime de Kigali. À l'époque, je ne faisais pas la différence et je ne savais pas grand-chose du génocide. Là, ces soldats perdus, ces miliciens désarmés et aigris m'ont donné mes premières leçons de haine. Je me suis trouvé une identité, celle d'un Hutu d'autant plus fervent zélote que ma conversion était récente.

Dans ces années-là, le climat était détestable. Les troupes de Kagame s'enfonçaient profondément en territoire zaïrois.

Les camps de réfugiés, de vraies villes de plusieurs milliers d'habitants, parfois installées en pleine forêt, étaient fréquemment attaqués. Au prix de centaines et de centaines de morts. À Matonge, cette tragédie alimentait toutes les conversations. Les esprits étaient surchauffés.

Des mecs plus ou moins politisés faisaient de la retape. Il fallait organiser des manif, signer des pétitions, récolter des fonds, prétendument pour aider les civils, sans doute plutôt pour soutenir les milices d'autodéfense, enfin, les gangs des chefs de guerre. Nous, les jeunes, on se sentait particulièrement concernés. Les témoignages faisaient état d'atrocités sans nom. Imaginez-vous ! Ma famille naturelle était peut-être pourchassée, massacrée, violée par des Tutsis ivres de vengeance.

De temps en temps, l'un de nos potes disparaissait. Les initiés en parlaient, avec beaucoup de mystère, comme d'un héros. Le secret a été vite éventé. Parmi les prêcheurs et les beaux parleurs se dissimulaient aussi des agents recruteurs pour les maquis. Pour la résistance. Je me suis fait avoir comme ça. Et un jour, peu après mon dix-huitième anniversaire, avec dans la poche mon diplôme d'humanités que j'avais réussi à décrocher malgré tout, j'ai atterri à Bukavu, dans le Kivu congolais. Passeport belge en ordre, visa impeccable. Il n'y avait pas vraiment de filière digne de ce nom mais les opérations étaient assez organisées. De toute façon, les matabiches aplanissaient toutes les difficultés administratives.

Le cauchemar a commencé à ce moment-là. Après vingt-quatre heures de piste à bord d'un Toyota qui tombait en morceaux, j'ai abouti dans un campement de fortune. Je vous assure, les maquisards du Vercors étaient logés plus confortablement. J'avais apporté des vêtements pour la jungle, des chaussures adaptées. On m'a tout confisqué et je me suis retrouvé habillé des mêmes guenilles que les autres. Avec des tongs au pied.

Question armement, on était mieux lotis. Mais j'avais l'air fin avec mon FAL qui remontait au temps des mercenaires du Shaba, peut-être même du Katanga, sans entraînement militaire d'aucune sorte, houspillé par de très jeunes sergents, épuisé par la mauvaise bouffe, les marches forcées, l'attente sous la pluie.

Et puis j'ai été engagé dans mes premiers combats. Un bien grand mot. Des escarmouches dans le noir, beaucoup de tirs de mortiers, des paillotes en feu, des familles massacrées et

d'autres saloperies dont je n'ai pas très envie de parler. Au début, j'étais surtout témoin, j'assistais sans rien faire, juste garder l'endroit, faire le guet pour vérifier qu'aucune troupe ennemie n'arrivait. Après, bon, j'ai pris une part plus active. Mais tout cela me faisait horreur.

Un jour, un ancien capitaine de l'armée d'Habyarimana est passé dans notre campement. Il cherchait un aide capable de lire et d'écrire. J'étais à peu près le seul de la bande, en tout cas, j'avais le diplôme le plus élevé. J'y ai vu l'occasion d'échapper à ce cataclysme et je me suis déclaré volontaire. Ce capitaine s'appelait Bagaragaza et avait besoin d'une sorte de secrétaire et de garde du corps pour son associé, un Belge du nom de Sermeuze.

Ma vie a changé du jour au lendemain. J'ai pu dormir dans une vraie tente militaire, au bord d'un terrain d'aviation de fortune, installé à proximité de la frontière ougandaise. Sermeuze disposait même de l'air conditionné dans son bureau, un Portakabin avec un groupe électrogène. Mais, surtout, je ne devais plus participer à ces coups de main meurtriers, à ces raids de pure vengeance dans les campagnes des alentours. J'avais troqué mon FAL contre un Uzi nettement plus léger qui me servait uniquement à asseoir la légitimité de Sermeuze. Je n'ai jamais tiré avec, sauf à l'entraînement.

Mon travail quotidien était essentiellement celui d'un affréteur aérien. Organiser les transports, rédiger les feuilles de vol, vérifier les cargaisons, les attribuer aux bons « clients ». Ce n'était pas facile, les décomptes étaient fastidieux et il ne fallait pas se laisser impressionner par une bande de guerriers trop avides.

On utilisait un vieux coucou, un Antonov 20 qui appartenait à une fausse association humanitaire, La paix pour tous, je crois. Pour la petite histoire, l'avion existe toujours. Il pourrit en bout de piste à Dire Daoua en Éthiopie.

Le boulot n'était pas assommant, on faisait une rotation tous les quatre ou cinq jours. À l'aller, on nous apportait des armes, des munitions, du ravitaillement, de l'équipement. Les armes, c'était du léger, des fusils d'assaut, des grenades, des mitrailleuses belges, des mortiers, parfois un tube d'artillerie. Du matos pas vraiment neuf, venu des surplus yougoslaves, certaines pièces provenaient des filières internationales. Ce sont surtout les cargaisons du retour qui avaient de la valeur. Il s'agissait principalement de coltan, à peine nettoyé de sa gangue de roche dans les installations

minières rudimentaires de la zone. Plus rarement, on expédiait aussi des diamants bruts.

Je l'ai vite compris, Bagaragaza était le pivot de la Kigex. Il s'était acoquiné avec un homme d'affaires du Kivu qui se servait de l'association humanitaire comme paravent pour ses trafics. C'est lui qui achetait le coltan aux groupes armés fixés autour des mines. Bagaragaza était en contact étroit avec les chefs de guerre. Il veillait à la juste répartition des bénéfices et des armes. Il était à la fois une sorte d'officier d'état-major dans le bordel ambiant et un juge de paix, craint et respecté. Sermeuze, lui, s'occupait des relations avec l'Occident, des sociétés allemandes ou françaises, pour exporter le coltan. Je l'ai d'ailleurs accompagné à plusieurs reprises à Kampala pour assister à des réunions avec des Blancs en complet qui suaient à grosses gouttes. À cause de la chaleur, pas de leurs problèmes de conscience.

La vie a continué comme ça pendant près de cinq ans. Je me demandais toujours ce que je foutais là. Mais la solde était bonne, le boulot pas foulant et même intéressant. Enfin, il offrait de quoi passer le temps agréablement.

Puis, quand la deuxième guerre du Congo a approché de la fin, vers 2001-2002, la position de la Kigex s'est dégradée. On sentait la débandade dans le coin, en tout cas, une réorganisation des trafics. La première victime, si j'ose dire, fut Bagaragaza. L'ONU commençait à mettre une pression dingue et il a dû fuir la région en catastrophe avec tous les Casques bleus qui le serraient de près. Du coup, la Kigex est partie en vrille. Sermeuze n'a pas eu le choix. Le faux humanitaire a confisqué sa boîte et votre ami est rentré en Europe, ruiné. Et moi ? Je me suis carapaté à travers les lignes. J'ai loupé mon évasion, je voulais rejoindre l'Ouganda à pied mais j'ai été capturé par l'armée de Kabila. J'ai été expédié à Kinshasa, où j'ai passé une quinzaine de mois dans les geôles congolaises. Une expérience déplaisante, vous vous en doutez. Finalement, grâce à ma nationalité belge, j'ai été expulsé et je suis retourné en Belgique en 2004. J'ai eu droit à un accueil plutôt frais mais j'appartenais à la piétaille, personne ne savait à quoi j'avais été mêlé. Du coup, on m'a foutu la paix. Depuis, je n'ai plus entendu parler de rien.

6

UN SOUS-MARIN EN MISSION

PIÈCE 6 A

TEXTO ENVOYÉ PAR YVES DEMEULEMEESTER À ANTOINE DAILLEZ..

Pistes prometteuses sur les occupations de notre ami après le Rwanda. À suivre.

PIÈCE 6 B

*RAPPORT DU DIRIGEANT D'UN CABINET DE CHASSEURS DE TÊTES PARISIEN
ADRESSÉ À LA MULTINATIONALE GLOBAL INC. DATE : 1^{er} MARS 2002.
OBTENU PAR YVES DEMEULEMEESTER.*

J'ai le plaisir de vous annoncer que nous avons trouvé le candidat idéal. Il correspond en tout point au profil recherché. J'insiste sur sa détermination et son absence de freins moraux, toutes qualités requises pour mener à bien votre projet. À la fin de l'entretien, nous lui avons présenté la mission dans les grandes lignes. Bien entendu, à ce stade nous ne lui avons pas révélé votre identité.

L'idée de mettre en œuvre ses compétences en poursuivant une finalité opposée à celle à laquelle il s'attendait a paru l'intéresser fortement. Selon mon impression personnelle, il en a même conçu un certain amusement. Rappelez-vous, dans le profil psychologique défini d'un commun accord, une tendance au jeu s'était avérée indispensable. Votre proposition de lui verser une prime substantielle quand il aura atteint son objectif a été un facteur critique dans sa décision. Là encore, nous avons convenu que le candidat devait posséder un appât du gain prononcé, mieux, une inclination au mercenariat.

Son parcours présente une autre caractéristique séduisante pour vous. Comme vous le lirez dans son CV que je joins à la présente, ce manager est totalement inconnu en Europe. Il

a en effet travaillé pendant toute sa carrière dans la région des Grands-Lacs en Afrique. Nous l'avons interrogé sur les motivations de son retour. À notre estime, ses explications sont légitimes. Comme vous le savez, la situation est devenue explosive dans cette partie du monde. Les conflits se multiplient, rendant l'environnement économique instable. Il lui était donc impossible de continuer une activité professionnelle dans des conditions suffisantes de sérénité.

J'attends vos instructions avant d'inviter notre candidat à vous rencontrer. Par ailleurs, notre service juridique a préparé le contrat d'embauche et l'avenant confidentiel concernant la prime. Je vous remettrai ces documents en mains propres dès notre prochaine réunion.

Dans cette attente, veuillez agréer, etc.

PIÈCE 6 C

LETTRE DATÉE DU 11 OCTOBRE 2002, ADRESSÉE À LA DIRECTION DE LA SOCIÉTÉ ANONYME LE RUBAN INDUSTRIEL, SPÉCIALISÉE DANS LES CARTOUCHES D'IMPRESSION.

Monsieur Olivier Sermeuze, administrateur délégué,

La délégation syndicale émet les plus vives réserves à propos du récent licenciement du directeur du marketing. Membre de notre entreprise depuis vingt ans, il en était aussi l'élément le plus dynamique. Grâce à son talent et à ses démarches incessantes, il nous a permis de remporter de nombreux marchés dans le passé. C'est lui notamment qui est à l'origine de l'énorme contrat signé au début de l'année avec une société d'électronique coréenne. Ce contrat, vous le savez certainement, procurera à notre usine un volume de travail significatif pendant les deux prochaines années. Nous tenons à insister sur ses qualités humaines, qui en faisaient un supérieur très estimé par les employés et les ouvriers.

Dans ces conditions, son licenciement nous paraît incompréhensible, et même dangereux pour la survie de notre entreprise. Nous vous prions en conséquence de reconsidérer votre décision et de le réintégrer au plus vite dans ses anciennes fonctions.

Nous profitons de ce courrier pour vous faire part également de nos plus vives préoccupations. Depuis le rachat par Global Inc. du groupe Techniques de surface auquel appartient notre entreprise, Le Ruban industriel, la situation se dégrade de jour en jour. Sans vouloir remettre en cause

vos compétences, les difficultés que nous traversons aujourd'hui nous semblent coïncider avec votre nomination. Nous aimerions donc connaître avec précision les projets que forme Global Inc. à l'égard du Ruban industriel. À ce stade, nous nous interrogeons sérieusement sur les intentions de nos nouveaux actionnaires.

Pour toutes ces raisons, nous avons le déplaisir de déposer un préavis de grève. Ce dernier ne saurait être levé sans une concertation approfondie entre les délégués du personnel et la direction.

Veuillez accepter, etc.

PIÈCE 6 D

*3 JANVIER 2003. COURRIER DE LA BANQUE GÉNÉRALE DE CRÉDIT
ADRESSÉ À L'ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ DU RUBAN INDUSTRIEL.*

Cher Monsieur Sermeuze,

Des informations alarmantes nous sont parvenues, confortées par la situation des comptes de la société du Ruban industriel dont vous assurez la direction. Il est de notre devoir de vous mettre en garde. La marche de vos affaires nous paraît en effet chaotique.

Ainsi, il nous revient que vous n'avez pas honoré une commande dans les délais impartis, pourtant suffisamment généreux selon nos renseignements, vous exposant à de lourdes pénalités. Depuis quelques mois, votre trésorerie est dans un état préoccupant. Cette circonstance aurait dû vous conduire à davantage de prudence. Or vous menez une politique d'investissement exorbitante. La rénovation à grands frais des bureaux de la direction ne nous semble pas être une décision judicieuse compte tenu de la mauvaise santé financière de l'entreprise. De même, l'achat d'une voiture de sport d'un luxe excessif nous a surpris, d'autant que votre société l'a réglée comptant, affaiblissant encore sa trésorerie.

En conséquence, j'ai le triste devoir de vous informer que nous ne pouvons plus vous octroyer les lignes de crédit négociées avec votre prédécesseur.

Conscient de la position difficile dans laquelle nous vous plaçons, persuadé aussi que vous comprendrez notre obligation de préserver la plus stricte orthodoxie financière, je vous prie, etc.

TITRE : Bain de sang social à Gérardmer

CHAPEAU : Une pénible nouvelle vient de plonger dans le désarroi les familles des cinq cents personnes qui travaillaient pour la société du Ruban industriel. Le tribunal de commerce a en effet entériné hier le dépôt de bilan de cette entreprise.

TEXTE : Le Ruban industriel a été créé il y a près de cent cinquante ans pour fabriquer les courroies qui transmettaient alors la force aux machines dans les usines. Elle avait progressivement varié ses activités et s'était spécialisée ces dix dernières années dans la réalisation de rubans encreurs pour les imprimantes et les étiqueteuses notamment.

Le Ruban industriel appartenait au groupe Techniques de surface, lui-même racheté par la multinationale britannique Global Inc. Depuis ce rachat, rien ne va plus. Les organisations syndicales affirment que des investissements prévus ont été annulés. Elles se demandent aujourd'hui ouvertement si Global Inc. n'avait pas, dès le départ, l'intention de se débarrasser de cette usine, jugée par certains comme trop vieille et peu rentable. Quoi qu'il en soit, la nomination d'un nouvel administrateur délégué, Olivier Sermeuze, chargé de redresser la barre, n'y a pas suffi.

INTERTITRE : Menace pour l'environnement

TEXTE : Au-delà du drame social se pose aussi un problème environnemental. Selon les autorités préfectorales, le site de l'usine est gravement pollué par cent cinquante ans d'activité industrielle. Des analyses laissent soupçonner la présence massive de divers métaux lourds, d'hydrocarbures et de PCB. Sa dépollution s'impose. Mais qui va payer ? La société étant déclarée en faillite, ses actifs ne suffiront pas à éponger l'ardoise. Même si, pour la petite histoire, parmi ses avoirs, on a retrouvé une Maserati flambant neuve, caprice du nouveau et éphémère patron. En bonne logique, l'État devrait se retourner contre la multinationale britannique, dont les reins sont suffisamment solides pour assainir le

sous-sol. Mais cette dernière refuse d'assumer la moindre responsabilité dans ce qui s'annonce comme un désastre écologique. Le droit communautaire lui donne tristement raison, une évolution prochaine étant envisagée à moyen terme sur ce point.

PIÈCE 6 F

10 JANVIER 2002. CONFIDENTIEL. NOTES PERSONNELLES DU DIRIGEANT D'UN CABINET PARISIEN DE CHASSEURS DE TÊTES. REMISES PAR LEUR AUTEUR À YVES DEMEULEMEESTER.

Mission pas banale. Trouver l'oiseau rare qui prendra la direction d'une société pour la mener à la liquidation. La faillite, si possible. Cette multinationale britannique a hérité de cette usine après avoir racheté le groupe Techniques de surface. Veut s'en défaire. Peu performante, pas rentable, rien à voir avec leur *core business*. Dans les Vosges. Casser l'outil. Couler l'activité. Pourquoi ? Pas question de payer l'ardoise. Se débarrasser du truc au moindre coût. Sous-sol contaminé, lourde pollution. *Fee* très correct pour nous. Ai accepté.

DÉMÉNAGEMENT À LA CLOCHE DE BOIS

PIÈCE 7 A

LA VOIX DU NORD, NUMÉRO DU LUNDI 3 MAI 2004. PAGE 8, RUBRIQUE RÉGIONALE.

TITRE : Drame à Armentières

TEXTE : Macabre découverte dimanche matin dans un secteur résidentiel d'Armentières, le quartier des Aubépines. Inquiète de ne pas parvenir à la joindre au téléphone, Amélie Verdonckt s'est rendue dans le pavillon qu'occupent sa fille, Isabelle Verdonckt, et son gendre, Jean Daussoix, avec leurs deux enfants, Noémie, 4 ans, et Jason, 7 ans. Après avoir sonné et être restée sans réponse, Amélie Verdonckt s'est introduite dans l'habitation. À l'étage, elle a trouvé les corps sans vie des deux enfants, bordés dans leur lit. Dans la salle de bains dont la porte était défoncée, sa fille gisait sur le carrelage dans une mare de sang.

La malheureuse grand-mère est ressortie aussitôt pour appeler les pompiers de la caserne Léo-Lagrange, qui sont intervenus immédiatement. À leur arrivée, les services de secours n'ont pu que constater toute l'ampleur de la tragédie. Jean Daussoix s'était pendu dans le garage.

Le SRPJ de Lille est chargé de l'enquête. Aidés par les experts du laboratoire de police scientifique de la Métropole, les fins limiers ont rapidement reconstitué le scénario du drame. Selon la version officielle, Jean Daussoix a égorgé ses deux enfants de 4 et 7 ans avec un couteau de cuisine, probablement dans leur sommeil. Puis il a retourné son arme contre son épouse, qui se serait défendue. Elle semble s'être enfermée dans la salle de bains mais le forcené a démolì la porte et est parvenu à lui porter les coups fatals.

Le SRPJ n'a pas divulgué les motivations précises de cette

tragédie. « L'enquête s'attachera à les cerner », a confié le lieutenant Vanderborght. Cependant, ce drame familial pourrait être lié à la fermeture récente de l'usine Profilax d'Houplines. Rappelons que cet établissement industriel, spécialisé dans la fabrication de joints en caoutchouc, avait été délocalisé en toute discrétion au cours du week-end pascal. Daussoux avait été licencié à cette occasion. Il aurait alors profité de la coïncidence du 1^{er} Mai, jour de la fête du Travail, pour accomplir cet acte de désespoir.

PIÈCE 7 B

MARDI 13 AVRIL 2004, 13 HEURES. JOURNAL DE FRANCE 2. TRANSCRIPTION ASSURÉE PAR ANTOINE DAILLEZ. APRÈS CONSULTATION DES ARCHIVES DE L'INSTITUT NATIONAL DE L'AUDIOVISUEL.

LANCEMENT : Très mauvaise surprise pour les 215 salariés de l'usine Profilax à Armentières. À leur arrivée ce matin, ils ont trouvé porte close. Toutes les machines avaient été démenagées pendant le week-end pascal.

SUJET : Quand ils ont voulu reprendre le travail, les salariés de l'usine Profilax d'Armentières ont été accueillis par une barrière cadénassée. Et par des vigiles qui leur ont interdit l'accès. Pendant quelques minutes, on a frôlé l'émeute. Puis un porte-parole de la direction s'est présenté. Il a simplement annoncé à la foule présente que les lettres de licenciement avaient été envoyées ce matin même.

PREMIER SALARIÉ : C'est complètement dégueulasse. Ils ont filé à la cloche de bois. Tout a été vidé, il n'y a plus une seule machine.

DEUXIÈME SALARIÉ : Cette usine marchait bien, les chiffres étaient bons. C'est incompréhensible.

PREMIER SALARIÉ : Tu parles ! Ils ont dû foutre le camp en Pologne ou en Roumanie. Avec ce qu'ils paient aux ouvriers là-bas, les actionnaires vont s'en fourrer plein les poches !

UN DÉLÉGUÉ SYNDICAL IDENTIFIÉ COMME TEL : Aujourd'hui, les patrons sont des gangsters, ça doit se savoir ! Nous n'avons plus personne à qui nous adresser. Même à Paris, ils ont fermé boutique. C'est un scandale ! Le gouvernement doit réagir !

REPRISE DU COMMENTAIRE : Selon nos informations, Profilax a en effet liquidé toutes ses activités en France. Comme on peut l'imaginer, l'émoi est grand dans la région. Et les possibilités de riposte des salariés semblent limitées. Ils ont

cependant réussi à bloquer le dernier camion qui quittait le site avec du matériel. Piètre consolation pour ces travailleurs qui ont connu une triste rentrée après le week-end pascal.

RETOUR EN PLATEAU, LE PRÉSENTATEUR : Encore une pièce à verser au dossier : l'action du groupe Profilax, propriétaire de cette usine, a ouvert en forte hausse à la Bourse de Francfort.

PIÈCE 7 C

DOCUMENT DATÉ DU JEUDI 8 AVRIL 2004 DE LA DÉLÉGATION SYNDICALE DE L'USINE PROFILAX SITUÉE À HOULINES (PRÈS D'ARMENTIÈRES). OBTENU PAR ANTOINE DAILLEZ..

Chers camarades,

Contrairement aux dénégations de la direction parisienne, des rumeurs insistantes font état d'une fermeture de notre usine. Nous avons déjà mis en demeure le quartier général parisien de nous éclairer sur leurs intentions. Sans succès. À Paris, un employé subalterne des ressources humaines nous a reçus en nous disant qu'il n'avait aucune information à nous communiquer. Plusieurs gardes de sécurité de la société Intelligex l'entouraient et nous ont priés avec fermeté de vider les lieux. Ce manque de respect est inqualifiable.

Dans ce contexte, nous vous recommandons la plus grande vigilance. Si vous constatez une activité anormale, avertissez votre délégué de toute urgence. Dès que nous aurons des preuves suffisantes de la volonté de fermeture, nous engagerons des actions. Nous occuperons l'usine s'il le faut en bloquant le stock de pièces finies. Tenez-vous prêts. En attendant, nous lançons le mot d'ordre d'un arrêt de travail préventif pour le vendredi 16 avril 2004.

PIÈCE 7 D

COURRIEL DU 30 JANVIER 2004 SIGNÉ PAR OLIVIER SERMEUZE, ADRESSÉ À UNE SOCIÉTÉ BELGE DE DÉMÉNAGEMENT INDUSTRIEL. DOCUMENT OBTENU D'UNE SOURCE CONFIDENTIELLE PAR YVES DEMEULEMEESTER.

Monsieur,

À la suite de notre agréable entretien, je vous confirme

notre intention de faire appel à vos services.

Je vous rappelle brièvement l'ampleur du chantier. L'usine se compose d'une ligne de mélange de caoutchouc, TPE et plastique, de deux lignes à bains de sel, de deux lignes à air chaud, d'une ligne TPE/PVC. Cet ensemble assure une production en continu de profilés d'étanchéité de toutes tailles, matières, formes complexes...

S'y ajoutent une presse, le département de finition (découpe, cintrage-galbage, moulage, réglage, contrôle final et conditionnement), un laboratoire de recherche et de tests, ainsi qu'une installation de recyclage de l'eau de *process*.

Je vous envoie par pli postal les plans complets de l'usine (implantation, électricité, conduites), y compris les spécifications techniques des diverses machines.

Comme je l'ai noté, vous fournirez une cinquantaine de mécaniciens pour procéder au démontage et au déménagement, les engins de levage appropriés et 15 semi-remorques. Le matériel devra être livré à notre nouvelle usine de Lodz, en Pologne. Les installations déménagées devront être opérationnelles le vendredi 7 mai 2004 au plus tard afin de lancer la production le lundi 10 mai après les derniers tests au cours du week-end.

Pour tout problème concernant la sécurité, je vous recommande de vous adresser à la société Intelligex, dirigée par Nicolas Saint-Sauveur, dont je joins les coordonnées.

Je vous rappelle encore que cette commande est soumise à une confidentialité absolue.

En vous remerciant, etc.

PIÈCE 7 E

ENTRETIEN AVEC UN ANCIEN DIRIGEANT D'UN CABINET PARISIEN DE CHASSEURS DE TÊTES. ENREGISTRÉ PAR YVES DEMEULEMEESTER.

QUESTION : Quelle est votre situation aujourd'hui ?

RÉPONSE : J'ai été licencié en 2007, j'avais 48 ans. Après dix-huit ans de bons et loyaux services. Notre cabinet a fusionné avec un conglomérat américain spécialisé dans les ressources humaines. D'après eux, nous étions en sureffectif. Et moi, j'étais trop âgé. Je suis toujours sans emploi.

QUESTION : Comment avez-vous fait la connaissance d'Olivier Sermeuze ?

RÉPONSE : En 2002, l'un de nos clients voulait recruter un manager au profil un peu particulier. Il s'agissait d'organiser

la faillite d'une usine dans les Vosges. Ce client, une multinationale, venait d'acheter le groupe auquel appartenait cet établissement et souhaitait s'en débarrasser. Une histoire de terrain qu'ils auraient dû inévitablement dépolluer à grands frais. À l'époque, dans certaines conditions, le droit communautaire permettait à une entreprise étrangère de ne pas assumer toutes ses responsabilités en cas de faillite d'une filiale dans un autre pays. Aujourd'hui, cela a changé, heureusement. Nous cherchions donc l'oiseau rare et je l'ai déniché en la personne de Sermeuze. Il a accepté sans hésitation cette mission suicide. Enfin, c'était correctement rémunéré, avec une prime de résultat très confortable. Il s'est fort bien acquitté de sa tâche. En un peu plus d'un an, cette usine, au demeurant relativement rentable, fermait boutique.

QUESTION : Avez-vous revu Sermeuze par la suite ?

RÉPONSE : Oui, vers la fin 2003. J'ai déjeuné un jour avec un ami, cadre supérieur chez Profilax, une société de profilés en caoutchouc. Ce groupe allemand voulait délocaliser un site de production en France en Europe de l'Est. Une affaire toujours complexe, les syndicats mettent des bâtons dans les roues, il faut prévoir un plan social, etc. Bref, ça coûte cher. Mon ami cherchait quelqu'un pour se charger de cette opération. Je lui ai dit qu'il avait la perle rare sous la main. En effet, sur mon conseil, il avait engagé Olivier Sermeuze dans sa boîte juste après le dépôt de bilan dans les Vosges. Ce type, on pouvait lui faire une confiance totale pour cette mission. Je lui ai alors raconté, sous le sceau du secret, l'histoire de la vraie fausse faillite.

QUESTION : Profilax lui a confié ce travail ?

RÉPONSE : Et comment ! Dans les Vosges, Sermeuze avait montré toutes les qualités requises : l'absence de scrupule, le goût de la dissimulation, l'appât du gain, le mépris absolu de toute considération sociale. Et, bien sûr, des talents d'organisation et de camouflage du but final. Un sacré rideau de fumée, ce mec-là.

QUESTION : Votre conseil a-t-il été rémunéré ?

RÉPONSE : Vous êtes naïf ou quoi ? Le cabinet a évidemment touché son *fee*. Un joli coup entre nous puisque je suis arrivé à placer deux fois le même bonhomme dans la même boîte ! Vous voyez comment on me récompense ?

COMME UNE ODEUR DE POUDRES

PIÈCE 8 A

NOTES DICTÉES PAR YVES DEMEULEMEESTER APRÈS UN ENTRETIEN AVEC DEUX AGENTS DE L'OFFICE EUROPÉEN DE LUTTE ANTIFRAUDE. LIEU DU RENDEZ-VOUS : UN BUREAU ANONYME, SITUÉ RUE DES DEUX-ÉGLISES À BRUXELLES, À DEUX PAS DU BERLAYMONT.

« D'accord pour vous parler, mais on vous donne uniquement du background. Interdiction de prendre des notes. Pas d'infos sur les enquêtes en cours. Aucun commentaire sur les décisions de la Commission. » Ces deux types de l'Olaf, la police antifraude de l'Europe, étaient diablement paranos. J'ai même dû enlever la batterie de mon téléphone. Ce Danois et ce Letton voulaient être sûrs que je ne les enregistre pas. Je suis donc forcé de pratiquer cet exercice d'équilibriste et de reconstituer leurs propos sur le fil fragile de la mémoire.

Alors, *grosso modo* mais avec un degré de précision élevé, voici le résultat de cette entrevue. Entre parenthèses, je les ai rencontrés dans un bureau que l'on aurait cru loué pour la circonstance. Enfin, loué, c'est me faire trop d'honneur. Sans doute ont-ils réquisitionné le local d'un malheureux fonctionnaire, viré pour avoir défendu avec trop d'avidité les intérêts d'une société de son pays.

Donc, je voulais éclairer ma lanterne sur un sujet délicat : l'intelligence économique. Ramasser un peu de background, comme ils disent, sur cette notion floue. Faut avouer, d'autres la traduiraient sans détour par un seul mot : espionnage. « Pas si simple », m'a répondu l'un des deux zigs, très éloignés de la paire Loutrel-Vandekasteel. Le trois-pièces ne se porte plus mais ces technocrates, raides comme un code d'éthique protestant, avaient l'air de le regretter. « Oui, c'est plus compliqué », a renchéri l'autre. Alors, ils

m'ont balancé le topo classique sur la veille technologique. C'est tout juste si, pour chaque agence de lobbyistes, ne pousse pas à côté un cabinet discret chargé de pomper des renseignements. « Oh ! légalement », ont-ils reconnu, non sans frustration. On appelle ça « puiser dans les sources ouvertes », merci de l'info. On compulse les revues scientifiques, les sites Internet, la presse, même généraliste. Et des universitaires à l'esprit bien trempé rédigent des synthèses éclairantes sur les sujets les plus variés. Le rythme réel d'une nouvelle machine d'embouteillage. Le taux de croissance d'une niche dans un marché technologique. La composition précise d'un acier allié utilisé dans les engrenages d'une éolienne. Du passionnant, quoi.

Mais on en vient au plus intéressant, concédé du bout des lèvres. C'est exact, parfois, ces sociétés qui ont pignon sur rue recourent aux services d'experts plus occultes. Ceux-là emploient des méthodes moins avouables. Genre filatures, photos, piratage informatique... Mais, en réalité, ils servent surtout d'interfaces (quel vocabulaire !) avec de vrais opérationnels clandestins, capables des pires coups tordus. Manipulations, opérations de déstabilisation, chantages, effractions et pas seulement de systèmes informatiques... Ces barbouzes appartiennent à des *shadow cabinets*, classiquement basés en dehors de l'Union européenne, en Ukraine, par exemple.

– Ou en Suisse ? ai-je demandé innocemment.

Nos valeureux défenseurs de la libre entreprise, loyale et fair-play, ont pris un air unanimement offusqué.

– La collaboration de ce pays avec les autorités européennes est exemplaire, m'ont-ils rétorqué, la main sur le cœur.

Pour voir, je leur ai alors balancé le nom d'Intelligex. Leurs faces marmoréennes n'ont exprimé aucun sentiment, pas le plus petit tressaillement.

– On avait dit pas de nom. L'entretien est terminé.

L'anglais bureaucratique, asséné avec un fort accent nordique, a quelque chose de comminatoire. Ils m'ont catapulté hors de la pièce et m'ont escorté jusqu'à l'ascenseur. Je m'en doutais, nous ne pouvons pas compter sur eux pour nous éclairer sur cette fumeuse Intelligex. Résumons. Nous savons qu'en 2003 Sermeuze a fondé ce *shadow cabinet* à Zurich avec son vieux complice, Bagaragaza, sous l'identité de Saint-Sauveur. Nous le savons aussi, l'Olaf a ouvert une enquête sur leurs agissements et, aussitôt après, Intelligex a cessé ses activités. Mais à part le

recrutement de gros bras pour briser les grèves, à quoi passaient-ils leur temps ? Pour le moment, mystère... À toi de jouer, mon cher Antoine.

PIÈCE 8 B

RENCONTRE D'ANTOINE AU CABARET VOLTAIRE À ZURICH. RAPPORT ENVOYÉ PAR COURRIER ÉLECTRONIQUE À YVES DEMEULEMEESTER.

Cette ville où l'on voit passer fugitivement des costards Armani bleu nuit, le temps de traverser un trottoir avant de disparaître dans les sièges moelleux d'une limousine allemande, est aussi le baptistère du mouvement dada. Je l'ignorais et c'est, excuse-moi du jeu de mot, surréaliste. En tout cas, c'est là, au *Cabaret Voltaire*, le lieu où Hugo Ball, Tristan Tzara et d'autres fondèrent leur mouvement, que j'ai rencontré une bande de militants très différents des joyeux drilles de l'époque. Au fond, leur sérieux ressemblait fort à celui des banquiers dans leur BMW. À un détail près : leur accoutrement d'altermondialistes ne contenait aucune fibre tissée par les machines d'une filiale, même éloignée, d'une multinationale. Et, bien entendu, ils sirotaient un Coca alternatif, fabriqué au Costa Rica ou peut-être à Cuba. Bon, j'arrête là les notes d'ambiance, on les peaufinera dans notre bouquin. Au rapport.

1. Leur groupe lutte contre les réseaux d'approvisionnement sauvage de diamants et de coltan, en provenance de la région des Grands-Lacs. Ces trafics, comme on le sait, alimentent les caisses des nombreux gangs armés qui rôdent dans les parages.

2. Un jour, ils ont accueilli un nouveau militant, un Sénégalais nommé Nicolas Saint-Sauveur. Ce type leur apportait des infos intéressantes sur une filière. Très actif, très vindicatif, il s'invitait dans toutes les réunions, posait beaucoup de questions sur leur financement, leurs activités, etc. Il leur a proposé de monter des opérations. D'abord de simples manifs, puis des coups plus vicieux.

3. Extrêmement soupçonneux, ces mecs ont des informateurs à gauche à droite. L'un d'entre eux les a prévenus que la police fédérale venait d'implanter une nouvelle source chez eux. Ne me demande pas comment ils ont réussi à dégouter un tuyau aussi confidentiel... Nous n'avons pas affaire à des rigolos, je l'ai déjà dit.

4. Mes interlocuteurs ont alors procédé à une sorte

d'enquête interne. Et Saint-Sauveur est devenu, cela ne t'étonnera pas, la taupe la plus probable. Ils l'ont passé au crible sans rien trouver : c'est comme si son CV s'arrêtait au moment où il a pris contact avec l'association. Bref, ces petits soldats de la lutte anticapitaliste ont commencé à le surveiller sérieusement. À force de le filer, Sermeuze est apparu sur leur radar. Nouvelle enquête. Découverte du cabinet Intelligex.

5. Leurs recherches sur Intelligex sont décevantes, leurs moyens restent tout de même limités. En gros, selon eux, cette boîte faisait dans l'espionnage industriel (pas de la veille technologique !) et menait à l'occasion des missions d'infiltration dans des ONG.

6. Ils ont balancé les infos à tes chevaliers européens de l'anticorruption. Résultat : ouverture d'un dossier contre Intelligex en janvier 2010.

7. Intelligex a cessé ses activités peu après le déclenchement de l'enquête de l'Olaf. Mes nouveaux amis ne savent pas qui a pris le relais. Ni ce que sont devenus Sermeuze et Saint-Sauveur-Bagaragaza.

PIÈCE 8 C

LETTRE DÉCOUVERTE PAR BOB DUTOIT DANS LES ARCHIVES DE FORGIBEL. ADRESSÉE À MARIE-LUCE VERBELEN, ANCIENNE ADMINISTRATRICE DÉLÉGUÉE DE L'ENTREPRISE, PAR OLIVIER SERMEUZE. DATÉE DU 23 MARS 2010.

Madame,

Compte tenu des bons rapports que j'ai toujours entretenus avec votre société, j'ai le douloureux devoir de porter les faits suivants à votre connaissance.

Un courtier indélicat a tenté de me vendre une documentation volumineuse concernant un procédé d'injection de poudres métalliques mis au point par l'un de vos salariés. Le nom de votre entreprise a immédiatement attiré mon attention. Mon père a eu l'honneur de faire partie du personnel de Forgibel et, il y a quelques années, j'ai apporté à votre entreprise plusieurs commandes de matériel agricole à destination du Rwanda.

Sachez qu'il n'entre pas dans la politique de notre cabinet de monnayer des secrets industriels. Nous avons donc mené une enquête rigoureuse pour identifier le commanditaire de ce courtier, visiblement désireux de tirer un profit illicite

des informations en sa possession. Nos renseignements sont formels : cet homme occupe actuellement les fonctions de directeur général dans votre entreprise. Nous nous tenons à votre disposition pour vous donner de vive voix de plus amples informations.

Croyez, Madame, à l'expression, etc.

Olivier Sermeuze, directeur général, Intelligex.

PIÈCE 8 D

EXTRAIT DU COMPTE-RENDU DE MISSION D'UN CHASSEUR DE TÊTES BRUXELLOIS ADRESSÉ AUX NOUVEAUX PROPRIÉTAIRES DE FORGIBEL, DATÉ D'AVRIL 2010. PIÈCE TRANSMISE PAR BOB DUTOIT.

« Sur la recommandation de l'un de nos excellents confrères parisiens, nous avons le plaisir de vous informer que nous avons trouvé le candidat idéal pour le poste vacant de directeur général de Forgibel.

Le hasard veut d'ailleurs qu'il connaisse bien votre entreprise. Au début des années quatre-vingt-dix, il a occupé le poste d'agent en Afrique, vous apportant un volume substantiel de commandes publiques. Outre ses qualités solidement documentées, cette expérience constitue un atout (...) »

PIÈCE 8 E

FICHIER CRYPTÉ CONTENU DANS UNE CLÉ USB DÉCOUVERTE PAR MARC LOUTREL LORS DE LA PERQUISITION DU DOMICILE D'OLIVIER SERMEUZE APRÈS SON ARRESTATION DANS LES LOCAUX DE POUDROMÉTAL. DATE : DÉCEMBRE 2009.

Cher François-Marie,

J'ai lu ton rapport, beau boulot ! Tout ce que nos clients lausannois voulaient savoir est dedans. Les formules, les épures, les méthodes... Ils n'ont plus qu'à appuyer sur le bouton pour lancer leur production.

Bon, je plaisante, ils auraient encore du pain sur la planche avant de sortir leur première pièce. Cela dit, ces petits Belges (que nous connaissons bien, ironie du sort) sont sacrément avancés. Magnifique, cette histoire d'injection de poudres métalliques.

D'ailleurs, j'ai eu une idée. Aussi géniale que cette invention. Mais je t'en dirai deux mots plus tard.

Tu trouveras ci-joint le rapport que je vais adresser à nos

donneurs d'ordres. Ne sois pas déçu, je l'ai expurgé des éléments techniques trop positifs et trop précis. Ainsi, comme tu le verras, j'ai sous-estimé l'état d'avancement des travaux de cet ingénieur, Gustave Bertillon. Tu parles d'un horizon de trois ans pour lancer les premiers essais de la production en série. J'ai rallongé nettement ce délai, disant qu'il faudra compter entre cinq et dix ans. De quoi les enfumer...

Apprête-toi à fermer la boutique et à dire adieu à la Suisse. Il est temps de retrouver mon plat pays natal. Et notre bonne vieille forge.

Publié avec le soutien
de la Fédération Wallonie-Bruxelles

© Éditions Delpierre, 2015
ISBN : 978-2-37072-038-2

Éditions Delpierre
60-62, rue d'Hauteville, 75010 Paris
info@editionsdelpierre.com